Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Baronne Emmuska Orczy

LES MÉTAMORPHOSES DU MOURON ROUGE

1933

The Way of the Scarlet Pimpernel
Traduit par Charlotte et Marie-Louise Desroyses

Table des matières

1

La taverne des Trois Singes

À l'angle de la rue de la Monnaie et de l'étroit passage des Fèves s'élevait au temps de la Révolution une vaste maison dont l'aspect évoquait un passé de grandeur et de luxe. Pour la décorer, l'or avait été dépensé sans compter. Les balcons de la façade s'ornaient de balustrades finement sculptées, tandis que des personnages allégoriques aux nobles attitudes encadraient les hautes fenêtres à petits carreaux et surmontaient la grande porte cochère. Cet hôtel avait été la résidence d'un riche banquier autrichien, qui s'était empressé de quitter Paris dès que s'étaient fait sentir rue de la Monnaie les premiers souffles de la tourmente révolutionnaire.

L'opulente demeure était restée inhabitée pendant deux ans au bout desquels le gouvernement en avait pris possession, la confisquant comme « bien d'étranger ». Paris étant à court de logements, on avait partagé par des cloisons les salons de réception du banquier pour en faire de petites pièces que louaient des familles modestes, de petits commerçants et des hommes d'affaires. Chose curieuse, les deux années pendant lesquelles la maison avait été abandonnée avaient suffi à lui donner un air de vétusté, et il semblait que privée de ses habitants, dépouillée de ses meubles, de ses tentures et de ses tableaux, elle fût maintenant hantée par je ne sais quels fantômes qu'on croyait entendre chuchoter, et dont on s'imaginait voir les formes vaporeuses glisser à travers les grandes salles désertes, les antichambres et le monumental escalier de pierre. Bien que, par la suite, le rez-de-chaussée fût entièrement occupé par des bu-

reaux d'hommes d'affaires et que plusieurs familles se fussent installées dans les étages supérieurs, une atmosphère de désolation et de ruine continuait à envelopper le vaste hôtel qui conservait entre ses murs une odeur de pierre humide et de moisissure.

À l'intérieur, cependant, la vie suivait son cours. Dans un petit logement, un enfant venait au monde ; dans tel autre, un mariage apportait un peu d'animation joyeuse ; des vieilles femmes se racontaient les nouvelles, des jeunes gens courtisaient des jeunes filles ; mais tout cela sans bruit, à voix contenue, presque furtivement, par crainte, semblait-il, de réveiller les échos endormis.

À vrai dire, cette atmosphère de silence et d'inquiétude n'était pas particulière à l'hôtel de la rue de la Monnaie. En France, pour beaucoup, les temps étaient durs, très durs même, et à de pareilles époques les gens, instinctivement, recherchent le silence et s'efforcent de passer inaperçus. À Paris surtout, la vie était difficile : les denrées les plus communes, les plus nécessaires – lait, sucre, savon – étaient devenues chères et rares, parfois introuvables. Quant aux choses de luxe, si courantes naguère, personne ne pouvait plus se les offrir, à part ces hommes qui avaient excité les passions populaires par leurs discours incendiaires et par les belles promesses de bonheur et d'égalité au moyen desquelles ils éblouissaient de pauvres ignorants. Trois années de bouleversement politique et social avaient procuré à la France plus de misère que de bonheur. Les riches, pour la plupart, avaient été dépouillés de leurs biens ou s'étaient réfugiés à l'étranger, et les pauvres étaient dans le besoin encore plus qu'auparavant. La vue d'un roi détrôné et d'aristocrates en fuite pouvait satisfaire les esprits assoiffés de justice et d'égalité, mais ne calmait pas la faim, ne réchauffait pas les corps mal vêtus. La seule égalité apportée par cette révolution était celle de la misère, de la crainte, du soupçon. Voilà ce que les gens se chuchotaient les uns aux autres, mais ils ne le disaient pas tout

haut. Personne n'osait parler ouvertement, de crainte qu'un espion ne fût à l'écoute, prêt à jouer le rôle de dénonciateur.

Ainsi des femmes et des enfants pâtissaient, et des hommes souffraient de ne pouvoir alléger les peines et les privations de leur famille. Certains avaient eu la chance de pouvoir s'échapper de cet enfer et, abandonnant leur malheureuse patrie, ils avaient été chercher dans d'autres pays, sinon le bonheur, du moins la sécurité et la paix. Mais innombrables étaient ceux que retenaient en France des liens impossibles à dénouer – famille, intérêts, profession – et ceux-là supportaient des privations de plus en plus grandes, alors que les auteurs responsables de cette misère générale vivaient largement, avaient une table bien servie et s'asseyaient le soir dans les meilleurs fauteuils de la Comédie française. On festoyait chez Danton, dans sa maison d'Arcis-sur-Aube ; Camille Desmoulins et Saint-Just portaient des jabots de dentelle de Malines sur leurs habits de drap fin, et François Chabot habitait une belle maison rue d'Anjou. Les privations, le dénuement, c'était bon pour le menu peuple qui y était habitué et pour les aristos qui avaient ignoré jusqu'alors ce que c'est que de manquer du nécessaire ; mais eux, les maîtres du jour, qui avaient déployé l'étendard de l'Égalité et de la Fraternité, qui avaient arraché le peuple français à la tyrannie de la royauté et de la noblesse, eux, les libérateurs de la nation, ils avaient droit au luxe et à l'abondance, surtout s'ils se l'offraient aux dépens de ceux qui en avaient joui dans le passé.

En cette année 1792, Maître Sébastien de Croissy louait dans l'hôtel de la rue de la Monnaie deux petites pièces qu'il avait converties en bureaux pour exercer sa profession. C'était un homme d'âge moyen dont les cheveux commençaient à grisonner ; son visage était beau, mais les soucis avaient creusé prématurément des sillons sur son front et aux commissures de ses lèvres, et son regard était empreint de mélancolie.

Quelques années plus tôt, Maître Sébastien de Croissy comptait parmi les membres les plus appréciés du barreau de Paris. Des hommes éminents, appartenant au monde des arts, de la littérature et de la politique venaient le consulter dans sa belle étude de la place Vendôme, et il avait pour clients jusqu'à des membres de la famille royale. Riche, bien né, de belle prestance, le jeune avocat avait été accueilli partout avec faveur, et son mariage avec Louise de Vendeleur, fille unique du général de Vendeleur, avait été un événement mondain. Le duc d'Ayen le traitait en ami, et la duchesse avait voulu être la marraine du petit Jean-Pierre que Louise avait mis au monde quelques mois avant la réunion des États Généraux. Puis la Révolution était venue, et avait privé de ses ressources cet homme jusqu'alors favorisé par la fortune. Beaucoup de ses meilleurs clients avaient émigré, et ceux qui restaient, appauvris et peu soucieux d'attirer sur eux l'attention, n'étaient pas tentés de se lancer dans des procès coûteux. D'autre part, il avait vu le revenu de son patrimoine fondre et se réduire à rien, tant pour les impôts écrasants qui frappaient son domaine du Dauphiné que par la malhonnêteté de ses fermiers qui, assurés de l'impunité, avaient cessé de payer leurs redevances.

En conséquence, Maître de Croissy avait dû renoncer à sa belle installation de la place Vendôme pour prendre un modeste logis rue Quincampoix qui abritait non seulement lui-même, sa femme et son fils, mais aussi son secrétaire et une amie de Louise. Il traitait ce qu'il pouvait en fait d'affaires rue de la Monnaie, dans les deux petites pièces occupées naguère par le majordome du banquier autrichien. Il s'y rendait à pied chaque matin, quelque temps qu'il fît, et donnait des consultations juridiques à de petits bourgeois que les impôts faisaient renâcler ou à des commerçants besogneux menacés de faillite. Ce n'était plus « Maître de Croissy », mais « le citoyen Croissy » réduit à se féliciter de ce que des hommes comme Chabot ou Bazire l'eussent favorisé de leur clientèle, et que le grand Danton lui-même lui confiât parfois quelques affaires. Alors que trois secré-

taires suffisaient à peine à le seconder trois ans auparavant, il ne gardait auprès de lui que le fidèle Maurice Reversac qui s'était obstinément refusé à le quitter lors du départ de ses collègues.

– Vous ne voulez pas me mettre sur le pavé, maître, j'en suis sûr ? avait dit le jeune homme d'un ton suppliant.

– Bien sûr que non, Maurice ; mais vous trouveriez aisément une autre situation, avait affirmé Sébastien de Croissy. (Non sans raison, car Maurice était jeune, travailleur, très instruit en jurisprudence, et il pouvait certainement se faire une position indépendante.) Et je n'ai plus les moyens de vous assurer les appointements auxquels vous avez droit.

– Donnez-moi seulement le vivre et le couvert, maître, avait insisté Reversac. Je ne veux rien de plus. J'ai mis de côté quelques louis, mes vêtements dureront bien encore deux ou trois ans, et d'ici là…

– Oui, d'ici là…, répéta Maître de Croissy en soupirant.

Pour ce loyal serviteur du roi, attaché aux traditions et au passé glorieux de la France, une des pires épreuves était de voir l'état de désordre dans lequel s'enfonçait peu à peu sa patrie. Tout d'abord il avait pensé que cette période de chaos, d'oppression, de cruauté ne pouvait pas durer, et que le peuple de France retrouverait bientôt son bon sens. Mais petit à petit il avait perdu ses illusions. Depuis cette conversation avec Maurice Reversac, la situation avait encore empiré. Le roi, déchu, était maintenant emprisonné au Temple avec sa famille, les massacres de Septembre venaient de faire frémir Paris d'effroi, et des Français parlaient de faire passer Louis XVI en jugement comme un vulgaire criminel. Comment ne pas désespérer d'un pays où soufflait un tel vent de folie ?

La vie continuait cependant, simple et laborieuse dans le logis de la rue Quincampoix. Chaque matin, les deux hommes se rendaient au bureau de la rue de la Monnaie. Parti le premier, Maurice Reversac commençait le travail de la journée par le balayage et le rangement du modeste local. Le soir, Sébastien et son clerc revenaient ensemble à la rue Quincampoix. Ce logement, si resserré fût-il, représentait pour tous deux le foyer, et ils y trouvaient l'un et l'autre la mesure de bonheur intime dont leur cœur avait besoin. Pour Sébastien de Croissy, c'était l'amour de sa femme et de son fils. Pour Maurice Reversac, le bonheur consistait à vivre sous le même toit que Josette, à la voir chaque jour, à l'emmener chaque soir de beau temps faire une promenade le long de la Seine ou sous les marronniers du Palais-Royal.

Vers le milieu de l'étroit passage des Fèves, il y avait alors une taverne fréquentée surtout par des travailleurs des ateliers nationaux. Elle portait l'enseigne *Aux Trois Singes* et l'on y accédait par une porte étroite en contrebas de la rue. La nourriture et la boisson n'y étaient pas plus chères qu'ailleurs, et l'aubergiste, un nommé Furet, avait le grand mérite d'être dur d'oreille et de bégayer, à quoi s'ajoutait le fait qu'il ne savait ni lire ni écrire. Ces circonstances faisaient de Furet l'aubergiste idéal dans un endroit où des travailleurs au ventre creux se laissaient aller à des récriminations contre le présent état de choses, voire à indiquer d'un geste narquois la devise *Liberté, Égalité, Fraternité* qui s'étalait, par ordre du gouvernement, sur les murs de tous les lieux publics. Surdité et difficulté d'élocution rendaient Furet aussi incapable d'espionner que de dénoncer ses clients. Ceux-ci pouvaient donc se détendre quand ils s'asseyaient à une table *Aux Trois Singes* pour manger un ragoût de haricots arrosé d'un vin aigrelet. C'était un soulagement pour eux de pouvoir s'entretenir de leurs durs travaux, de leurs maigres salaires et de la cherté de la vie, avec la certitude

que Furet n'entendait pas ce qu'ils disaient et ne répéterait pas le peu qu'il pourrait saisir.

À l'intérieur des *Trois Singes,* il y avait deux tables à l'écart des autres. À proprement parler, ce n'étaient pas des tables, mais deux tonneaux vides, posés debout dans deux recoins de la salle, à droite et à gauche de la porte d'entrée. Il y avait dans chaque recoin deux tabourets à trois pieds, et les clients qui s'installaient à cette place de choix étaient supposés commander une bouteille du meilleur vin de Furet. C'était là une de ces lois non écrites qu'aucun client des *Trois Singes* n'aurait eu l'idée de transgresser, Furet étant d'humeur assez difficile.

Par une chaude soirée de la fin de l'été 1792, deux hommes étaient installés dans un de ces recoins privilégiés des *Trois Singes* et s'entretenaient depuis un long moment à voix basse. Une bouteille du meilleur vin de Furet était placée entre eux sur le tonneau, mais bien que les deux interlocuteurs fussent là depuis près d'une heure, la bouteille était encore à moitié pleine. Ils étaient trop absorbés par leur conversation pour songer à vider leurs verres.

L'un d'eux était petit, solidement bâti, très brun, l'air décidé. Il parlait bien français, mais avec un accent guttural qui trahissait son origine allemande.

L'autre était Sébastien de Croissy, qui écoutait d'un air grave et soucieux ce que l'homme brun lui disait à voix basse en frappant parfois le tonneau teinté de vin avec la paume de sa main charnue pour appuyer ses arguments.

– Voyons, cher maître, représentait-il avec insistance, vous avez certainement à cœur, autant que M. le baron, le renversement de cet abominable gouvernement. Nous avions cru pouvoir compter sur votre dévouement à la cause royale.

– Ce n'est point le manque de dévouement qui me fait hésiter, protesta Maître de Croissy avec chaleur.

– Quoi donc, alors ?

– La prudence ! La peur qu'une fausse manœuvre de notre part ne contribue à aggraver les dangers qui menacent le roi et sa famille.

L'autre haussa les épaules.

– Ces dangers ne sont déjà que trop grands. La vie du roi est en péril. Il faut agir, et agir vite. Le baron estime indispensable qu'on s'assure ici le concours de quelques membres de l'Assemblée. Des conventionnels, vous en connaissez, je crois ?

– J'en connais quelques-uns, admit Sébastien.

– Vénaux ?

– Oui.

– Avides ?

– Assurément.

– Ambitieux ?

– Capables de trahir leur cause par ambition.

– Alors ?

Sébastien de Croissy ne répondit pas tout de suite.

C'était le matin même qu'il avait reçu un billet non signé le priant de se rendre à la taverne des *Trois Singes* pour un entre-

tien particulier. Le sujet de cet entretien, précisait le billet, concernait le bien de la France et le salut du roi. Sébastien n'était pas peureux, et la façon dont était rédigé le message lui avait inspiré confiance. Ayant donné sa liberté plus tôt que de coutume à Maurice Reversac, il avait fermé l'étude et s'était rendu à l'heure dite au mystérieux rendez-vous.

L'étranger s'était présenté à lui comme l'envoyé du baron de Batz, gentilhomme breton ardemment dévoué à la cause royale et résidant actuellement à Vienne où le frère de l'infortunée Marie-Antoinette, l'empereur François II, lui avait donné sa confiance et promis son appui. Une longue conversation avait suivi au cours de laquelle Sébastien de Croissy avait gardé d'abord une attitude réservée. Autour d'eux régnait un bourdonnement de conversations sur lequel se détachaient un bruit de verres entrechoqués et le son mat des dominos auxquels jouaient quelques-uns des buveurs. Pas d'oreilles à l'écoute dans ce coin sombre et protégé où deux hommes traitaient à voix basse des destinées de la France, l'un, représentant d'une puissance étrangère, l'autre, ardent royaliste, tous deux poursuivant le même but : sauver la famille royale et renverser un gouvernement d'assassins qui s'apprêtaient à ajouter le régicide à leurs autres crimes.

– Cher maître, reprit l'Autrichien d'un ton persuasif, je n'ai pas besoin de vous dire de quel milieu sortent ces gens et par quoi on peut les gagner. Notre empereur n'entend pas laisser son auguste sœur à la merci de ces bandits. Il a donné sa confiance à M. le baron et lui a ouvert un vaste crédit pour l'aider à mener à bien son entreprise. En conséquence, M. le baron envisage de donner jusqu'à vingt mille livres à chacun des dix ou douze hommes dont on pourrait acheter le concours.

– Dix ou douze hommes, dites-vous ! s'exclama Sébastien de Croissy, ajoutant d'un air découragé : Où les trouver ?

– Nous nous en remettons à vous pour cela, cher maître.

– Moi ? Mais je n’ai aucune influence.

– C’est possible, mais vous êtes en rapport avec des hommes influents, insista l’étranger qui poursuivit d’un ton significatif : Nous sommes au courant.

– Je m’en doutais.

– Nous savons que par votre profession vous avez des relations d’affaires avec des membres de la Convention qu’il nous semble possible de gagner.

– Lesquels ?

– Eh bien, Chabot par exemple ; le capucin défroqué.

– Dieu du ciel ! s’exclama Sébastien de Croissy. Se servir d’un tel instrument ?

– La fin justifie les moyens, mon cher, répliqua l’autre. Puis il ajouta :

– Et le beau-frère de Chabot, Bazire ?

– Ces deux hommes vendraient leur âme s’ils en avaient une.

– Vous connaissez aussi l’ami de Danton, Fabre d’Églantine.

– Vous êtes bien informé.

– Et que diriez-vous de Danton lui-même ?

L'Autrichien se penchait au-dessus de la table, vibrant d'ardeur contenue, sûr à présent que Sébastien de Croissy commençait à être ébranlé. Celui-ci, en effet, était en train de céder devant l'enthousiasme de l'envoyé du baron de Batz et sa confiance dans le succès final. Quelle merveilleuse perspective se déroulait en ce moment dans son esprit ! La France délivrée de la tyrannie, le roi retrouvant pouvoir et prestige, le pays heureux et prospère, uni de nouveau autour de son monarque ! Ainsi songeait Maître de Croissy en prêtant une oreille de plus en plus complaisante aux plans élaborés par le baron de Batz. Lui-même suggéra de nouveaux noms : noms de royalistes éprouvés qui les seconderaient dans leur entreprise, noms de républicains qui n'hésiteraient pas à trahir leur parti si on y mettait le prix.

– Il me semblerait sage, reprit Sébastien de Croissy, de promettre à ces hommes le versement d'une première somme dès que tous les membres de la famille royale auraient été mis en sûreté hors de France. Après quoi il leur serait versé une autre somme, plus forte que la première, le jour où Sa Majesté serait remise en possession de son trône.

L'animation, l'ardeur que mettait Maître de Croissy à exposer ses vues, montrait qu'il était à présent pleinement gagné. L'avocat était un de ces Français pour qui la royauté de droit divin était chose sacrée. Tout ce qu'il avait souffert ces dernières années, pertes d'argent et de prestige, privations, n'était rien en comparaison de la douleur qu'il ressentait à la vue des humiliations imposées au roi. Sauver Louis XVI ! Le ramener triomphant sur le trône de ses ancêtres ! Ce but avait de quoi remplir d'enthousiasme l'âme de Sébastien de Croissy.

Il écoutait maintenant d'une oreille distraite l'aperçu que l'Autrichien donnait par avance du châtiment réservé aux ennemis du roi. Ces tristes personnages pouvaient s'engraisser avec l'or autrichien ou recevoir la punition de leur infamie, peu lui importait pourvu que le but magnifique fût atteint.

Le conciliabule dura encore un moment, des points de détail furent précisés, et l'émissaire autrichien dit en conclusion :

– Vous voyez, cher maître, l'idée maîtresse de notre plan : obtenir de ces coquins par des lettres autant de preuves écrites de leur vénalité, par lesquelles nous pourrons les tenir, et qui, s'ils tentaient de relever la tête, nous permettraient de proclamer leur turpitude et de ruiner leur influence.

Il était tard quand cette conversation prit fin. Dans le logis de la rue Quincampoix, Louise de Croissy attendait impatiemment le retour de son mari. À ses questions répétées, Maurice Reversac n'avait pu répondre qu'une chose : Maître de Croissy s'était rendu, à la fin de l'après-midi, à un rendez-vous d'affaires demandé par un client qui désirait garder l'anonymat. Quand enfin Sébastien rentra, il paraissait fatigué, mais son visage avait une expression ardente que Louise ne lui avait pas vue depuis longtemps. Jamais, depuis les premiers jours sombres de la Révolution, elle n'avait vu une telle flamme briller dans ses yeux, elle n'avait entendu ses lèvres prononcer des paroles aussi confiantes, optimistes même. Il ne lui dit rien de son entrevue avec l'envoyé du baron de Batz, et parla seulement de l'avenir qui lui semblait s'éclaircir.

– Dieu, dit-il, ne permettrait pas plus longtemps le triomphe du mal ; l'état présent de la France ne pouvait durer, et de meilleurs jours se préparaient.

Louise était toute disposée à partager ses espoirs, mais elle ne le questionna pas pour savoir d'où lui venait cette confiance nouvelle dans l'avenir. De nature docile, un peu passive, elle était toujours disposée à accueillir les choses comme Sébastien les lui présentait, sans se perdre en « pourquoi » ni « comment ». Elle avait une admiration sans bornes pour

l'intelligence de son mari et une parfaite confiance dans son jugement. Ce soir, elle le voyait à nouveau rempli d'espoir, et cela lui suffisait.

Ce n'est qu'au fidèle Maurice Reversac que Sébastien parla de son entrevue avec l'Autrichien, mais le jeune homme dut faire effort pour paraître s'intéresser aux aventureux projets du gentilhomme breton, et il lui fut impossible de partager l'optimisme de son patron quant au résultat final de l'entreprise. Garçon laborieux et instruit, Maurice n'avait pas une intelligence brillante, mais l'attachement profond qu'il avait pour Maître de Croissy et sa famille lui donnait une sorte d'intuition, presque la prescience des événements bons ou mauvais que le destin tenait pour eux en réserve. Tandis qu'il écoutait les détails que lui donnait Maître de Croissy avec animation, il sentait naître en lui l'étrange pressentiment que quelque chose ferait obstacle à ce beau projet, et que, d'une façon ou d'une autre, il conduirait à un désastre.

Le lendemain, comme le secrétaire assis devant sa table copiait les lettres que l'avocat lui avait dictées – lettres semblables à des tentacules lancés pour essayer de saisir des hommes sans conscience – l'envie le prit de se jeter aux pieds de Sébastien de Croissy pour le supplier de ne point s'aventurer dans une entreprise aussi hasardeuse conçue à l'étranger.

Mais il dut résister à la tentation. Maître de Croissy n'était pas homme à se laisser influencer par les pressentiments de son secrétaire, si grande que fût la confiance qu'il avait en lui. Les lettres furent donc écrites – une dizaine en tout, dans lesquelles Maître Croissy, du barreau de Paris, demandait à divers membres influents de la Convention de lui accorder un entretien privé sur des sujets concernant de façon urgente les affaires de l'État.

2

L'enfant malade

Une année s'était écoulée depuis lors, et Sébastien de Croissy avait vu s'effondrer l'un après l'autre ses espoirs les plus chers. Il n'y avait pas eu d'éclaircie dans les nuages qui planaient au-dessus du beau pays de France. Au contraire, les nuées s'étaient amoncelées plus sombres, plus menaçantes que jamais. On était arrivé à l'automne de l'année 1793. Quelques mois auparavant, le roi, condamné à mort par la Convention, avait payé de sa vie les erreurs, les faiblesses, les incompréhensions du passé. Marie-Antoinette, séparée de ses enfants et de tous ceux qui lui étaient dévoués, chargée de viles et mensongères accusations, attendait à la Conciergerie son jugement et une mort certaine.

Les prisons étaient pleines, depuis que la loi des Suspects avait favorisé les dénonciations et multiplié les arrestations. Des milliers de prisonniers et de prisonnières de tout âge et de tout rang attendaient avec plus ou moins d'anxiété et plus ou moins d'illusions d'être appelés devant le Tribunal révolutionnaire. Cependant, les maîtres de l'heure, Danton et Robespierre, commençaient à se dresser l'un contre l'autre, prêts à se combattre, tandis que le pays, déchiré par la guerre civile, devait faire face à l'invasion étrangère. La famine et les épidémies faisaient de nombreuses victimes. La terre n'avait plus assez de bras pour la cultiver, et les villes manquaient de tout ce que la campagne ne pouvait plus produire. Les armées alliées victorieuses avaient débordé les frontières et foulaient le sol sacré de la France. La Lorraine, la Champagne, les Flandres étaient dé-

vastées par le passage des troupes, les Prussiens traversaient le Rhin, les Espagnols franchissaient les défilés des Pyrénées pendant que la torche de la guerre civile se rallumait en Vendée.

Le cri de Danton : « Aux armes ! la patrie est en danger ! » avait résonné d'un bout à l'autre du pays, éveillant des échos dans les villages endormis, à travers les plaines et les coteaux, et trois cent mille soldats de la Liberté marchaient vers la frontière, mal nourris, mal vêtus, mal chaussés, afin de repousser l'ennemi hors de France.

Ceux qui restaient à l'arrière, les femmes, les vieux, les faibles, avaient eux aussi leur rôle à remplir pour la défense de la patrie. Dans les ateliers nationaux les femmes cousaient des chemises et des uniformes pour l'armée, tricotaient des chaussettes, salaient de la viande, et s'occupaient de leurs enfants et de leur ménage quand elles le pouvaient… La patrie avant tout !

C'est alors que le petit Jean-Pierre tomba malade, et ce fut le point de départ de la tragédie. Ce fils que Louise et Sébastien avaient tant souhaité, qu'ils avaient accueilli avec tant de joie, ils avaient bien craint de ne pas le conserver tant il était frêle. Cependant, à force de soins il s'était développé et fortifié jusqu'à cet affreux automne de 1793 où la nourriture, pour les Parisiens, était devenue rare et médiocre, et le lait à peu près introuvable.

Appelé auprès du petit malade, le bon vieux Dr Leroux affirma que l'enfant n'avait rien de grave, mais qu'il lui fallait d'urgence un changement d'air. Paris était un mauvais endroit pour un petit être si délicat. Il lui fallait l'air pur de la campagne et une bonne nourriture.

Un changement d'air ? Bonté du ciel ; comment faire ?

Louise demanda au médecin :

– Pouvez-vous m'obtenir un laissez-passer, citoyen Leroux ? Nous avons encore une maison sur le bord de l'Isère, pas bien loin de Grenoble. Je pourrais y emmener mon fils.

– Oui ; je crois qu'étant donné les circonstances, je puis vous faire délivrer un laissez-passer pour l'enfant.

– Et un autre pour moi, docteur.

– Un autre pour vous, oui ; mais temporaire seulement.

– Temporaire ! que voulez-vous dire ?

– Un laissez-passer d'une durée de dix ou douze jours qui vous permettra de conduire l'enfant, de l'installer et de revenir aussitôt à Paris.

– Mais, docteur, je ne veux pas revenir à Paris.

– Je crains que vous n'y soyez obligée, citoyenne. Personne ne peut actuellement rester absent de son domicile plus de quinze jours. Vous n'êtes pas sans connaître ce règlement.

– Je ne veux pas, je ne puis pas me séparer de Jean-Pierre ! protesta la jeune femme.

– Pourquoi pas ? Je vous le répète, l'enfant n'est pas gravement malade, et il n'a besoin que de soleil et de grand air.

Louise sentait l'impatience la gagner. Comme les hommes, les meilleurs même, sont lents à comprendre certaines choses !

– Mais il n'y a personne à qui je puisse le confier, déclara-t-elle.

– Oh ! il y a bien là-bas quelque bonne paysanne qui… Cette fois, Louise s'emporta.

– Et vous vous figurez, s'écria-t-elle, que je confierais mon fils à des mains étrangères ?

– N'avez-vous point de parente en Dauphiné ? Une mère, une sœur ?

– Ma mère est morte. Je n'ai pas de sœur. Et je tiens à soigner mon enfant moi-même.

Le médecin hocha la tête. Il avait du cœur, mais il voyait journellement des situations analogues aussi pénibles, et lui-même ne pouvait rien pour y remédier.

– Je crains que vous ne soyez obligée…, commença-t-il.

– Docteur Leroux, interrompit Louise d'un ton ferme, il faut que vous me fassiez un papier certifiant que Jean-Pierre est trop malade pour être séparé de sa mère.

– Cela ne servirait à rien, citoyenne.

– Faites-en l'essai, je vous en prie !

– J'ai déjà tenté la chose pour d'autres, à plusieurs reprises, et toujours sans succès. Vous avez sûrement entendu parler de ces nouveaux arrêtés de la Commune. Personne n'ose aller contre.

– Alors, dois-je voir mourir mon fils, faute d'une feuille de papier ?

Le vieux médecin haussa les épaules. Il était surmené, et d'autres malades l'attendaient. Il prit congé sans répondre. À

quoi bon s'attarder puisqu'il ne pouvait rien pour cette jeune femme ? Louise s'aperçut à peine de son départ. Elle était demeurée sur place, immobile, l'image du désespoir. Les joues pâles de son fils étaient moins décolorées que les siennes.

Josette était restée auprès du petit lit pendant la visite du médecin. Jean-Pierre lui avait saisi un doigt avec sa menotte, et elle n'avait pas voulu se dégager, aussi n'avait-elle rien perdu de la scène. Ses yeux bleus que faisait briller l'émotion restaient fixés sur Louise.

Louise et Josette avaient toujours vécu ensemble depuis le jour où Mme de Vendeleur, sentant ses jours comptés, avait confié sa fille, âgée seulement de quelques mois, à Virginie Gravier, la mère de Josette. Les deux enfants avaient grandi ensemble comme des sœurs, partageant leurs joies et leurs chagrins d'enfants. La vieille ferme dauphinoise résonnait de leurs rires et de leurs pas légers. Elles s'amusaient à monter sur les chèvres, et elles avaient à elles leurs poules, leurs lapins, leurs canards à qui elles distribuaient soir et matin du fourrage et du grain.

Devenues plus grandes, elles allèrent ensemble en pension au couvent de la Visitation de Grenoble pour connaître tout ce qu'il était d'usage d'enseigner aux jeunes demoiselles du temps, c'est-à-dire : coudre, broder, bien tourner une lettre, savoir par cœur quelques beaux vers et posséder quelques notions d'histoire et de géographie. Il n'y avait pas eu de différence entre l'éducation de Louise de Vendeleur, la fille du général aide de camp de Sa Majesté, et celle de Joséphine Gravier, la fille de son fermier. Ainsi l'avait voulu le père de Louise, en reconnaissance des soins dévoués donnés par Virginie Gravier à la fillette privée de mère.

Peu de temps après sa sortie du couvent, Louise avait épousé Sébastien de Croissy. La pauvre Josette sentit son cœur se briser lorsqu'il lui fallut se séparer de sa compagne de toujours. Vinrent ensuite les jours sombres de 1789 qui lui apportèrent épreuves sur épreuves. Lors d'une échauffourée à Grenoble, son père fut mortellement blessé, et Virginie mourut de chagrin peu de mois après. Quand Louise apprit ces malheurs, elle pria sa compagne d'enfance de venir vivre auprès d'elle. Josette vint donc à Paris où elle se remit à entourer Louise de soins et d'affection comme elle l'avait fait dans le passé. Dans des jours de plus en plus troublés, de plus en plus tragiques, elle fut son aide et son réconfort. Grâce à son caractère énergique, elle était devenue le soutien moral de toute la famille. *La patrie en danger* réclamait d'elle plusieurs heures de travail par jour. Elle aussi devait coudre des chemises et des uniformes pour les soldats de la Liberté ; mais ses soirées étaient libres ainsi que le début de ses matinées, et elle les consacrait à Louise et à Jean-Pierre pour qui elle avait une vive tendresse.

Dans l'appartement de la rue Quincampoix, Josette avait une toute petite chambre, mais pour elle, cette pièce exiguë était un paradis. C'est là que dans ses heures de liberté elle faisait jouer Jean-Pierre, tout en lavant et en repassant ses petits vêtements, et c'est là qu'elle voyait briller les grands yeux noirs de l'enfant, si pareils à ceux de Louise, lorsqu'elle lui racontait des contes de fées, des légendes ou des récits de chevalerie. Jean-Pierre était encore bien petit, mais, doué d'une intelligence précoce, il était capable de s'intéresser aux prouesses des croisés, de Bayard et de Jeanne d'Arc. C'était peut-être, parce qu'il se sentait petit et faible et pressentait avec le sûr instinct des enfants qu'il n'aurait jamais la force voulue pour imiter ces exploits, qu'il aimait tellement entendre Josette les lui conter avec tous les détails que lui suggérait sa riche imagination.

Quand Jean-Pierre, qui avait toujours été fragile, tomba dans un état de faiblesse inquiétant, Josette perdit toute sa joie

– joie intérieure, faut-il préciser, car extérieurement elle conservait la même gaieté, allait et venait en chantant, dorlotait le petit malade, réconfortait Louise et soutenait le courage de Sébastien qui l'appelait « l'ange du foyer ». Chaque fois qu'elle avait un moment libre, elle le passait à côté du petit lit de Jean-Pierre ; et quand personne n'écoutait, elle redisait à voix basse les contes que l'enfant aimait tant. Si l'ombre d'un sourire paraissait sur ses lèvres pâles, Josette était heureuse, bien qu'en même temps elle sentît les larmes lui monter aux yeux !

Dès que le vieux médecin fut parti, Josette dégagea sa main que tenait toujours l'enfant et entoura Louise de ses bras.

– Ne perdons pas courage, ma chérie, dit-elle. Il doit y avoir un moyen de sortir de cette impasse.

– Un moyen ? répéta Louise. Ah ! si je pouvais le trouver.

– Nous tâcherons de le trouver ensemble.

– Tu en vois un, toi, Josette ?

– Pas exactement, Louise ; mais il me semble que des choses comme celles-là doivent pouvoir s'arranger d'une façon ou d'une autre. Tous ces règlements, tous ces décrets changent constamment suivant le bon plaisir de ces messieurs de la Commune. Peut-être permettra-t-on demain ce qu'on interdit aujourd'hui. Et puis, tant de choses étranges se passent à présent ! Si vous entendiez comme moi les conversations à l'atelier – des conversations à voix basse, bien entendu. Il y est question de fuites, d'évasions ; tantôt ce sont des aristocrates qui disparaissent subitement alors qu'on allait les arrêter, tantôt c'est un prêtre non jureur, caché sous un déguisement, qui dit la messe dans des caves et parcourt les rues de Paris pour voir et réconforter ses paroissiens sans que jamais les gendarmes puissent mettre la main sur lui. Hier encore, ma voisine de travail me

chuchotait qu'un étranger, un Anglais, croit-on, a déjà fait sortir de Paris plusieurs personnes qui se savaient à la veille d'être mises en prison, et l'une d'elles a pu informer, par je ne sais quel moyen, une de ses anciennes domestiques, amie de ma voisine, qu'elle se trouvait maintenant en sûreté en Angleterre. Cet Anglais est un homme étonnant, si habile, si courageux, si mystérieux ! Personne ne le connaît, on ignore son vrai nom, on sait seulement qu'il se fait appeler le Mouron Rouge. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'il réussit tout ce qu'il entreprend. C'est incroyable ! Ah ! Louise, si seulement nous savions où le trouver.

La voix de Josette vibrait, ses yeux brillaient. Mais Louise, accablée par ses soucis, jeta une douche d'eau froide sur l'enthousiasme de son amie.

– C'est incroyable, dis-tu ? eh bien, moi, je n'y crois pas, déclara-t-elle. Ce n'est pas le moment de plaisanter en me racontant des choses qui n'existent que dans ton imagination.

Josette hocha la tête.

– Pourquoi dire cela, Louise ? L'aide que d'autres ont trouvée, peut-être la trouverons-nous aussi. Cet Anglais a fait des merveilles pour d'autres ; s'il vous connaissait, il en ferait aussi pour vous. Je tâcherai d'en apprendre davantage sur lui par ma voisine d'atelier.

Louise regardait le visage animé de son amie, et elle se sentit étrangement émue. Bouleversée par la visite du médecin, elle était comme un naufragé qui essaie de se raccrocher à n'importe quoi. Les yeux de Josette rayonnaient d'espoir, et Louise avait tant besoin d'espoir ! Elle enviait à son amie sa foi et son enthousiasme, mais les jugeait dénués de fondement.

– Je souhaiterais, dit-elle, être comme toi, Josette, et croire aux contes de fées.

– Il ne s'agit pas de contes de fées, Louise. Les prouesses de ce Mouron Rouge sont bien réelles.

– Soit ! Mais il nous ignore. Il ne peut rien pour Jean-Pierre.

– Il pourrait vous emmener tous deux hors de Paris.

– Mais, ma pauvre petite, je te le répète, il ne nous connaît pas, nous ne le connaissons pas, nous ignorons où il est, et chercher ce mystérieux personnage – si tant est qu'il existe – à travers les rues de Paris, ce serait chercher une aiguille dans une botte de foin.

– Je ne veux quand même pas renoncer à tout espoir, répondit Josette. Il se produit parfois d'heureux hasards, Louise, il ne faut pas se décourager si vite.

Louise ne répondit pas. Elle restait immobile sur son siège, perdue dans ses pensées, priant Dieu, peut-être, de la soutenir dans cette épreuve. Josette traversa la pièce d'un pas léger pour aller se pencher sur le petit lit de Jean-Pierre. Tandis qu'elle le rebordait et l'embrassait, l'enfant murmura son nom et ajouta :

– Raconte-moi une histoire, veux-tu ? Une belle histoire.

– Plus tard, mon joli, je te dirai comment un beau chevalier a sauvé des petits enfants et leur maman. Un jour, Dieu t'enverra aussi un beau chevalier, Jean-Pierre.

Et Josette sortit rapidement de la pièce.

3

À la recherche du beau chevalier

Josette saisit sa cape, la jeta sur ses épaules et, tout en ramenant le capuchon sur ses boucles blondes, descendit l'escalier en courant et sortit. D'avoir parlé du Mouron Rouge avait excité son énergie et lui donnait envie d'agir, de tenter quelque chose. Elle vibrait encore au souvenir des récits que lui avait faits à voix basse sa compagne d'atelier tout en cousant pour les soldats des armées de la République. Josette devait faire encore deux heures de travail à l'atelier. À la tombée du jour, elle serait libre et, comme le temps était beau, Maurice Reversac irait sans doute la chercher à la sortie, et ferait une promenade avec elle avant de la ramener rue Quincampoix, à temps pour préparer le souper familial.

Quand elle quitta l'atelier, elle faillit passer près de Maurice sans le voir, tant elle était absorbée par les pensées qui s'agitaient dans son esprit. Maurice, qui l'attendait dans la rue, l'appela et fut rempli de bonheur à la vue de l'air joyeux que prit Josette en l'apercevant.

– Maurice, s'écria-t-elle, comme je suis contente que vous soyez venu ! Maurice étant jeune et éperdument amoureux, ne songea pas à lui demander pourquoi elle était si contente. Elle semblait heureuse de le voir, et cela lui suffisait. Il la prit par le bras et la mena par un dédale de petites rues vers les quais. Ils s'assirent au bord de la Seine, sous des arbres à demi dépouillés par l'automne et dont les feuilles jaunies et craquantes jonchaient le sol. Tandis que les dernières lueurs du couchant se

fondaient dans le crépuscule, les moineaux nichés dans les branches menaient un joyeux tapage qui semblait un hymne d'allégresse tout à fait en accord avec l'état d'esprit de Maurice. Celui-ci ne s'apercevait pas que Josette était perdue dans ses pensées. Il voyait seulement que ses yeux brillaient plus qu'à l'ordinaire et que ses lèvres étaient légèrement entrouvertes. De ces lèvres fraîches, ah ! comme il eût aimé recevoir un baiser !

L'air était doux pour la saison. C'était une belle soirée d'automne où flottait comme un parfum de fruit mûr. Et les moineaux tapageurs continuaient à se chamailler là-haut dans les grands arbres avant de se mettre la tête sous l'aile pour dormir. Il y avait peu de passants, et ce coin désert paraissait singulièrement paisible, loin, très loin de la Révolution, séparé de ses horreurs par un monde de rêve et d'espoir.

D'ailleurs, les renversements sociaux, les révolutions et les cataclysmes comptent-ils beaucoup pour un amoureux quand il est absorbé dans la contemplation de sa bien-aimée ? Assis à côté de Josette, Maurice Reversac admirait son charmant profil, son petit nez gentiment retroussé, le velouté de sa joue si pareil à celui d'une pêche mûre. Josette demeurait immobile et muette, aussi Maurice s'enhardit-il jusqu'à s'emparer doucement de sa main. Elle ne fit pas de résistance, et Maurice crut défaillir de joie en sentant dans sa grande main cette main mignonne, douce, tiède et palpitante comme un de ces moineaux blottis au-dessus d'eux dans les arbres.

– Josette, dit tout bas Maurice au bout d'un instant, c'est vrai que vous êtes contente de me voir ?... Ne me l'avez-vous pas dit tout à l'heure ?

Elle ne tourna pas les yeux vers lui, mais peu importait à Maurice, car il continuait à voir dans les dernières lueurs du jour l'adorable profil et les longs cils qui ressemblaient à une

frange d'or bruni. Le capuchon avait glissé de sa tête, et la brise se jouait dans les bouclettes blondes.

– Que vous êtes jolie, Josette ! reprit Maurice en soupirant. À côté de vous je ne suis qu'un lourdaud, un maladroit. Pourtant, je crois que je saurais vous rendre heureuse. Heureuse comme les oiseaux qui n'ont pas de soucis. J'aimerais que comme eux vous chantiez du matin jusqu'au soir et que vous ne sachiez plus ce que c'est que l'inquiétude ou la tristesse. Encouragé par le silence de Josette, il se rapprocha un peu d'elle.

– J'ai vu, murmura-t-il près de son oreille, un logis qui vous conviendrait. Il n'a que trois pièces, mais le soleil matinal y entre par de hautes fenêtres, et il y a devant la maison un grand acacia dans lequel les oiseaux chanteraient dès l'aube, au printemps, pour charmer votre réveil…

Jamais jusqu'alors Maurice n'avait trouvé assez d'audace pour parler à Josette de ses sentiments. C'était le temps où les hommes vraiment épris étaient timides, le temps où la jeune fille qu'ils aimaient était à leurs yeux un être quasi sacré dont il ne fallait pas troubler l'âme limpide par une parole imprudente ou prématurée. Et Maurice avait été élevé par une mère tendre dans ces principes rigides. La Révolution avait, il est vrai, bouleversé et ruiné bien des principes et endurci les fibres du cœur des hommes aussi bien que la sensibilité des femmes, mais la délicatesse des hommes bien élevés ne s'était pas laissée ébranler, et jamais encore Maurice n'avait osé ouvrir son cœur à la femme qu'il souhaitait avoir un jour pour épouse.

Le silence de Josette l'avait enhardi, et aussi le fait qu'elle lui avait abandonné sa main. Il osa passer son bras autour des épaules de Josette et il commençait à l'attirer vers lui avec le sentiment qu'il était sur le point de franchir le seuil du paradis, quand elle tourna la tête vers lui et le regarda droit dans les yeux. Elle avait l'air étonné et fronçait légèrement les sourcils.

– Maurice, demanda-t-elle, est-ce que par hasard vous me feriez la cour ? Puis comme lui-même, devenu muet, avait l'air interdit et peiné, elle eut un petit rire, dégagea doucement sa main et lui tapota amicalement la joue.

– Mon pauvre Maurice, fit-elle, je regrette de ne pas avoir écouté plus tôt, mais je pensais à autre chose.

Quand un homme se croit aux portes du paradis et les voit déjà s'entrouvrir devant lui, quand il a savouré ce bonheur un instant, puis qu'en une seconde il est précipité du ciel sur la terre, quoi d'étonnant à ce qu'il soit comme assommé et incapable de proférer une parole ? Maurice demeura donc déconcerté et sans voix à côté de la charmante fille qui, avec un rire frais et le cœur léger, venait de lui assener un tel coup.

Le pire, c'est qu'elle ne semblait pas avoir conscience de sa cruauté, car elle parlait maintenant des « autres choses » qui occupaient son esprit, sans accorder une pensée aux paroles de Maurice et au sentiment qui les avait inspirées.

– Mon bon Maurice, poursuivit-elle, écoutez-moi au lieu de dire des bêtises.

Des bêtises ! Parler ainsi !

– Maurice, il faut que vous m'aidiez à trouver le Mouron Rouge.

Les beaux yeux qu'elle fixait sur lui étaient brillants d'enthousiasme – d'un enthousiasme qui n'avait rien à voir avec lui, Maurice. Il ne comprenait pas de quoi il s'agissait. Tout ce qu'il savait, c'est qu'elle avait traité ses prières, ses instances, de « bêtises », et, qu'avec un sourire singulier sur les lèvres, elle lui tournait et retournait une pointe acérée dans le cœur.

Et, mon Dieu, que cela faisait mal !

Mais en même temps elle sollicitait son aide, aussi s'efforça-t-il de comprendre ce qu'elle voulait de lui.

– Voyez-vous, mon bon Maurice, reprit-elle, Jean-Pierre est très malade. Il n'est pas exactement en danger, mais le médecin dit qu'il lui faut respirer l'air pur de la campagne, faute de quoi il ira s'affaiblissant, et rien ne pourra le sauver. Mais comme il est impossible de quitter Paris…

– Quand un médecin prescrit un changement d'air pour un malade, il peut obtenir pour lui le sauf-conduit nécessaire, observa Maurice du ton dont il aurait donné une consultation juridique.

– Ne soyez pas stupide, Maurice, riposta Josette avec impatience. Nous savons tous que le Dr Leroux peut obtenir un sauf-conduit pour Jean-Pierre ; mais il ne peut en obtenir ni pour Mme de Croissy, ni pour moi, et peut-on envoyer Jean-Pierre tout seul à la campagne, sans l'une de nous pour le soigner ?

– Que peut-on faire ?

– Tâchez de prêter attention à ce que je dis, Maurice, lui lança-t-elle. Vous n'avez pas l'air de m'écouter.

– Mais si, protesta-t-il. Je vous jure que si.

– Vraiment ?

– Vraiment, Josette, je vous écoute avec mes deux oreilles et toute mon intelligence.

– Alors, c'est bien. Vous avez entendu parler du Mouron Rouge, n'est-ce pas ?

– Comme tout le monde, vaguement.

– Comment cela, vaguement ?

– Mon Dieu, personne n'est sûr qu'il existe réellement, et…

– Et moi, coupa la bouillante Josette, je sais qu'il existe. Écoutez, Maurice : j'ai pour voisine à l'atelier une fille très gentille, Agnès Minet, qui a été longtemps en service chez une certaine Mme d'Aumont dont le fils avait dû se cacher par crainte d'être arrêté. Sa mère savait où il était, mais n'osait pas lui écrire, craignant qu'on n'interceptât ses lettres. Or il y avait à ce moment-là sur le pont Neuf un drôle d'homme vêtu comme un épouvantail, et Agnès, qui ne sait pas écrire, lui demandait parfois de lui faire une lettre pour son fiancé qui est soldat. Il était si obligeant qu'un jour Agnès lui a parlé de Mme d'Aumont, sans la nommer, et de ses inquiétudes au sujet de son fils. Je ne saurais vous dire en détail comment cela s'est passé, mais Mme d'Aumont est allée elle-même trouver l'écrivain public, et, dès le lendemain, le milord anglais, le grand, le merveilleux Mouron Rouge, allait chercher le fils de Mme d'Aumont là où il se cachait, et le faisait passer avec sa mère hors de France. Tout cela, Agnès me l'a affirmé et on n'en peut douter.

Josette s'interrompit pour reprendre haleine. Elle avait parlé avec animation, mais à voix très basse. Elle ne voulait pas risquer d'être entendue par une oreille malveillante. Il y avait alors tant d'espions prêts à recevoir les quelques livres qu'on allouait à qui dénonçait un suspect.

Maurice n'ignorait pas ce danger. Il ne fit aucun commentaire, mais se leva et dit :

– Voulez-vous que nous retournions ?

Et il prit le bras de Josette. La nuit était tombée. De loin en loin, des quinquets répandaient une lumière parcimonieuse. Les deux jeunes gens avançaient en silence, pareils à deux amoureux qui n'échangent que de tendres paroles. Les rares passants qui cheminaient sans bruit ne leur prêtaient aucune attention.

– Le cas d'Antoine d'Aumont n'est pas unique, reprit-elle. On m'en a cité d'autres, mais de celui-là, je suis certaine.

Elle s'interrompit de nouveau, puis reprit d'une voix persuasive :

– Il faut absolument que vous m'aidiez, Maurice.

– Je suis tout prêt à le faire, murmura-t-il. Mais de quelle façon ?

– Il faut que vous retrouviez l'écrivain public qui se tenait au bout du pont Neuf.

– Il n'y a pas d'écrivain public au bout du pont Neuf. J'y suis encore passé ce matin.

– Je le sais. Il a changé de place, voilà tout.

– À quoi le reconnaîtrais-je ? Il y a dans Paris beaucoup d'écrivains publics.

– Je vous accompagnerai, Maurice, et je saurai le reconnaître, j'en suis sûre. Il y a dans mon cœur quelque chose qui le fera battre plus vite si je rencontre le Mouron Rouge. De plus…

Sans y prendre garde, elle avait haussé la voix, mais Maurice lui ayant vivement serré le bras, elle s'était arrêtée net.

Dans l'obscurité croissante un pas se faisait entendre tout proche. Les deux jeunes gens ne purent pas distinguer le passant qui les croisait à ce moment ; ils ne virent que la forme imprécise d'un homme courbé sous un fardeau qui chargeait ses épaules.

– Soyons prudents, Josette, dit tout bas Maurice Reversac.

– Je me suis laissée entraîner par mon sujet, mais je ferai plus attention. Maurice, vous m'aiderez, n'est-ce pas ?

– Je vous le promets, dit-il.

Bien qu'il manquât d'optimisme, sa réponse fut prononcée avec ferveur, car il trouvait très douce la perspective de parcourir Paris en compagnie de Josette à la recherche d'un personnage peut-être imaginaire, en tout cas malaisé à trouver ; Maurice espérait même, sans se l'avouer, que ledit personnage, s'il existait, se cachait assez bien pour qu'on mît un certain temps à le découvrir.

– Quand nous l'aurons trouvé, continua rapidement Josette à mi-voix, vous lui parlerez de Mme de Croissy, de Jean-Pierre, vous lui direz que Louise n'a pu obtenir de sauf-conduit pour conduire le pauvre petit malade dans le Dauphiné et rester là-bas avec lui jusqu'à sa guérison.

– Et vous supposez que… ?

– Je ne suppose pas, Maurice, dit-elle d'un ton péremptoire, je crois, je suis sûre que le Mouron Rouge nous viendra en aide.

On eût dit une jeune dévote proclamant les miracles accomplis par son saint patron. L'heure s'avançait et, rue Quin-

campoix, Louise et Jean-Pierre devaient avoir besoin de Josette. Josette et Maurice n'échangèrent plus que peu de paroles. Après cette profession de foi, Josette se sentait assurée du concours de son ami dévoué. Même à présent elle ne se rendait pas compte du coup cruel qu'elle avait porté à ses espoirs les plus chers. Avec l'image du prestigieux Mouron Rouge occupant tant de place dans son esprit, Josette pouvait-elle prêter attention aux paroles d'amour prononcées par un humble clerc dont l'honnête mais banale personnalité, dépourvue de tout mystère, n'avait rien qui pût attirer une jeune fille aussi éprise de romanesque ?

Ils avançaient ainsi en silence, elle perdue dans ses pensées, lui plongé dans une mélancolie dont rien, lui semblait-il, ne le tirerait plus. Dans les rues étroites qu'ils suivaient on entendait, assourdis, les bruits multiples de la grande ville, et, plus près, le glissement de pas furtifs, l'aboiement d'un chien, le choc d'une porte qu'on referme, le roulement d'une charrette sur la chaussée pavée. La brise du soir semblait un grand soupir, le soupir de centaines de détenus qu'avaient jetés en prison les hommes qui proclamaient bien haut l'avènement du règne de la liberté.

Dans le petit appartement de la rue Quincampoix Josette et Maurice trouvèrent Louise secouée par les sanglots, tandis que Sébastien de Croissy, grave et silencieux, était assis au chevet de son enfant malade.

4

Les lettres

La soirée se passa dans le silence et la tristesse. Josette, qui peu d'heures auparavant croyait avoir insufflé un peu d'espoir et de confiance dans le cœur de Louise, constatait que son amie était retombée dans un état d'abattement tel que rien ne pouvait l'en faire sortir. Josette attribuait cet état d'esprit à l'influence de Sébastien. Une fois où l'on avait parlé devant lui du Mouron Rouge, il avait fait montre d'un grand scepticisme. Il ne croyait pas à l'existence de cet habile et mystérieux Anglais. Il l'assimilait en quelque sorte dans son esprit avec le baron de Batz et son envoyé autrichien qui l'avaient si amèrement déçu. De Batz, lui aussi, devait sauver le roi, la famille royale et des membres de la haute noblesse en péril, mais les mois avaient passé sans que rien fût sorti des plans et des projets qui avaient été esquissés à la taverne des *Trois Singes*. Le roi avait été guillotiné, la reine subissait un procès dont la conclusion ne faisait pas de doute, le dauphin et Madame Royale étaient toujours prisonniers au Temple, et les prisons s'emplissaient chaque jour davantage. On n'avait jamais vu un thaler des sommes considérables promises un an auparavant ; le baron de Batz n'était jamais là quand on avait besoin de lui. En vain Sébastien s'était-il évertué à servir de truchement entre les quelques membres de l'Assemblée qui étaient prêts à se laisser acheter et les envoyés autrichiens qui se disaient prêts à payer leurs services. Des hommes comme Chabot, Bazire, Fabre d'Églantine s'étaient montrés d'abord favorables aux négociations bien que leur exigence se fît plus grande à mesure que le temps passait et rendait le sort du roi plus désespéré. Danton lui-même avait laissé en-

tendre que dans des temps aussi durs il fallait bien vivre ; alors, pourquoi ne pas prendre l'or autrichien puisque l'or français était si rare ? Mais d'une façon ou d'une autre, quand les choses paraissaient près de s'arranger et que des mains avides se tendaient déjà pour recevoir la récompense promise, l'argent n'était pas là, et de Batz, sachant les périls qu'il courait en France, avait fini par franchir de nouveau la frontière.

Et Sébastien associait instinctivement ces conspirateurs décevants avec cet Anglais mystérieux.

– Josette est convaincue de son existence, avait dit Louise à son mari comme ils se tenaient tous deux, accablés de tristesse, auprès du lit de Jean-Pierre. Elle croit qu'il pourrait nous aider à emmener hors de Paris notre pauvre petit.

Sébastien secoua la tête.

– Ne vous flattez pas de vains espoirs, ma pauvre amie, dit-il d'un ton découragé. Josette est un ange, mais c'est aussi une enfant. Elle prend ses rêves pour des réalités. Moi aussi j'ai fait des rêves du même genre, et je sais à quoi ils mènent.

– Je comprends, fit Louise en soupirant.

Nature douce et affectueuse, elle se laissait influencer facilement. Et pourtant il lui arrivait parfois de manifester une étrange obstination, cette obstination qui est la résistance des faibles, celle de l'oreiller qui cède à une pression momentanée et reprend sa forme aussitôt. Un mot de son mari, et tout l'optimisme que l'ardeur de Josette avait pu lui communiquer s'était mué en découragement.

– Si nous ne pouvons sauver Jean-Pierre, dit-elle, j'en mourrai.

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées. Sébastien de Croissy travaillait encore, seul, dans son bureau de la rue de la Monnaie. Il avait rendu sa liberté à Maurice Reversac, parce qu'il était bon et se souvenait du temps, pas bien éloigné, où lui-même faisait sa cour à Louise de Vendeleur. Il savait que pour son secrétaire, le meilleur moment de la journée était celui où il allait chercher Josette à la sortie de l'atelier.

Croissy avait aussi libéré Maurice de bonne heure parce qu'il voulait être seul pour réfléchir. Un grave problème se posait devant lui : son enfant était malade, très malade. Peut-être mourrait-il si lui, Sébastien, ne parvenait pas à l'envoyer à la campagne avec sa mère. La tyrannie des gouvernants rendait la chose quasi impossible. Ni hommes ni femmes n'étaient autorisés à changer de résidence sans une permission spéciale qui n'était accordée que rarement, pour ne pas dire jamais, à moins qu'une puissante influence ne pût s'exercer en leur faveur. Sébastien de Croissy avait entre les mains le moyen d'obtenir l'appui d'une telle influence. Le temps était-il venu d'en user ? Voilà ce qu'il se demandait. Sébastien s'assit devant son bureau et en tira une liasse de lettres qu'il étala devant lui. Par ces lettres, habilement utilisées, il pourrait obliger certains conventionnels à lui accorder tout ce qu'il jugerait bon de leur demander. « Obtenez de ces bandits autant de lettres que possible », lui avait dit l'envoyé autrichien au cours de leur premier entretien, et Sébastien s'était conformé cet avis. Sous un prétexte ou sous un autre, il avait réussi à persuader trois membres influents de l'Assemblée à lui remettre leurs demandes par écrit. Ces lettres, bien entendu, il les avait gardées précieusement, non pour en user à son profit, mais dans l'espoir qu'un jour elles pourraient servir à confondre quelques-uns des régicides. Mais ce jour ne semblait pas près de luire.

Et voici qu'un fait nouveau s'était produit : Jean-Pierre était en danger de mort si on ne l'emmenait promptement hors

de cette ville malsaine où régnaient tant de mauvaises fièvres. Louise, à bon droit, ne voulait pas confier leur enfant à des mains étrangères. Et si Jean-Pierre venait à mourir, Louise le suivrait bientôt dans la tombe.

Assis à son bureau, Sébastien de Croissy réfléchit longuement, les lettres étalées devant lui. Il les prenait l'une après l'autre, les lisait, les relisait, puis les posait de nouveau. Pour un homme droit et intègre comme lui, le dilemme était cruel : d'une part, cette chose qui lui répugnait, le chantage ; de l'autre, la vie de sa femme et de son enfant. D'un côté l'honneur et la conscience, de l'autre son cœur tout entier.

La flamme vacillante des bougies projetait des ombres étranges sur les murs et éclairait de lueurs fantastiques le noble visage de l'homme de loi, son front haut, son profil de médaille, ses mains bien modelées, sa chevelure prématurément grisonnante.

La lettre qu'il tenait à ce moment dans sa main était signée du nom de François Chabot, l'ancien capucin, ami de Danton, dont le pur patriotisme avait été proclamé sur les toits par ses collègues du club des cordeliers et par lui-même. Et voici ce que François Chabot avait écrit un an auparavant à Maître Croissy, avocat.

Citoyen,

Comme je te l'ai dit lors de notre dernier entretien, je suis prêt à écouter favorablement les propositions de B. S'il dispose réellement des fonds voulus, dis-lui qu'il semble possible de tirer C. de l'impasse où il se trouve actuellement, et de lui faire rendre le siège auquel il tient tant. Mais tu peux dire aussi à B. que ses propositions sont insuffisantes. J'estime que vingt mille livres doivent être versées à chacun le jour où C. rentrera dans

sa maison de campagne. Il est bien entendu que les honoraires qui te sont dus pour ton rôle d'intermédiaire en cette affaire sont à la charge de B.

Sébastien de Croissy prit sa plume et une feuille blanche, puis, après un moment de réflexion, recopia cette lettre énigmatique en substituant des noms propres aux initiales et des mots intelligibles aux termes obscurs. La lettre transcrite de cette façon commençait ainsi :

Citoyen,

Comme je te l'ai dit à notre dernier entretien, je suis disposé à écouter favorablement les propositions de Batz. S'il dispose réellement des fonds voulus, dis-lui qu'il est possible de tirer le roi de sa prison et de le remettre en possession de son trône.

Le reste de la lettre fut recopié de la même manière, le mot « roi » étant substitué à « C » (initiale de Capet), Batz à « B » et la « maison de campagne » devenant le château de Versailles.

Le texte de cette lettre était clair à présent pour n'importe qui. Sébastien prit les autres lettres et les transcrivit comme la première. Il fit alors deux paquets séparés de ces documents, l'un contenant les lettres originales et l'autre les copies. Il glissa le premier dans une poche intérieure de son habit et mit l'autre, bien lié, dans son secrétaire, éteignit la lumière et quitta son bureau pour rentrer chez lui.

Cette fois, sa décision était prise.

Ce même soir, Sébastien raconta tout à Louise. Maurice était présent, Josette également, et il y avait aussi le petit Jean-

Pierre qui reposait comme un oiseau frileux dans les bras de sa mère.

Pour Maurice, l'histoire n'était pas nouvelle. Dès la première entrevue *Aux Trois Singes,* Maître de Croissy l'avait mis au courant de l'affaire. Plus d'une fois, Reversac avait joué le rôle de messager, allant de la pauvre étude de la rue de la Monnaie aux somptueuses demeures des représentants du peuple pour poster des lettres ou rapporter des réponses. Il avait ainsi parlé à Chabot, l'ancien capucin, qui vivait dans un luxe sans pareil rue d'Anjou, habillé comme un grand seigneur, mais qui se rendait aux séances de l'Assemblée mal vêtu, mal rasé, et les cheveux en désordre, pour faire montre de ce qu'il appelait son « sans-culottisme ». Maurice avait aussi vu Bazire, le beau-frère de Chabot – Bazire qui avait payé un individu pour qu'il fît semblant de l'assassiner afin qu'on pût crier : « Au secours ! les royalistes assassinent un patriote ! » À vrai dire, le faux assassin ne fut pas exact au rendez-vous, et Bazire avait dû arpenter longtemps une sombre impasse, attendant le coup de couteau qui devait lui valoir le titre de martyr du patriotisme. Maurice s'était entretenu avec Fabre d'Églantine, l'ami de Danton, tout prêt à tendre la main pour recevoir l'argent autrichien. Et le grand Danton lui-même avait paru au jeune secrétaire assez disposé à mordre à l'appât qui lui était tendu.

Tous ces hommes, Maurice avait eu l'occasion de les voir, de les entendre et de les juger. Il avait vu aussi le visage de Maître de Croissy s'assombrir, exprimer l'amertume et le désappointement, et il avait deviné que, un par un, les espoirs nés de l'entrevue à la taverne des *Trois Singes* étaient tombés en poussière. La captivité prolongée de la famille royale, la séparation du roi et de sa famille avaient été les premiers coups portés à ces espoirs. La condamnation et la mort de Louis XVI les avaient anéantis. Après cela, Maurice Reversac n'osa point demander si c'était l'inertie de Batz ou les exigences absurdes des représentants du peuple qui avaient amené la rupture des négo-

ciations. Depuis, il n'en avait plus été question. Maurice avait cessé d'y penser. Seul lui restait le souvenir d'un épisode qui aurait pu avoir des conséquences merveilleuses, mais n'avait en fait mené à rien.

Par contre, pour Louise et Josette, l'histoire était entièrement nouvelle. Chacune d'elles l'écouta avec des sentiments très différents. Louise écoutait fiévreusement son mari, les yeux brillants, les lèvres entrouvertes, la respiration haletante, et, de temps à autre, pressait son fils sur son cœur. Pour elle, c'était là le salut, la délivrance de tout souci et de toute inquiétude au sujet de Jean-Pierre. Le seul point qui semblait l'étonner c'était que son mari eût gardé si longtemps pour lui ce merveilleux secret.

– Nous aurions pu quitter plus tôt cet enfer, s'exclama-t-elle d'un ton de reproche lorsque Sébastien reconnut qu'il avait hésité à user d'une telle arme pour son propre bénéfice.

– Cela ressemble tellement à du chantage ! murmura-t-il.

– Du chantage ? protesta Louise avec chaleur. Si vous tuez un chien enragé, appelez-vous cela un meurtre ?

Sébastien poussa un soupir. Ces lettres, elles étaient d'abord destinées à être la clef enchantée qui aurait ouvert la prison du roi et de la reine, la baguette magique qui les aurait remis sur le trône.

– On ne peut plus rien pour le roi, observa Louise, et la vie de Jean-Pierre m'est plus précieuse que tout.

Elle se mit tout de suite à échafauder des plans pour l'avenir. Ils allaient emmener Jean-Pierre en Dauphiné, et si la situation générale ne s'améliorait pas, ils iraient rejoindre les émigrés fidèles qui menaient une existence précaire mais tran-

quille en Angleterre ou dans les Pays-Bas. Josette et Maurice les accompagneraient et tous ensemble ils attendraient des temps meilleurs qui ne pouvaient plus tarder beaucoup.

– Il n'y a rien que ces hommes puissent vous refuser, affirma-t-elle. Muni de cette arme, vous pouvez obtenir d'eux permis, laissez-passer, tout ce que vous voudrez. Oh ! Sébastien, ajouta-t-elle avec impétuosité, pourquoi n'y avez-vous pas pensé plus tôt ?

Seule, Josette restait muette. À peine avait-elle prononcé une syllabe pendant la soirée. En silence elle avait écouté Sébastien exposer la situation, en silence elle avait entendu les commentaires de Maurice, et elle n'avait rien dit pendant que Louise exprimait ses sentiments et formait des projets. Elle ne prit la parole qu'au moment où Sébastien, après avoir lu tout haut les lettres les plus importantes, les rassembla pour en faire un paquet. Il allait glisser ce paquet dans une de ses poches quand Josette dit soudain en tendant la main :

– Ne faites pas cela, Sébastien !

– Quoi donc, mon enfant ? demanda Sébastien.

– Ne gardez pas ces lettres sur vous, confiez-les à Louise, dit-elle d'un ton suppliant, jusqu'à ce que ces hommes perfides soient prêts à vous remettre en échange les papiers voulus. Montrez-leur d'abord les copies, car s'ils savaient que vous avez sur vous les originaux, ils n'hésiteraient peut-être pas à vous les prendre de force.

Sébastien ne put s'empêcher de sourire devant l'ardeur déployée par la jeune fille, mais il déposa le paquet de lettres dans la main qui se tendait vers lui.

– Vous avez raison, Josette ; vous avez raison. N’êtes-vous pas l’ange de la maison ? Qu’allez-vous en faire ?

– Les coudre dans la doublure du corsage de Louise, répondit-elle. Après cela, elle ne dit plus rien.

5

Pressentiments

Debout près de la fenêtre, Louise de Croissy regardait s'éloigner son mari qui se rendait rue de la Monnaie. Quand elle eut perdu de vue la haute silhouette de Sébastien, elle se tourna vers Josette.

Obscurément et malgré elle, Josette éprouvait une étrange appréhension. Elle avait mal dormi la nuit précédente à force de réfléchir à cette affaire des lettres, et, ce matin, quand elle avait vu Louise si épanouie et Sébastien qui partait si gaiement elle avait eu comme un sentiment de vague et inexplicable frayeur.

Ce matin, quoi qu'elle fît, elle ne pouvait se libérer de ce sentiment d'une menace pesant sur la maison. Elle aussi regardait par la fenêtre tandis que Maître de Croissy s'éloignait dans la direction de la rue de la Monnaie pour prendre les copies des lettres et mettre son projet à exécution ; et quand il eut tourné le coin de la rue, elle sentit s'accroître cette impression de malaise. On approchait de la mi-octobre ; l'été, très chaud cette année-là, s'était prolongé au-delà des limites habituelles. Dans les bois, les chênes, les frênes, les châtaigniers gardaient encore leurs feuilles dorées, et bouvreuils et merles donnaient encore gaiement leurs sérénades. Mais aujourd'hui, le temps se gâtait, de lourds nuages roulaient dans le ciel, annonçant la tempête.

– Eh bien ! que se passe-t-il, ma petite Josette ? demanda Louise avec inquiétude, car son amie, qui continuait à regarder dans la rue, frissonnait comme si elle avait froid, et son visage

avait une expression crispée, presque hagarde. Es-tu déçue de voir que ton cher Mouron Rouge n'aura pas de rôle héroïque à jouer sur notre scène ?

Louise avait dit cela en souriant, sur le ton de la plaisanterie. Mais Josette frémit comme si elle recevait une piqûre, et les larmes lui montèrent aux yeux.

– Josette ! s'exclama Louise, pleine de tendresse et de contrition. Elle-même se sentait heureuse, le cœur léger, fière de ce que Sébastien était capable de faire pour eux tous. Bien que le ciel fût gris et triste, qu'il n'y eût dans la maison que de maigres provisions, en dépit même de l'état de Jean-Pierre pâle et morne dans son petit lit, Louise se sentait disposée, en ce jour merveilleux, à s'activer dans son pauvre intérieur en chantonnant joyeusement. Comme Sébastien, elle n'avait jamais souhaité émigrer, mais par moments elle était prise du désir ardent de revoir les champs, les bois, les montagnes du Dauphiné où son enfance s'était écoulée. Elle possédait là-bas le manoir hérité de ses ancêtres ; il était entouré d'un vaste jardin où Jean-Pierre pourrait s'ébattre tout à son aise, et l'air pur et fortifiant des montagnes aurait tôt fait de mettre une touche rosée sur les joues décolorées du pauvre agneau.

Elle ne comprenait pas pourquoi Josette ne partageait pas sa joie. Peut-être subissait-elle l'influence de la tempête qui se déchaînait. À peine Sébastien était-il parti que le vent avait soufflé en rafales, et bientôt la pluie se mit à tomber, d'abord en larges gouttes, puis en cataractes, comme si les vannes célestes s'ouvraient brusquement. En quelques minutes, la chaussée aux pavés inégaux fut parcourue par des ruisseaux de boue, et les infortunés passants, surpris par la tempête, relevèrent leurs grands collets jusqu'aux oreilles tout en courant vers la porte cochère la plus proche. Le vent hurlait, secouant les cheminées et faisant battre les persiennes mal attachées. Rien d'étonnant à ce que le moral de Josette fût influencé par ce temps lugubre.

Louise s'écarta de la fenêtre en soupirant :

– Grâce à Dieu, j'ai fait mettre son vieux manteau à Sébastien !

Puis elle s'assit et appela Josette.

– Vois-tu, ma chérie, dit-elle en passant affectueusement son bras autour des épaules de la jeune fille, je ne voulais pas dire de mal de ton héros. Je plaisantais, c'est tout. J'aime ton enthousiasme et ta foi, ma bonne amie. J'ai plus de confiance dans l'atout que représentent ces lettres entre les mains de Sébastien que dans l'aide possible d'un héros de légende.

Pour faire plaisir à Louise, Josette s'efforça de reprendre un air enjoué. En vérité elle se reprochait d'éprouver ce malaise que rien ne justifiait et qui attristait Louise. Elle prétendit souffrir d'un mal de tête dû à une nuit blanche.

– Je suis restée longtemps éveillée, dit-elle en tâchant de prendre un ton léger, en pensant aux jours heureux qui nous attendent dans le Dauphiné. C'est si joli, là-bas, en automne, quand les feuilles sont jaunes comme de l'or !

Josette devait passer le reste de la matinée à l'atelier, aussi, dès qu'elle vit la tempête s'apaiser, se hâta-t-elle de mettre son manteau, son capuchon, et après un dernier baiser à Jean-Pierre elle s'élança au-dehors. Elle avait espéré terminer le travail à midi, heure à laquelle Maurice avait l'habitude de passer pour la prendre, et ils seraient revenus tranquillement ensemble en longeant la Seine pour respirer un peu d'air pur. Mais le sort voulut qu'elle fût retenue ainsi que d'autres ouvrières pour terminer un lot de chemises qu'il fallait expédier le jour même.

Quand elle sortit enfin de l'atelier, il était plus d'une heure et Maurice ne l'attendait pas à la porte.

Elle se hâta de rentrer et elle apprit de Louise en arrivant que Sébastien et Maurice étaient déjà repartis. Ils avaient pris un repas rapide et s'étaient hâtés de retourner à l'étude où les attendait un travail important. Louise paraissait remplie d'espoir.

Sébastien, dit-elle à Josette, avait vu Fabre d'Églantine ainsi que Chabot et Bazire, et il avait commencé à négocier l'échange des lettres compromettantes contre un sauf-conduit pour lui et sa famille, laquelle comprenait, bien entendu, Josette et Maurice – leur permettant de se fixer dans leur propriété du Dauphiné.

Après avoir donné ces nouvelles favorables de l'affaire, Sébastien et Maurice étaient retournés rue de la Monnaie. Louise avait compris qu'après les trois entrevues du matin, Chabot était venu trouver Sébastien à l'étude pour lui remettre un document important, le priant de vérifier si la rédaction en était correcte au point de vue légal.

– Ce travail prendra plusieurs heures à Sébastien, expliqua Louise, et quand il sera terminé Maurice reportera le document en question chez Chabot, rue d'Anjou. Aussi je ne pense pas les revoir l'un et l'autre avant l'heure du souper. Sébastien m'a dit que lors de sa visite à l'étude, Chabot avait une attitude étrange, promenant son regard tout autour de la pièce. Je suis sûre qu'il se demandait où Sébastien pouvait garder les lettres. Et je suis très heureuse, ma bonne Josette, que Sébastien ait suivi ton conseil et que les lettres soient en sûreté ici. Si elles étaient rendues publiques, Sébastien affirme que Chabot et sa bande, sans excepter le grand Danton, seraient immédiatement traînés devant le tribunal, à la barre des accusés, et qu'il ne donnerait pas cher de leurs têtes.

Elle confia ensuite à Josette les plans qu'elle faisait pour quitter Paris le plus tôt possible. Rêves et espoirs ! Louise en était remplie à présent, alors que Josette avait l'impression de vivre dans un mauvais rêve.

6

L’attentat

Au milieu de l’après-midi, Josette dut retourner à l’atelier pour y faire encore deux heures de travail. Quand elle quitta Louise, celle-ci s’occupait, tout en chantonnant, à préparer les vêtements pour le voyage. Elle n’attendait pas Sébastien et Maurice avant le soir, et Jean-Pierre dormait.

Il faisait sombre quand Josette revint rue Quincampoix. En s’engageant sous la grand-porte de la maison, elle faillit se heurter à Maurice qui semblait l’attendre.

– Oh ! que vous m’avez fait peur, Maurice ! s’écria-t-elle. Que faites-vous donc là ?

Au lieu de lui répondre, Maurice la prit par le poignet et l’entraîna au pied de l’escalier, là où personne ne pouvait les voir, et, sans lâcher la main de Josette, il s’appuya au mur comme s’il était pris de faiblesse.

– Maurice, que se passe-t-il ?

L’escalier était obscur, car il n’était éclairé que par une lampe à huile placée sur le palier d’un des étages supérieurs. Josette ne distinguait pas les traits de Maurice, mais elle sentait frémir son bras et entendait sa respiration haletante. Le funeste pressentiment qui l’avait hantée tout le jour la saisit de plus belle, lui serrant le cœur comme un étau.

– Maurice ? répéta-t-elle d'un ton interrogateur.

Enfin, il parla. Il murmura un nom :

– Maître de Croissy…

Josette réprima un cri.

– Arrêté ?

Il secoua la tête.

– Non ?… Alors… quoi… Maurice, parlez, je vous en supplie, par pitié !

– Assassiné !

– Assas…

Josette appliqua sa main sur ses lèvres pour assourdir son cri. Louise n'était qu'à deux étages au-dessus d'eux ; elle aurait pu entendre.

– Dites-moi tout, demanda-t-elle d'une voix haletante.

Elle ne comprenait pas. Ce que venait de dire Maurice était impossible, inconcevable ! Assassiné, Sébastien ? Maurice avait perdu l'esprit. C'est ce qu'elle lui dit :

– Maurice, vous êtes fou !

– J'ai bien cru que je le devenais…

– Vous l'avez rêvé, insista-t-elle.

– Assassiné, je vous le répète.

– Où ?

– À l'étude.

– Allons-y, alors.

Elle voulait y courir sans plus attendre, mais Maurice la retint.

– Attendez, Josette, laissez-moi d'abord tout vous dire.

– Non, Maurice, partons vite. Je ne peux pas y croire.

Maurice avait retrouvé son sang-froid et il était parvenu à raffermir sa voix. D'un geste ferme il prit la main de Josette, la glissa sous son bras et emmena la jeune fille au-dehors. Inutile d'essayer de la retenir si elle était résolue à se rendre là-bas. La tempête s'était transformée en pluie fine, et il faisait très froid. Les rares passants qui se hâtaient dans la rue avaient leurs cols remontés jusqu'aux oreilles. Çà et là, des lumières falotes luisaient à quelques fenêtres. Par raison d'économie on n'allumait plus de quinquets dans la plupart des rues.

Chemin faisant, Maurice gardait sous son bras le bras de Josette, et celle-ci, instinctivement, se serrait contre lui. Glacée par l'émotion autant que par le froid, ses dents s'entrechoquaient ; mais le contact du bras de Maurice lui donnait une sensation de protection et de réconfort, ce qui l'aida à reconquérir un peu sa fermeté habituelle. Elle voulait aussi entendre, sans en rien perdre, ce que Maurice lui disait, et comme il parlait à voix très basse, elle devait pour l'écouter concentrer toute son attention. Ils marchaient aussi vite que le leur permettaient l'inégalité des pavés et l'obscurité des rues, et tout ce temps, en courtes phrases saccadées, Maurice s'efforçait de raconter à la jeune fille ce qui s'était passé.

– Ce matin, Maître de Croissy a eu un entretien avec le citoyen Chabot. Au cours de cet entretien, Chabot envoya chercher Bazire, puis tous trois se rendirent ensemble chez Danton.

– Vous n'étiez pas avec eux ?

– Non, j'attendais à l'étude. Bientôt Maître de Croissy revint, seul. Il était plein d'espoir. L'entrevue s'était bien passée, mieux qu'il ne s'y attendait. Chabot et Bazire, cela se voyait, étaient morts de peur. Il les avait laissés avec Danton.

– Et ensuite ?

– Environ une demi-heure plus tard, Chabot se présentait à l'étude. Il était seul et apportait un document. Mme de Croissy vous l'a dit, sans doute ?

– Oui, oui.

– Il resta là pas mal de temps, expliquant ce document qui était très long et dont il demandait trois copies, avec des additions. Il voulait qu'on les lui reportât le soir même.

Maurice avait peine à reprendre haleine, sa voix était sourde comme s'il avait la gorge desséchée. Ce n'était pas facile de faire un récit ordonné en marchant sous la pluie dans des rues étroites et mal éclairées.

– Après le départ de Chabot, nous revînmes tous deux à la maison pour prendre notre repas, continua Maurice. J'avais alors une impression étrange que je ne puis décrire… une sorte de pressentiment.

– Je sais, dit Josette. Moi aussi, j'ai senti la même chose tout le jour.

– Quelque chose m’avait fait peur dans le regard de cet homme, et je le dis à Maître de Croissy. Mais vous le connaissez… Il ne voulut rien entendre… Sa résolution était prise, et il se moqua de moi lorsque je risquai un mot d’avertissement, un conseil de prudence. Vous vous figurez la scène, Josette ?

– Oh ! oui, soupira Josette, je me la figure très bien.

– Tout l’après-midi, Maître de Croissy révisa les papiers confiés par Chabot et m’en dicta le texte. Quand le travail fut terminé, tard dans l’après-midi, Maître de Croissy me dit de le porter au domicile du citoyen Chabot. Je m’y rendis. Chabot me fit attendre très longtemps. Il faisait nuit quand je revins enfin à l’étude. La porte en était entrouverte, ce qui me parut étrange. Je la poussai… et…

– N’en dites pas plus, Maurice, je devine le reste.

– Quoi, Josette ?

– Ces bandits vous ont écarté de leur chemin. Ce qu’ils voulaient, c’étaient les lettres. Ils ont tué Sébastien pour s’en emparer.

– Dans les deux pièces, continua Maurice, tout était sens dessus dessous comme s’il y avait eu un tremblement de terre.

– Oui, ils ont tout brisé pour trouver les lettres, et ils avaient commencé par le tuer.

Ils étaient arrivés devant l’hôtel de la rue de la Monnaie, dont on distinguait vaguement la façade sculptée dans l’obscurité. À l’intérieur régnait une odeur de cave. Le drame qui venait d’avoir lieu ne semblait pas avoir troublé la maison.

Aucune des deux ou trois personnes qu'ils croisèrent dans le vestibule n'adressa la parole aux deux jeunes gens. Josette tremblait de tous ses membres, mais elle savait que c'était l'heure ou jamais de montrer du courage et du sang-froid, et elle se maîtrisa au prix d'un grand effort. Elle entendait être pour Maurice une aide, non une gêne, en dépit du sentiment d'horreur qu'elle ressentait.

Maurice avait pris soin de refermer la porte à double tour. Il sortit la clef de sa poche, et, tout en l'insérant dans la serrure, il regarda Josette. Si elle avait montré un signe de défaillance, s'il l'avait vue chanceler, il l'aurait saisie dans ses bras pour la transporter loin, bien loin, de la scène affreuse qui les attendait derrière la porte.

Il ne pouvait voir son visage, mais il distinguait sa silhouette dans la pénombre et il se rendit compte qu'elle se tenait droite et que toute son attitude marquait la résolution et non la faiblesse. Il ouvrit la porte et Josette le suivit.

L'étroit vestibule était obscur, mais la porte était ouverte sur le bureau. La lampe à huile qui pendait du plafond montrait le corps inanimé de Sébastien étendu sur le plancher, les vêtements en désordre, les mains tordues dans un geste convulsif. Près du cadavre, une lourde barre de fer, et tout autour des chaises renversées, des papiers dispersés, un encrier brisé dont l'encre était répandue sur le parquet. Le coffre-fort était fracturé et il s'en était échappé des paquets d'assignats, des pièces d'or et d'argent. En vérité, on eût dit que cette pièce avait été bouleversée par un tremblement de terre.

Mais Josette ne vit rien de tout cela. Elle vit uniquement le corps de Sébastien raidi par la mort. Elle pria Dieu de lui donner la force d'avancer, de s'agenouiller et de réciter les prières pour les défunts prescrites par l'Église. Tous deux croisèrent les mains du mort sur sa poitrine et Josette les entoura d'un chape-

let qu'elle avait dans sa poche. Puis ils récitèrent le *De Profundis,* elle, les paupières baissées, de peur de défaillir si elle continuait à regarder ce lugubre tableau. Elle pria pour l'âme de Sébastien et elle demanda aussi à Dieu de la guider dans le rôle qu'il lui faudrait remplir désormais auprès de son amie. Louise était délicate et frêle ; maintenant que Sébastien n'était plus là, elle n'aurait plus que Josette pour la soutenir et la réconforter.

Quand Maurice et Josette eurent fini de prier, ils cherchèrent parmi les débris qui jonchaient le sol les deux flambeaux de cuivre qui étaient habituellement posés sur le bureau. Maurice finit par les découvrir, un peu bosselés, mais entiers ; il trouva aussi les deux bougies quelque peu fendues par la chute, les remit en place, puis, enflammant un tortillon de papier à la lampe, il les alluma et Josette plaça les flambeaux sur le sol, de chaque côté du défunt.

Ceci fait, elle sortit de la pièce sur la pointe des pieds. Maurice éteignit la lampe, suivit Josette et referma la porte à clef derrière lui.

En silence et aussi vite que le leur permettait l'obscurité, ils regagnèrent la rue Quincampoix.

7

À la Section de la Montagne

Louise de Croissy était étendue, inerte, sur l'étroit canapé de sa chambre. Depuis que Josette lui avait annoncé la terrible nouvelle, vingt-quatre heures plus tôt, elle était demeurée dans un état de prostration complète, incapable de pleurer, de manger, de dormir. Les caresses de Jean-Pierre elles-mêmes ne réussissaient pas à la tirer de son abattement. Elle était restée dans la même position, muette, immobile, tandis que Josette s'occupait de Jean-Pierre et le soignait de son mieux. Josette avait pour Louise une ardente affection, mais en ce moment tragique elle ne pouvait s'empêcher de ressentir quelque impatience devant le manque total d'énergie de son amie. Est-ce que Jean-Pierre n'avait pas besoin de sa mère ? Jean-Pierre auquel il fallait penser d'autant plus que le chef de famille n'était plus là. Jean-Pierre, le petit être faible et sans défense à qui l'amour et les soins maternels pouvaient seuls rendre la santé.

Josette se rendait compte des risques que couraient la mère et l'enfant. Il importait de leur faire quitter Paris au plus tôt. Sébastien avait été assassiné par des hommes politiques parce qu'il ne voulait pas leur rendre des lettres compromettantes sans compensation. On l'avait tué, parce que seuls les morts ne parlent pas.

Mais on n'avait pas trouvé les lettres, et il y avait actuellement trois hommes qui savaient que leurs têtes seraient en péril si ces lettres étaient rendues publiques, et ces hommes étaient capables de tout. Josette ne se faisait pas d'illusions. Tôt ou

tard, dans quelques heures peut-être, ces hommes frapperaient Louise. Josette aurait voulu que son amie brûlât ces lettres qui avaient été la cause du drame, mais à la première allusion, Louise avait croisé ses mains sur sa poitrine comme pour montrer qu'elle voulait à tout prix les conserver.

Quand Josette revint de l'atelier, ce soir-là, elle trouva Louise au lit. C'était la première fois qu'elle avait quitté le canapé depuis l'annonce de la mort tragique de son mari. Ses vêtements étaient posés sur un siège, son corsage par-dessus, bien en vue comme pour attirer l'attention. Le paquet de lettres n'était plus dans la doublure, Josette s'en rendit compte tout de suite. Elle remarqua également que Louise feignait de dormir, mais l'observait entre ses paupières à demi fermées.

Avec toute l'apparence de l'indifférence, Josette s'occupa de remettre de l'ordre dans la pièce. Elle arrangea l'oreiller de Louise, baisa doucement le front de son amie, dit bonsoir à Jean-Pierre qui venait de se réveiller et lui tendait les bras, après quoi elle gagna son lit. Mais elle ne dormit guère tant elle était lasse et tourmentée. Elle prévoyait des complications. Louise avait sûrement quelque idée fixe au sujet des lettres – résultat du choc subi, sans doute – et elle s'y cramponnait avec l'obstination des faibles. Elle les avait cachées et entendait garder le secret de la cachette sans le confier à personne, même à Josette. Assurément elle avait subi un grave ébranlement nerveux et n'était plus elle-même. Josette, avec un serrement de cœur, avait observé sur son visage aux yeux clos une expression étrange, l'expression de ceux dont l'esprit s'égare.

Josette et Maurice avaient passé la plus grande partie de leur journée à la section du quartier de la Monnaie, dite Section de la Montagne. Cette séance, pour Josette, avait été d'un bout à l'autre une véritable épreuve. D'abord la longue attente dans cette salle malodorante, au milieu d'une foule patiente

d'hommes et de femmes qui devaient attendre debout leur tour de passer devant le commissaire. Et pendant cette attente, Josette était obsédée par le souvenir du drame de la veille et par l'incertitude angoissante du lendemain. Il y aurait eu là de quoi briser son courage si elle n'avait eu Maurice à côté d'elle, et c'était étonnant combien cette présence lui apportait de réconfort. Pleine de spontanéité, Josette était si sûre d'elle-même, si habituée à veiller sur ceux qu'elle aimait, à les entourer de soins et de prévenances, que l'attitude réservée de Maurice, ses manières timides, son muet attachement de chien fidèle, provoquaient chez elle un soupçon de dédain qui se mêlait à la franche amitié qu'elle avait pour lui. Elle ne pouvait qu'admirer l'attachement et le désintéressement dont il avait toujours fait preuve à l'égard de Maître de Croissy, et elle devait reconnaître qu'il était instruit et compétent dans tout ce qui touchait aux questions de droit, sans quoi Sébastien n'eût pas fait tant de cas de son jugement, mais Josette avait toujours eu l'impression que physiquement et moralement c'était un faible, et qu'il était le lierre qui s'attache plutôt que le chêne qui supporte. Depuis le drame, comme il lui paraissait changé ! Josette sentait toujours qu'il lui fallait être énergique, Louise et Jean-Pierre ayant besoin d'elle plus que jamais ; seulement, à présent, il y avait Maurice, un Maurice nouveau qui était devenu une force, un soutien.

Quand vint enfin leur tour de passer dans le bureau du commissaire, Josette, avec Maurice à ses côtés, ne ressentit aucune crainte. Ils déclinèrent leurs noms, prénoms et qualités d'une voix nette, montrèrent leurs papiers, et Maurice fit un récit exact du tragique événement de la veille : le citoyen Croissy, l'avocat de la rue de la Monnaie, avait été lâchement assassiné dans son étude. C'était son devoir de bon citoyen de faire connaître ce crime à la section du quartier.

Le commissaire écoutait, les sourcils froncés, tapotant la table avec son coupe-papier. Son visage exprimait la plus grande incrédulité.

– Pourquoi parles-tu de meurtre, citoyen ?

Maurice décrivit la pièce bouleversée, les papiers dispersés, le coffre-fort ouvert et mentionna la barre de fer trouvée près du cadavre, ce qui donnait à cette mort tragique toute l'apparence d'un meurtre ayant le vol pour motif.

– Manquait-il de l'argent ?

– Je ne puis vous l'assurer ; il y avait de l'argent par terre.

– Alors, fit l'autre en haussant les épaules, tu vois bien qu'il n'y a pas eu vol.

– Vol de documents plutôt que vol d'argent, commença Maurice tandis que l'impulsive Josette s'écriait : Le meurtre avait un motif politique. Les assassins voulaient s'emparer de certains documents.

Au mot « motif politique », le commissaire avait dressé l'oreille.

– Tu dis des sottises, jeta-t-il vivement. Un motif politique ! Quel idiot aurait recours au meurtre aujourd'hui, alors que…

Il s'interrompit brusquement car il était sur le point de lâcher une parole imprudente. Ce qu'il avait failli dire, ce qu'il pensait certainement, c'était qu'à l'heure présente pas un homme n'aurait la sottise de commettre un meurtre avec tous les risques que comporte un tel crime, alors qu'il était si facile de se débarrasser d'un ennemi en le dénonçant au Tribunal révolutionnaire : l'arrestation, le jugement suivaient aussitôt, et le dénonciateur gagnait encore quelques livres par-dessus le marché. Alors, pourquoi prendre la peine de commettre un crime ?

Mais ce n'était pas chose à dire tout haut, et le commissaire savait que des fonctionnaires de la Commune de Paris avaient été renvoyés pour avoir osé critiquer tel ou tel décret du paternel gouvernement de la République.

– Voici ce que je vais faire, citoyenne, dit-il en s'adressant plus particulièrement à Josette, car il n'était pas insensible au charme de ses yeux bleus. Je ne crois pas un mot de cette histoire, notez-le, mais je me rendrai à l'immeuble en question pour voir les lieux du prétendu crime, et j'écouterai les dépositions des témoins. Après quoi je conclurai.

– Mais il n'y a pas eu de témoins, dit encore Josette.

Là-dessus, le commissaire jura, tempêta, en énumérant les pénalités prévues pour les accusateurs de mauvaise foi. Pas de témoins ? Allons donc ! Il y avait sûrement des témoins… quand ce ne seraient que les habitants de la maison… les voisins de palier… On saurait les découvrir et les faire parler… De toute façon, le commissaire verrait ce qu'il en était, et si finalement cette histoire d'assassinat politique n'était qu'un mensonge, eh bien ! les accusateurs de mauvaise foi n'auraient qu'à bien se tenir et à mettre leur tête à l'abri… C'est tout.

– Vous vous présenterez ici demain matin, fut le dernier mot qu'il leur adressa en les renvoyant.

Après cette longue et pénible journée, rien d'étonnant à ce que Josette passât la plus grande partie de la nuit sans parvenir à trouver le sommeil. Il était évident que la justice ne ferait rien pour retrouver les meurtriers de Sébastien. Sans doute avait-elle eu tort de parler de « motifs politiques » pour expliquer l'attentat, car c'était mettre les assassins sur leurs gardes et attirer leur colère sur elle et sur Louise.

– Sainte Vierge, murmura-t-elle dans sa prière, si seulement vous m'aidiez à découvrir le Mouron Rouge !

Le lendemain matin, Louise se leva et s'habilla sans dire un mot. Elle conservait son attitude figée et son indifférence à l'égard de tout ce qui l'entourait. Josette, le cœur serré, observa qu'elle gardait la même expression fermée et que ses yeux étaient secs. Louise n'avait pas versé une larme depuis le moment où elle avait appris que son mari avait été lâchement assassiné à cause des lettres… ces lettres qui devaient leur apporter le salut !

Avec des paroles d'affection et des manières tendres, Josette s'efforça de modifier l'état d'esprit de la malheureuse jeune femme. Elle la mena vers le petit lit de Jean-Pierre et dit à voix basse quelques-unes des prières qu'elles avaient apprises ensemble au couvent de la Visitation. Ses yeux bleus si expressifs étaient baignés de larmes.

– N'essaye pas de m'attendrir, Josette, dit Louise. (C'étaient les premiers mots qu'elle prononçait après trente-six heures de mutisme, et sa voix était rauque.) Si je versais maintenant des larmes, je ne pourrais plus les arrêter, et mes yeux, à force de pleurer, s'obscurciraient et se fermeraient pour toujours.

– Il ne faut pas penser à la mort, Louise, dit Josette sur un ton de doux reproche. C'est à Jean-Pierre qu'il faut penser.

– C'est justement parce que je pense à lui, répliqua Louise, que je ne veux pas pleurer.

Elle ne dit pas un mot des lettres, bien que Josette y fît allusion et tentât une question indirecte.

– Sébastien eût préféré voir vos larmes, Louise, prononça Josette avec tendresse.

– Peut-être les verra-t-il de Là-Haut quand je m'agenouillerai sur sa tombe. Mais pas maintenant… pas encore…

Mais Louise ne devait jamais s'agenouiller sur la tombe de son mari. Ce matin-là, quand Maurice et Josette se présentèrent au bureau de la Section de la Montagne pour obtenir le permis d'inhumer le citoyen Croissy, on les informa en quelques mots que l'inhumation était déjà faite, et questions et prières n'obtinrent aucune explication à part ceci : « Par ordre des autorités » (on ne spécifiait pas lesquelles) « on avait disposé du corps dudit citoyen Croissy. » Ce qui signifiait que l'infortuné Sébastien avait dû être enfoui dans la fosse commune, dans la tombe collective des pauvres, des étrangers, des inconnus, où pas une croix, pas une pierre ne marquerait le lieu où il reposait. La raison que donna brièvement le greffier fut qu'on agissait ainsi pour les suicidés.

Le meurtre odieux de Maître de Croissy était donc classé dans les cas de suicides. Il eût été vain d'insister, de discuter. Les deux jeunes gens, chaque fois qu'ils ouvraient la bouche, étaient sommés de se taire, et s'ils avaient élevé une protestation de la part de la veuve, ils auraient risqué de l'exposer à toutes sortes de dangers. Ils n'en dirent pas davantage et se retirèrent après que Maurice eut reçu l'ordre de se trouver l'après-midi rue de la Monnaie, à l'heure qu'avait désignée le citoyen procureur qui devait procéder à l'inventaire des biens meubles du « suicidé ».

8

L’homme aux béquilles

Dans sa prière, Josette avait supplié la Sainte Vierge de l’aider à trouver le Mouron Rouge. Mais les deux derniers jours avaient été si chargés d’événements qu’il lui avait été impossible de se mettre en quête de l’homme en qui elle avait placé tous ses espoirs. Maurice lui avait promis de faire de son mieux pour l’aider, ce qui était méritoire de sa part, étant donné son scepticisme quant au résultat d’une telle recherche. Mais, pour satisfaire Josette et la réconforter, il projetait de commencer cette recherche en essayant de retrouver la piste de l’écrivain public qui avait exercé un moment son métier sur le pont Neuf, et qu’on croyait en rapports étroits avec le Mouron Rouge lui-même.

Maurice connaissait bien toutes les rues, ruelles et impasses du cœur de Paris. Il savait où se trouvaient ces modestes restaurants et petites tavernes fréquentés par des gens du peuple avec qui la conversation s’engage facilement. En parlant de choses et d’autres, on pouvait avec un peu d’habileté glaner des renseignements utiles sans éveiller la suspicion. Josette approuva le plan de Maurice et l’engagea à le suivre dès qu’il en aurait le loisir. Dans l’après-midi, elle-même devait se rendre à la section de leur quartier afin de demander pour Louise de Croissy une visite de médecin, que l’état physique et mental de la jeune femme rendait absolument nécessaire.

La salle d'attente de la section des *Enfants de la Patrie* était une vaste pièce carrée. Les murs, jadis blanchis à la chaux, étaient maintenant gris et ternes comme le plafond ; tout autour il y avait une bande plus foncée à la hauteur où d'innombrables dos s'étaient appuyés. Sur les bancs de bois rangés le long des murs étaient assises des femmes au visage las et à l'air résigné, certaines avec un châle sur la tête, d'autres mal vêtues de jupes et de caracos trop minces, et toutes embarrassées de marmots et de paniers. L'une d'elles se serra contre sa voisine pour faire place à Josette. Il y avait là aussi quelques hommes, habillés pour la plupart de vêtements rapiécés, qui formaient de petits groupes et causaient à voix basse en crachant sur le sol. Beaucoup étaient âgés et quelques-uns infirmes. Les enfants se traînaient par terre, se jetant dans les jambes de tout le monde. Josette souhaita que l'attente ne fût pas trop longue dans cette atmosphère renfermée chargée d'une odeur de vêtements mouillés. Elle était très lasse et éprouvait une insurmontable envie de dormir.

Elle ne savait plus bien où elle en était quand le son d'une voix connue l'arracha à sa demi-torpeur. Un peu étourdie et clignant des yeux, elle regarda autour d'elle. Le vieux Dr Leroux venait d'entrer. Il tenait sous son bras une liasse de papiers et avait un air affairé.

– Quelle vie de chien ! marmottait-il pour l'édification de ceux qui pouvaient l'entendre. Tous ces papiers à faire signer, et plus d'une demi-heure d'attente à subir par-dessus le marché !

À sa vue, Josette sauta sur ses pieds et s'élança vers le médecin, se frayant un passage au milieu des groupes. Elle fut assez vive pour le saisir par la manche à l'instant même où deux personnes allaient l'aborder.

– Citoyen Leroux, dit-elle rapidement, à quel moment pourriez-vous venir voir la citoyenne Croissy dont l'état de santé m'inquiète ? Je la crois sérieusement malade.

– À quel moment ?... à quel moment ? bougonna-t-il en dégageant son bras d'un mouvement brusque. (Cette rudesse chez lui n'était pas habituelle, car c'était un brave homme, mais il semblait harassé ce jour-là.) Vous m'en demandez trop, citoyenne. Je n'ai pas le temps, du moins aujourd'hui. Je pars pour Passy aussitôt que ces maudits papiers seront signés.

– La citoyenne Croissy est en danger, insista la jeune fille. Avant-hier, son mari a été ass... a été trouvé mort dans son étude. L'émotion l'a plongée dans un état de prostration telle que...

– Je sais, je sais, interrompit le médecin désireux d'en terminer au plus vite avec cette charmante mais importune suppliante. J'ai appris ce triste événement.

– Citoyen Leroux, je vous en prie, pensez à la pauvre veuve. J'ai peur qu'elle ne perde la raison. Elle aurait besoin...

– À l'époque où nous sommes, jeune fille, beaucoup d'entre nous auraient besoin de quelque chose, dit le vieux médecin d'un ton plus doux, car les yeux de Josette étaient fixés sur lui, et ces yeux bleus étaient irrésistibles. Moi, par exemple, j'ai besoin d'aller au plus vite à Passy pour soigner ma fille, qui est gravement malade d'une fluxion de poitrine. Elle aussi est dans un état inquiétant, et je ne quitterai son chevet que lorsqu'elle sera hors de danger.

Il hocha la tête. Cet homme au fond était bon, mais depuis deux jours il vivait dans l'angoisse.

– Tâchez de trouver un autre médecin, jeune fille, conclut-il, ou bien patientez un jour ou deux.

– Comment pourrais-je patienter un jour ou deux, répliqua-t-elle, quand la citoyenne Croissy est en train de perdre l'esprit ? Songez à l'épreuve qu'elle vient de subir !

Le vieux médecin hocha de nouveau la tête. Il voyait journellement tant de misères, de souffrances et de détresses qu'il ne pouvait s'apitoyer sur toutes. Un seul être au monde a eu compassion de toutes les misères des hommes, et les hommes, en retour, l'ont cloué sur une croix.

– Nous avons tous des épreuves à subir, mon enfant, dit le vieux médecin, et je ne crois pas que votre amie risque de perdre la raison. Sous l'empire de la crainte on est enclin à s'exagérer le danger. J'irai la voir dès que je pourrai.

– Dans combien de temps, croyez-vous ?

– Dans deux ou trois jours. Je ne puis rien préciser.

– Jusque-là, que ferai-je pour la soigner ?

– Donnez-lui un breuvage calmant.

– À quoi bon ? Elle est calme… elle n'est que trop calme !…

– Trouvez un autre médecin.

– Comment le pourrais-je ? Il faut des jours et des jours pour obtenir l'autorisation de changer de médecin. Vous le savez mieux que personne, citoyen Leroux.

La jeune fille parlait avec amertume et découragement, et le vieux médecin avec une impatience croissante. Il craignait de

perdre son tour s'il ne prenait place dans la queue, et il avait grande hâte de faire signer ses papiers pour retourner au plus vite à Passy où sa fille était si malade. Il essaya de dégager son bras, mais la main de Josette resserra son étreinte.

– Ne pouvez-vous m'obtenir le papier nécessaire pour avoir un autre médecin ? lui demanda-t-elle d'un ton suppliant.

Oh ! ces papiers, ces éternels papiers sans lesquels les citoyens d'une libre république ne pouvaient rien faire, sauf mourir ! Un papier pour circuler, un papier pour la ration de pain, un papier pour la viande ou le lait, un papier pour demander un médecin, une sage-femme, un fossoyeur, toujours des papiers… rien sans papiers…

La foule de la salle d'attente, d'abord indifférente, avait fini par remarquer cette jeune fille qui parlait au vieux médecin avec tant de véhémence. On savait que le médecin ne pouvait procurer le permis tant souhaité. De longues démarches étaient nécessaires pour obtenir n'importe quel permis, même si le commissaire était de bonne humeur. Dans un sens, ces gens étaient peinés pour cette jeune fille qui était plaisante à voir, mais ils la jugeaient sotte de tant insister.

Quelqu'un sortit du bureau et un remous se produisit dans la queue. Josette se trouva brusquement séparée du médecin qui fut probablement enchanté d'être débarrassé d'elle. Avec un soupir de découragement elle demeura sur place, ne sachant plus que faire. À quoi bon demander la visite d'un autre médecin puisqu'elle n'avait aucune chance de l'obtenir rapidement ? La désolation était peinte sur son visage, et quelques personnes jetèrent sur elle un regard de commisération. Puis la file avança de nouveau et on ne fit plus attention à elle. Seul, un homme paraissait s'intéresser à Josette et c'était un grand diable très laid, avec un œil poché, qui était adossé au mur, une paire de

béquilles posées à côté de lui. Il était vêtu de noir – un noir verdâtre – avec des manchettes et un col blancs – d'un blanc grisâtre – et ses cheveux longs et blonds étaient noués au bas de la nuque par un ruban noir. Il n'avait pas de chapeau et ses souliers étaient éculés. À en juger par les apparences, ce pouvait être un employé ou un clerc d'avoué besogneux.

Josette ne le remarqua pas d'abord, mais elle eut bientôt l'impression que des yeux étaient fixés sur elle. Levant la tête, elle rencontra le regard de cet homme. Elle fronça les sourcils et détourna la tête, car l'individu était fort laid, et elle n'aimait pas l'insistance avec laquelle il la regardait. À son grand déplaisir elle le vit prendre ses béquilles et s'avancer vers elle en sautillant.

– Pardon, citoyenne, dit-il d'une voix qui était certainement plus plaisante que son aspect physique, mais je n'ai pu m'empêcher d'entendre ce que tu viens de dire au citoyen Leroux sur ton amie malade qui a besoin d'un médecin.

Il s'arrêta tandis que Josette l'examinait. Vu ainsi de près, il était vraiment laid avec son teint de cire, son menton et ses joues couverts d'une barbe de trois jours, et le cercle lie-de-vin qui auréolait un de ses yeux – résultat d'un coup de poing, sans doute, mais il n'avait pas l'air insolent ; il s'adressait à elle en termes polis et sa voix était bienveillante. La pauvre fille était en proie à un tel découragement, que le moindre signe de bonté devait lui aller au cœur.

– Alors, citoyen, dit-elle, tu as dû entendre aussi que le Dr Leroux ne pouvait aller soigner mon amie.

– Oui, répondit l'homme, et c'est pourquoi je prends la liberté de m'adresser à toi, citoyenne. Je ne suis pas médecin, je suis seulement un modeste apothicaire. J'ai cependant des connaissances en médecine. Veux-tu que j'aille voir ton amie ?

Il avait baissé la voix de plus en plus, et les derniers mots furent prononcés tout bas. Josette se sentait étrangement remuée. Il y avait dans la façon dont cet homme s'exprimait quelque chose qui l'intriguait. Pourquoi lui faisait-il cette offre ? Elle le regarda bien en face de ses grands yeux surpris et interrogateurs. Si seulement il avait été moins laid, si sa peau avait été moins parcheminée, son menton libéré de cette barbe naissante…

– Je pourrais y aller maintenant, poursuivit-il.

Comme Josette ne disait mot, il ajouta avec un léger mouvement d'épaule :

– En tout cas, ma visite ne peut pas lui faire de mal, et je connais un cordial qui opère des merveilles sur les nerfs trop tendus.

Josette n'aurait su dire par la suite ce qui la poussa à répondre aussitôt :

– C'est entendu, citoyen, puisque tu es si obligeant, veux-tu venir avec moi voir ma malade ?

Elle se dirigea vers la sortie, et il la suivit sur ses béquilles en se frayant un chemin à travers les groupes. En dépit de son infirmité, il fut assez prompt pour ouvrir la porte à Josette. La pluie avait cessé, l'air était plus doux, mais de lourds nuages couvraient Paris, et dans les rues mal pavées coulait de la boue jaunâtre.

Josette marchait lentement à cause de l'infirme qui avançait derrière elle en sautillant à l'aide de ses béquilles, et elle se

demandait ce que Maurice penserait de l'aventure où elle s'engageait et s'il l'approuverait. Elle craignait que non.

Maurice était prudent, plus prudent qu'elle. Ce matin même, il lui avait conseillé la plus grande circonspection dans tout ce qu'elle dirait ou ferait, et cela pour le bien de Louise et de Jean-Pierre.

– Ces misérables ont sûrement l'œil sur Mme de Croissy, lui avait-il dit. Ils n'ont pas trouvé les lettres, mais ils savent qu'elles existent, et ils vont certainement faire une nouvelle tentative pour s'en emparer.

Il avait dit aussi :

– Autant que possible, ne laissons pas seule Mme de Croissy. À moins que je ne sois retenu par ces tristes affaires, je ferai mon possible pour être près d'elle durant les heures que vous passez à l'atelier.

Tout en se remémorant ces avis, Josette ne cessait d'entendre le bruit net et régulier des béquilles sur les pavés à quelques pas derrière elle. Puis le cours de ses pensées changea, la ramenant au drame passé, aux inquiétudes du présent, à l'incertitude angoissante de l'avenir. Après la perte cruelle du chef de famille, qu'allaient devenir Louise et Jean-Pierre ? Les biens des Croissy en Dauphiné ne rapportaient pour ainsi dire rien. L'intendant fidèle qui les administrait depuis près d'un demi-siècle faisait ce qu'il pouvait, mais les fermiers payaient peu et mal leurs redevances, et ce que ce bon serviteur tirait de la vente des arbres ou des produits de la terre était absorbé par les réparations indispensables. De ce côté-là il n'y avait pas à compter sur une aide pour payer le loyer de la rue Quincampoix, encore moins la nourriture et les vêtements. Par les affaires traitées dans son étude, Maître de Croissy parvenait à faire vivre

petitement sa famille. À présent, qu'allait être le sort de sa veuve et de son fils ?

Les pensées de Josette concernant le proche avenir étaient si sombres et si absorbantes qu'elle ne faisait plus attention à ce qui l'entourait et qu'elle faillit au coin d'une rue se faire renverser par une charrette. Les jurons du conducteur et les cris des passants la ramenèrent à la réalité et elle se rappela soudain l'homme aux béquilles. Elle se retourna, mais ne le vit plus. Supposant qu'il avait marché moins vite qu'elle, Josette attendit un moment au coin de la rue, s'attendant à le voir paraître d'une minute à l'autre, mais elle attendit en vain. Il n'y avait en vue personne qui eût la silhouette et la démarche de cet étrange individu, dont le visage était si laid et la voix si agréable.

Malgré elle, Josette se sentit déçue, désorientée. Que signifiait la brusque disparition de cet homme qui lui avait offert spontanément son aide ? Pourquoi l'avoir accompagnée si loin pour la quitter ensuite sans explication ? Avait-il vraiment l'intention d'aller voir Louise ? ou bien l'intérêt qu'il avait témoigné pour la malade était-il un faux-semblant lui donnant un prétexte pour s'attacher aux pas de Josette ? S'il en était ainsi, quel pouvait être son objectif ? Ces suppositions étaient fort troublantes. À cette triste époque, nombreux étaient ceux que hantait la crainte des espions, des délateurs, et Josette se rappelant le conseil de Maurice, « soyez circonspecte », regrettait vivement d'avoir accepté la proposition d'un inconnu. Elle en était là de ses réflexions lorsqu'elle se rappela brusquement qu'à mi-chemin l'infirme avait hâté le pas pour la rejoindre et lui avait demandé :

– Et où allons-nous donc, citoyenne ?

À quoi elle avait répondu :

– Au 10 de la rue Quincampoix. Mon amie, la citoyenne Croissy, habite là au deuxième étage.

À présent, elle regrettait amèrement d'avoir eu l'imprudence de lui donner un renseignement aussi précis.

9

Le billet

En rentrant, Josette trouva Louise dans le même état. Pour la tirer de son apathie, elle lui parla de choses et d'autres, de sa sortie, du temps qu'il faisait, de sa rencontre avec le Dr Leroux, sans rien dire, bien entendu, du sujet de leur conversation. Elle ne parla pas non plus de l'apothicaire infirme, cet individu bizarre qui ne lui avait proposé de l'accompagner que pour disparaître ensuite sans explication. Le souvenir de cet incident lui causait quelque malaise. La conduite de l'homme lui paraissait si étrange qu'elle se demandait si elle n'avait pas eu affaire à quelqu'un animé de mauvaises intentions.

Maurice Reversac revint peu après, lui aussi. L'inventaire de l'étude était terminé. Josette lui parla de l'inconnu rencontré à la section qui avait insisté pour venir visiter Louise et qui avait disparu comme si la terre l'avait englouti. Maurice, prudent par nature, eût souhaité que Josette se fût montrée moins confiante avec un inconnu. Peut-être les meurtriers avaient-ils pris des dispositions pour faire espionner la famille du malheureux avocat. Cependant, quelles que fussent les craintes qui l'assaillaient, il les garda pour lui, et il fit même de son mieux pour rassurer Josette. Mais il la pria de se montrer dorénavant plus prudente dans des circonstances de ce genre. Il demeura un instant à causer avec elle, puis retourna à son travail. La formalité de l'inventaire étant remplie, il allait maintenant remettre de l'ordre dans le bureau saccagé et faire un examen approfondi des affaires du défunt.

– On m'a promis un laissez-passer de quelques jours qui me permettrait de faire un rapide voyage dans le Dauphiné. Je verrais le régisseur, et peut-être pourrais-je obtenir de lui qu'il envoie de temps en temps à Mme de Croissy quelque chose du revenu de la propriété. Et si de mon côté je puis continuer à faire marcher l'étude…

– Vous croyez vraiment qu'on vous le remettra ?

Maurice fit un geste vague.

– On ne peut pas savoir. Cela dépend s'il y a pénurie d'hommes de loi, maintenant que tant d'entre eux se sont mis dans la politique. Il y a toujours des différends à régler, des procès en cours.

Et il conclut en affectant une confiance qu'il était loin d'éprouver :

– Ne perdez pas courage, ma chère Josette. Je consacrerai mon temps et mes forces à procurer à Mme de Croissy et au petit Jean-Pierre tout le bien-être possible. Je sais que c'est la meilleure façon de vous rendre heureuse.

Mais Josette trouvait bien difficile de garder son courage. Elle était intimement persuadée que Louise, plus que jamais, était en péril, et cela par sa faute à elle, Josette, parce qu'elle avait stupidement accordé sa confiance à l'infirme rencontré à la section, et que cet homme, en fin de compte, devait être un espion à la solde de leurs ennemis.

La vérité ne lui fut dévoilée que plus tard, à son retour de l'atelier.

Dès que Josette mit le pied dans l'appartement, elle vit que pendant son absence quelque chose d'extraordinaire s'était passé. Elle avait laissé Louise étendue sur le canapé, inerte, silencieuse et sombre, les yeux secs, tandis qu'à côté d'elle Jean-Pierre pleurnichait doucement dans son petit lit. Elle retrouvait une créature métamorphosée, aux yeux brillants, au teint animé. À peine Josette eut-elle ouvert la porte que Louise se précipita vers elle, pleurant et riant tout à la fois, et la serra dans ses bras en criant :

– Josette chérie, tu avais raison et j'avais tort.

Puis, rentrant dans la pièce, elle saisit Jean-Pierre dans ses bras et le pressa contre sa poitrine.

– Mon bébé, murmura-t-elle, mon tout-petit ! Dire qu'il pourra retrouver la santé et que nous sortirons enfin de cet enfer !

Elle reposa Jean-Pierre sur son lit, se jeta sur le canapé et, plongeant son visage dans ses mains, fondit en larmes. Ses épaules étaient soulevées par des sanglots convulsifs, mais Josette ne fit pas un mouvement vers elle. Il était bon pour Louise de pleurer un moment. Venant après cette période de muet désespoir, la réaction avait été violente, et ce flot de larmes ne pouvait que la soulager. Comment Josette aurait-elle douté un seul instant qu'un miracle se fût produit ?

Dès qu'elle se fut un peu calmée, Louise sécha ses yeux, tira de sa poche un papier chiffonné et le tendit à Josette. C'était une lettre d'une écriture haute et ferme, adressée à la citoyenne Croissy, 10, rue Quincampoix, au second étage, et Josette lut ce qui suit :

Sachez que des amis sincères s'occupent de vous mettre en sûreté, vous et votre fils. Il faut que vous quittiez la France

immédiatement, parce que de graves dangers vous menacent tous deux si vous y demeurez plus longtemps. Ce soir même, à 6 heures, partez avec votre fils, munie d'un panier à provisions. Sortez de chez vous sans vous presser, et à ceux qui vous demanderaient où vous vous rendez, répondez que vous allez chercher votre ration de pain. Suivez la rue tranquillement, et, arrivée à la boulangerie, prenez place parmi les gens qui font la queue. Dans cette queue vous verrez un homme pauvrement vêtu, appuyé sur des béquilles. Quand il sortira de la boulangerie, suivez-le. N'ayez aucune crainte, la ligue du Mouron Rouge vous conduira saine et sauve hors de France jusqu'en Angleterre. Mais il est une condition indispensable à remplir pour votre salut et celui de votre enfant : c'est que vous ayez en la ligue et ses membres une entière confiance qui se manifeste par une obéissance totale aux instructions qui vous seront données.

La lettre ne portait pas de signature, mais un coin du papier s'ornait d'un petit dessin : une fleurette en forme d'étoile dessinée à l'encre rouge.

– Le Mouron Rouge ! s'exclama Josette. Avais-je tort d'espérer qu'il viendrait à notre secours ?

Si elle avait été seule, elle aurait sans doute porté le papier à ses lèvres. Elle se contenta de le garder à la main, espérant que dans son agitation présente Louise n'y penserait plus et qu'elle, Josette, pourrait le conserver comme une relique.

– Et naturellement, nous t'emmènerons avec nous, Josette.

Louise dut répéter cette phrase avant que Josette, qui avait l'air songeur, parût l'entendre.

– Josette chérie, naturellement, tu viens avec nous.

– Oh ! non, Louise, murmura la jeune fille. Je ne puis pas.

– Qu'est-ce à dire ? Comment ne pourrais-tu pas venir avec nous ? Josette avança la main et montra le précieux billet.

– On ne parle pas de moi dans ce billet.

– La ligue du Mouron Rouge ignore sans doute ton existence.

– Mais *lui* me connaît.

– Comment le sais-tu ?

Éludant cette question directe, Josette cita les derniers mots de la lettre :

– *Une entière confiance… une obéissance totale aux instructions qui vous seront données.*

– Cela ne veut pas dire…

– Cela veut dire, fit Josette avec fermeté, que vous devez suivre strictement, à la lettre, les instructions qui vous sont données. C'est le moins que vous puissiez faire, et vous devez le faire pour le salut de Jean-Pierre. Je ne cours pas de risques ici ; et même si j'en courais, je ne m'en irais pas. Maurice est là, il veillera sur moi.

– Tu dis des sottises, ma chérie. Tu sais bien que je ne pourrais pas partir sans toi.

– Vous sacrifierez Jean-Pierre pour moi ?

Alors, comme Louise ne répondait pas (qu'aurait-elle pu dire ?), Josette continua du même ton résolu :

– Je vous assure, ma chère Louise, que je ne suis pas en danger. Maurice ne peut pas s'en aller puisqu'il doit s'occuper des affaires de Sébastien. Il ne s'en irait pas, même s'il le pouvait, et ce serait lâche de le laisser tout seul ici.

– Mais, Josette…

– N'ajoutez rien, Louise. Je ne cours aucun danger et je ne m'en irai pas. Et qui plus est, ajouta-t-elle à voix basse, je sais que le Mouron Rouge veillera sur moi. N'ayez crainte, il est au courant de tout ce qui nous concerne.

Et elle ne voulut pas en dire davantage.

Louise connaissait bien Josette. C'était un de ces êtres doux et charmants qui pourtant ne se laissent influencer par personne quand ils ont pris une détermination, surtout si cette détermination implique pour eux un sacrifice. De plus, le temps passait. Il était près de six heures. Louise s'affairait autour de Jean-Pierre à qui elle enfilait ses vêtements les meilleurs et les plus chauds. De son côté Josette s'occupait à faire chauffer dans la petite cuisine le peu de lait qu'elle avait.

À six heures, Louise était prête. Josette l'enveloppa d'un grand châle et lui passa le panier à provisions. Malgré son énergie, elle se sentait bouleversée.

Dieu seul savait quand elles se retrouveraient toutes deux ! Mais cette cruelle séparation devait être acceptée puisque la vie de Jean-Pierre en dépendait.

– J'essayerai de t'envoyer un message, ma chérie, dit Louise. Mon cœur se brise à la pensée de te quitter, et je ne connaîtrai pas une heure de joie tant que nous ne serons pas réu-

nies de nouveau. Sébastien, tu le sais, était convaincu que cette abominable révolution ne pouvait plus durer longtemps. Qui sait ? Jean-Pierre et moi serons peut-être de retour avant le printemps.

Elle était sans doute trop agitée pour ressentir le chagrin de la séparation aussi vivement que Josette. L'émotion qu'elle éprouvait la faisait rire et pleurer tour à tour, et la main avec laquelle elle étreignait celle de Josette était brûlante et sèche comme si elle avait la fièvre. Juste au dernier moment, elle fut prise d'un tremblement violent ; ses dents s'entrechoquaient, ses genoux se dérobaient sous elle et elle dut s'asseoir sur une chaise.

– Josette, balbutia-t-elle, tu ne crois pas qu'il se pourrait…

– Quoi donc, ma chérie ?

– Que cette lettre soit une mystification… et que nous… que Jean-Pierre et moi allons tomber dans un piège ?

Mais Josette, qui tenait toujours la lettre pliée dans sa main, était absolument certaine que ce n'était pas une mystification. Elle se rappelait le minable apothicaire et le son agréable de sa voix, et aussi le regard tout particulier qu'il avait posé sur elle en lui offrant ses services. Au moment même, elle n'y avait pas prêté attention, mais depuis, en y réfléchissant, elle se souvenait comment elle s'était sentie étrangement subjuguée par ce regard. Non, la lettre n'était pas un piège. Josette aurait mis sa main au feu que cette lettre avait été dictée, et peut-être même écrite par le héros de ses rêves.

– Ce n'est pas un piège, Louise, dit-elle d'un ton ferme. Elle vous est adressée par l'homme le plus extraordinaire qui ait jamais vécu. Je suis même convaincue, pour mon compte, que

l'homme aux béquilles vêtu d'un habit noir râpé que vous rencontrerez à la boulangerie est le Mouron Rouge lui-même.

C'est Josette qui prit Jean-Pierre et le plaça dans les bras de Louise. Un dernier baiser à tous deux, et ils étaient partis. Josette demeura au milieu de la chambre, immobile, retenant son souffle, afin d'entendre le bruit décroissant des pas de Louise dans l'escalier. Ce fut seulement quand elle eut entendu la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer qu'elle donna libre cours à ses larmes.

C'est ainsi que Josette avait pleuré quand Louise, le jour de son mariage avec Sébastien de Croissy, avait quitté la petite ferme du Dauphiné où elle avait grandi pour aller prendre sa place dans la haute société parisienne. La cérémonie avait eu lieu dans la petite église villageoise, et tout avait été fait très simplement parce qu'il y avait à peine un an que le général de Vendeleur était mort, et Louise n'avait pas voulu que le mariage fût célébré dans l'une ou l'autre des nobles familles de sa parenté. Jusqu'à la venue de Sébastien de Croissy, Josette et ses parents avaient été pour elle sa véritable famille, et il lui semblait doux de passer directement de la maison où s'était écoulée son heureuse enfance dans les bras de celui à qui elle avait donné son cœur.

Le mariage avait été néanmoins beau et joyeux, avec tout le village en liesse et les rues décorées d'oriflammes et de guirlandes de fleurs. Josette s'était promis qu'il n'y aurait pas de larmes, pas d'airs affligés pour assombrir le bonheur de son amie. Cependant, quand tout fut fini, les adieux faits, et que la voiture emportant Louise et Sébastien s'éloigna sur la route de Paris, Josette céda soudain au chagrin qu'elle s'était efforcée si longtemps de contenir. Alors comme aujourd'hui, elle s'était jetée sur un canapé et avait pleuré toutes les larmes de ses yeux à la pensée qu'elle restait seule. Mais qu'était la solitude d'alors

en comparaison de celle d'aujourd'hui ? À cette époque, Josette avait encore son père et sa mère, et il y avait pour l'occuper et la distraire les multiples besognes de la ferme, le soin des animaux, la laiterie, les foins, la moisson. Maintenant il n'y avait devant elle qu'isolement et tristesse. Personne à soigner, à distraire, à dorloter. Plus de Jean-Pierre à qui raconter des histoires. Rien que l'atelier national, ses compagnes de travail avec leur bavardage insipide, leurs plaintes sempiternelles sur la cherté de la vie. Rien autre à faire que se lever le matin, absorber une nourriture médiocre, coudre des chemises, et se coucher après une soirée solitaire.

Josette songeait à tout cela un peu plus tard au moment de l'heure du coucher, et s'agenouillant auprès du petit lit vide de Jean-Pierre, elle faillit encore fondre en larmes. Mais à cet instant Maurice rentra, et c'est étonnant combien le sentiment de sa présence mit de réconfort dans le cœur de Josette. Dès qu'elle entendit tourner sa clef dans la serrure, puis le bruit de ses pas dans le vestibule, l'existence, soudain, ne lui apparut plus aussi vide. Après tout, il y avait quelqu'un à Paris qui avait besoin d'elle, de son amitié, de ses soins s'il tombait malade. Ils allaient être obligés de faire des plans pour organiser la vie de Maurice selon les nouvelles conditions créées par les événements, et d'abord lui trouver un logement. Pour l'instant elle allait avoir la joie de lui raconter ce qui venait de se passer.

Avant même qu'il fût entré dans la pièce, Josette se releva d'un bond et s'essuya vivement les yeux. Maurice vit cependant tout de suite qu'elle avait pleuré.

– Josette, s'écria-t-il, qu'avez-vous ?

– Ne vous inquiétez pas, Maurice, répondit Josette en se tamponnant les yeux ; si je pleure, c'est que je suis… je suis… tellement heureuse ! *Il* est venu, Maurice, dit-elle avec émotion. Il est venu, et ils sont partis !…

Ceci pour Maurice était de l'hébreu.

– Qui est venu ? fit-il en levant les sourcils ; et qui est parti ?

Josette le fit asseoir sur le canapé, s'assit à côté de lui et lui raconta tout. Ses rêves fous étaient devenus une réalité : le Mouron Rouge avait entrepris de soustraire Louise et son fils aux dangers de leur situation présente. Il était venu les chercher pour les emmener en Angleterre où Louise serait en sûreté et Jean-Pierre pourrait recouvrer la santé.

– Et Mme de Croissy vous a laissée ici ! s'exclama Maurice lorsque Josette s'arrêta, à bout de souffle après lui avoir communiqué ces grandes, ces merveilleuses nouvelles. Elle est partie se mettre en sûreté et elle vous a laissée ici pour faire face…

Mais Josette, d'un geste vif, lui posa la main sur la bouche.

– Attendez, Maurice, dit-elle. Laissez-moi finir.

Elle tira de son fichu le précieux billet que Louise, heureusement, ne lui avait pas réclamé, et lui en lut le contenu.

– Maintenant, vous voyez ce qu'il en est, conclut-elle triomphalement en fixant sur le jeune homme un regard rayonnant.

– Je vois seulement, répondit-il presque rudement, qu'ils n'avaient pas le droit de vous laisser ici… toute seule.

– Mais non, pas toute seule, Maurice, repartit-elle. N'êtes-vous pas ici… pour prendre soin de moi ?

Ces simples mots, cela va de soi, transportèrent Maurice au septième ciel. Jamais encore Josette, si indépendante, si pleine de confiance en elle-même, ne lui avait parlé ainsi. Jamais il n'avait vu dans ses yeux ce muet appel, cette confiance qui la rendaient encore plus adorable. Cet instant lui parut tellement ineffable qu'il fut comme paralysé par la joie. Il avait l'impression que tout ceci était un rêve, et que s'il prononçait une parole, l'enchantement s'évanouirait sur-le-champ. Il essaya d'exprimer d'un regard tout ce qui se passait dans son âme. Son silence et l'expression de son visage apparemment satisfirent Josette. Elle reprit au bout d'un instant :

– Le Mouron Rouge réclame de la part de Louise confiance et obéissance, expliqua-t-elle avec animation. Serait-ce de l'obéissance si Louise m'avait traînée à sa suite ? Il n'est pas question de moi dans la lettre. Si le Mouron Rouge avait eu l'intention de m'emmener aussi, il l'aurait dit.

Après cette déclaration, il fallut bien que Maurice se montrât satisfait. Il aurait souhaité savoir une chose : qu'étaient devenues les lettres ? Mais Josette ne pouvait lui répondre. Depuis la mort de Sébastien, Louise ne lui en avait pas parlé, ni fait la plus petite allusion à ce qu'elle avait pu en faire.

– Sans doute les a-t-elle détruites, dit Maurice.

Ils passèrent la journée suivante à chercher un logement pour Maurice, et en découvrirent un petit, mais convenable, dans une rue voisine.

Chose étrange, Josette ne se sentait pas aussi seule qu'elle l'avait craint. Elle sentait douloureusement le vide creusé par le départ de Louise et de Jean-Pierre, mais, pour une raison secrète, l'avenir ne lui apparaissait plus sous des couleurs aussi sombres.

10

Départ nocturne

Louise, à vrai dire, était beaucoup trop agitée pour sentir le déchirement de la séparation avec autant d'intensité que Josette. Depuis que Jean-Pierre était tombé malade, elle s'était mise à détester Paris et son pauvre logement de la rue Quincampoix. Le coup affreux que lui avait porté la mort de son mari avait encore accru l'aversion qu'elle avait conçue pour sa triste demeure et tout ce qui l'entourait.

Voilà pourquoi, en cette mémorable soirée d'octobre, elle descendait son escalier, le cœur léger. Jean-Pierre était blotti dans ses bras, et elle portait un panier vide avec le papier où était inscrite la ration de pain à laquelle ils avaient droit.

Comme elle sortait de la maison, elle faillit sursauter en s'entendant apostropher par une voix rude.

– Où vas-tu comme ça, citoyenne ?

C'était Patard, l'épicier dont la boutique occupait le rez-de-chaussée de la maison, qui lui posait cette question tout en raccrochant les volets devant sa vitrine dégarnie. L'homme était connu pour son sans-culottisme, et on le soupçonnait avec vraisemblance d'être chargé de surveiller les autres locataires de l'immeuble. Aussi, sans paraître se formaliser de cette question indiscrète, Louise lui répondit-elle avec douceur :

– Je vais à la boulangerie, citoyen.

– À cette heure-ci !

– Oh ! elle est encore ouverte. Je viens de m'apercevoir que je n'avais plus de pain pour le souper.

– Et tu ne crains pas de faire sortir si tard ton marmot ?

– Le médecin recommande de lui faire prendre l'air le plus possible, et il a plu toute la journée.

Cet arrêt faisait bouillir Louise d'impatience, mais elle ne voulait pas paraître pressée devant ce zélé patriote qui, flairant en elle une aristocrate, la considérait d'un air malveillant.

Enfin il cessa de s'occuper d'elle et retourna à ses volets. Louise se remit en marche. La pluie avait cessé, en effet, mais il faisait froid et le sol était glissant. Chargée du poids de Jean-Pierre, Louise avançait aussi rapidement qu'elle le pouvait, avec ses souliers trop minces qui clapotaient dans la boue. Heureusement, la boulangerie se trouvait à peu de distance, et bientôt elle put prendre sa place dans la queue qui s'était formée devant la boutique. Il y avait peu de monde à cette heure-là, une douzaine de personnes tout au plus, principalement des femmes qui revenaient de leur travail. D'un coup d'œil Louise en fit la revue, et son cœur battit quand elle aperçut l'homme aux béquilles vêtu de noir décrit par la lettre. Il était un peu en avant d'elle, et, au moment d'entrer dans la boutique, il s'arrêta un instant sous la lanterne suspendue au-dessus de la porte. Elle ne pouvait voir son visage, mais elle nota qu'il était coiffé d'un chapeau noir aussi râpé que ses vêtements. Il disparut à l'intérieur de la boulangerie, et Louise ne le revit que lorsque vint son tour d'être servie. Il quittait à ce moment la boutique, et, dès qu'elle eut elle-même reçu et payé sa maigre ration, elle se hâta de ressortir.

Il y avait pas mal de gens qui allaient et venaient dans la rue. Quelques clients attendaient encore leur tour devant le seuil de la boulangerie, d'autres repartaient dans des directions différentes. Mais Louise ne vit trace nulle part de l'homme aux béquilles. Elle demeura un moment immobile dans la rue mal éclairée par des quinquets fumeux, ne sachant quelle direction elle devait prendre. Elle sentait cruellement la fatigue d'être restée si longtemps debout avec le poids de son fils sur les bras, et le cœur commençait à lui manquer. Elle se demandait si la lettre qui avait fait naître de si beaux espoirs n'était pas une mauvaise plaisanterie, ou pire encore. « Ah ! Josette, Josette, pensait-elle, ton enthousiasme et ta confiance vont peut-être nous coûter cher. » Indécise sur ce qu'elle devait faire, elle ne voulait pas, d'autre part, rester plus longtemps sur place afin de ne pas attirer l'attention des passants, spécialement celle de deux gardes nationaux qui causaient ensemble de l'autre côté de la rue. Presque défaillante de fatigue et d'émotion, elle venait de reprendre lentement le chemin de son logis quand elle entendit soudain, à peu de distance, un petit bruit sec de béquilles sur les pavés. Avec un soupir de soulagement, elle se dirigea vers l'endroit d'où venait ce bruit. Le petit claquement continuait à se faire entendre devant elle ; tout ce qu'elle avait à faire était donc de le suivre d'aussi près que possible.

Il y avait peu de monde dans les rues à cette heure-là. Louise croisa tout de même une patrouille de la garde nationale, mais les soldats ne firent pas attention à elle. De quoi avait-elle l'air, du reste, sinon d'une pauvre femme avec son enfant endormi dans les bras et sa ration de pain dans son panier ? Ils ne se soucièrent pas davantage de cet individu aux vêtements râpés qui cheminait en clopinant, appuyé sur ses béquilles. Louise avançait ainsi péniblement depuis une dizaine de minutes, tournant d'une rue dans une autre, sans plus savoir où elle se trouvait, lorsque le claquement des béquilles s'arrêta. L'infirme avait fait halte devant une grande porte ouverte, et quand

Louise le rejoignit, il lui fit signe d'entrer. Au moment où elle franchissait la porte, son guide lui chuchota rapidement :

– Montez deux étages et frappez à la porte de droite.

Louise obéit sans hésitation en dépit de l'étrangeté de la situation. Elle ignorait absolument où elle se trouvait, et pourtant, elle n'éprouvait aucune crainte. Peut-être était-elle trop lasse pour ressentir autre chose qu'un désir irrésistible de se reposer.

Elle se retourna pour voir si son guide la suivait, mais celui-ci avait disparu. Un escalier partait de l'entrée, mal éclairée par un simple lumignon. Louise monta deux étages et frappa à la porte indiquée. Au bout d'un instant, celle-ci fut ouverte par un jeune homme mal rasé, aux vêtements effrangés, qui clignait des yeux comme s'il venait d'être tiré de son sommeil.

– Vous êtes bien madame de Croissy, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Louise nota qu'il parlait le français avec un accent étranger et qu'il s'était servi du mot *madame* qui n'était plus en usage en France. Ceci la rassura.

Le jeune homme la précéda le long d'un étroit couloir mal éclairé jusqu'à une pièce où les yeux fatigués de Louise furent accueillis par le spectacle agréable d'une table recouverte d'une nappe sur laquelle étaient posés une assiette, un couteau, une fourchette et deux gobelets. Dans un coin de la pièce il y avait aussi un canapé avec un oreiller et une couverture. Il ne faisait pas chaud dans la chambre, et une seule chandelle éclairait d'une lueur vacillante des murs blanchis à la chaux et un plafond noirci par les ans. Mais Louise n'avait cure de tout cela. Elle se laissa tomber sur une chaise à côté de la table, tandis que le jeune homme lui disait dans son français un peu hésitant :

– Veuillez attendre un petit moment, madame, et je vous apporterai de quoi vous réconforter tous les deux.

Il sortit de la pièce avant que Louise eût rassemblé suffisamment ses esprits pour le remercier. Vaincue par la fatigue et les émotions, elle resta affalée sur son siège, le regard perdu dans le vague. Jean-Pierre, qui avait dormi jusque-là, s'éveilla alors et, désorienté, se mit à geindre doucement. Louise s'efforça de le calmer avec quelques caresses, et elle y était parvenue lorsque le jeune homme hirsute reparut, portant un plateau qu'il déposa sur la table. Louise manqua défaillir lorsqu'une délicieuse odeur de soupe chaude et de lait fumant atteignit ses narines. Le jeune homme avait déjà versé un plein gobelet de lait pour Jean-Pierre. Pendant que l'enfant le buvait avec avidité, Louise essaya d'exprimer sa gratitude.

– Ce n'est pas à moi, madame, répliqua le jeune homme, que vous devez des remerciements. Je ne fais ici qu'exécuter des ordres. Vous aussi, je le crois, ajouta-t-il avec un sourire, devrez vous soumettre à la volonté de mon chef.

– Dites-moi quels sont ses ordres, monsieur, dit Louise avec chaleur, et je ferai de mon mieux pour les suivre.

– Ces ordres sont que vous commenciez par souper, et que vous vous reposiez ensuite jusqu'à ce que je vienne vous réveiller demain matin de bonne heure. Il vous faudra partir deux heures avant le lever du soleil.

– Jean-Pierre et moi serons prêts, monsieur. Y a-t-il autre chose que je doive faire ?

– Non. Tâchez seulement de bien dormir, car la journée de demain sera fatigante. Bonne nuit, madame.

Avant que Louise eût pu ajouter un mot, le jeune homme s'était glissé hors de la pièce.

Jean-Pierre dormit paisiblement toute la nuit, blotti contre sa mère ; mais Louise demeura longtemps éveillée, l'esprit agité par son extraordinaire aventure. Elle était debout avant l'heure fixée, et comme la demie de quatre heures sonnait à une église lointaine, un coup fut frappé à la porte. Le jeune homme qui l'avait accueillie la veille au soir venait la chercher. Après avoir absorbé le breuvage chaud qui leur avait été apporté, Louise prit Jean-Pierre et descendit l'escalier derrière son hôte.

Ayant franchi la porte d'entrée, elle se trouva dans une rue étroite où régnait l'obscurité, car les lanternes étaient déjà éteintes, et aucune annonce de l'aube ne paraissait encore dans le ciel. Devant la porte, Louise distingua la forme sombre d'une charrette recouverte d'une bâche, telle que les chiffonniers en employaient pour leur répugnant métier. À la charrette était attelé un petit âne que tenait par la bride une grande et forte femme – apparemment la conductrice de l'équipage.

Le jeune homme, d'un geste, fit comprendre à Louise qu'elle devait monter dans la charrette. L'espace d'une seconde, Louise hésita. De la voiture se dégageait une odeur capable de soulever le cœur de n'importe quelle personne délicate. Une voix encourageante murmura à son oreille :

– Excusez-nous, madame, mais il le faut. En tout cas, ce n'est pas pire que l'intérieur d'une de leurs prisons.

Ce disant, le jeune homme lui prit son fils, et Louise, rassemblant tout son courage, monta dans la charrette. L'enfant lui fut alors rendu, et elle se pelotonna avec lui au fond de la voiture. Elle aurait voulu assurer son protecteur qu'elle était prête à tout supporter et que son cœur était plein de reconnaissance

pour ce que l'on faisait pour elle, mais avant qu'elle eût pu dire un mot, une grande toile à sac fut jetée sur elle, et tout autour on empila des ballots dont la seule odeur ôta à la pauvre femme l'envie de se demander ce qu'ils contenaient. Comme elle essayait de s'installer le moins mal possible, elle entendit qu'on complétait le chargement. Il lui sembla que c'étaient des bouteilles qu'on glissait sous les ballots.

Une minute plus tard, avec beaucoup de secousses et un grincement de roues et d'essieux mal graissés, la charrette se mit en marche. Et tandis qu'elle avançait cahin-caha sur les pavés, dans la nuit noire, Louise de Croissy, à demi suffoquée sous sa toile à sac, ferma les yeux et essaya de ne plus penser.

11

La charrette de la mère Ruffin

Elle fut tirée de sa torpeur par le cri de « Halte ! » lancé par une voix sonore.

La charrette s'arrêta, et Louise, le cœur saisi d'angoisse, devina qu'ils avaient atteint l'une des portes de la ville où des détachements de la garde nationale examinaient et interrogeaient toute personne qui désirait sortir de Paris.

Recroquevillée sous ses ballots, la pauvre femme distinguait maintenant le pas rythmé des soldats et un murmure de voix confuses. À travers une fente de la bâche, elle put voir qu'une lueur grise annonçait le jour.

Présentement une voix rude et autoritaire se fit entendre, alternant avec une voix criarde et gémissante que Louise supposa être celle de la conductrice de la charrette.

La voix rude demandait ce qu'il y avait dans la voiture. Louise pressa plus fort son fils contre sa poitrine en pensant que leur sort à tous deux était sur le point de se jouer dans les minutes qui allaient suivre. Elle osait à peine respirer et tout son corps était baigné d'une sueur froide. Elle entendit des pas lourds accompagnés d'un bruit de savates, qui contournaient la charrette. Un pan de la bâche fut relevé et une bouffée d'air froid pénétra dans la voiture.

La voix brusque était évidemment celle d'un gradé.

– Personne là-dedans ? demanda-t-il.

– Personne pour le moment, citoyen sergent, répondit la femme de sa voix de fausset. Mon fils est à côté qui tient la bride du baudet. Il ne peut pas parler, vous savez, citoyen… Il n'a jamais pu depuis sa naissance – le filet, qu'ils appellent ça. Il ne peut pas bavarder, le pauvre… Mais un bon garçon tout de même… Tenez, voilà son sauf-conduit et le mien.

Il y eut un bruit de papier froissé, quelques mots marmottés, puis la voix de la femme s'éleva de nouveau.

– Je vas chercher ma fille et mon garçon à Champerret, à c't'heure, disait-elle. Leurs permis et sauf-conduits sont en règle, mais je ne les ai pas ici.

– Et où allez-vous tous comme ça ? demanda le sergent.

– Pas plus loin que Clichy, citoyen sergent, comme c'est marqué sur le permis : *Autorisation est donnée à la citoyenne Ruffin et à son fils Pierre d'aller à Clichy pour raison d'affaires*. Tout est bien en règle, n'est-ce pas, citoyen sergent ?

– Oui, tout est en règle. Et maintenant montre-nous ce que tu as dans ta charrette.

– Oui, tout est en règle, bien entendu, répétait la femme, continuant à caqueter comme une vieille poule. Ah ! on ne prend jamais la mère Ruffin en défaut ; permis de circuler, sauf-conduits, tout est toujours en règle, citoyen sergent. On peut demander à n'importe quel sergent de garde aux portes de Paris ; ils vous diront tous la même chose : les papiers de la mère Ruffin sont toujours en règle, toujours en règle.

Et pendant ce temps, la chiffonnière remuait et poussait de côté et d'autre les ballots malodorants amoncelés autour de la malheureuse Louise.

– On peut dire que ce n'est pas un métier bien agréable que le mien, citoyen sergent, continua-t-elle ; mais il faut bien vivre. Le citoyen Arnould – tu le connais peut-être, citoyen sergent – le directeur de la fabrique de Clichy, il m'achète tous ces chiffons…

– Une camelote pas bien appétissante, remarqua le sergent. Mais un peu vivement, la mère, je n'ai pas de temps à perdre. Écarte-moi cette toile, que je voie ce qu'il y a dessous, et tu pourras ensuite porter ta marchandise au diable si ça te fait plaisir.

Louise, toute tremblante, se sentait sur le point de s'évanouir. Elle gardait juste assez de présence d'esprit pour tenir Jean-Pierre serré contre elle. L'enfant, heureusement, continuait à dormir. Est-ce que cette discussion entre le militaire et la vieille chiffonnière allait durer longtemps ? Le sergent maintenant s'impatientait.

– Dépêche-toi un peu, la mère.

– Je fais de mon mieux, citoyen sergent, marmottait la femme, mais ces ballots sont lourds, et tous mes papiers étant en règle, j'aurais cru que…

– Nom de nom ! éclata le sergent, vas-tu te décider à faire ce que je te demande ou préfères-tu que je te fasse mener au poste ?

– Au poste ? moi, la mère Ruffin bien connue de tous comme une bonne patriote ? Tu recevrais un blâme de tes chefs, citoyen sergent. Voilà ce que tu gagnerais à faire mener la mère

Ruffin au poste. Allons, allons ! ne te fâche pas. Je n'avais pas l'intention de t'offenser… Si seulement un de tes hommes me donnait un coup de main… oh !…

– Eh ! eh ! qu'est-ce que c'est que ça ? fit la voix d'homme.

Un cliquetis de verre venait de se faire entendre. Louise se rappela les bouteilles qu'on avait entassées près d'elle. Ce cliquetis révélateur fut suivi d'un moment de silence pendant lequel Louise perçut les bruits du dehors : les voix des soldats, les claquements de sabots des chevaux, le cri de « Halte ! » ordonnant à une voiture de s'arrêter, le murmure confus de gens qui allaient, venaient, et même – est-ce possible ? – riaient, tandis que, serrant Jean-Pierre sur sa poitrine, elle se demandait dans combien de secondes elle allait être découverte. La femme avait cessé son bavardage. Le bruit des bouteilles s'entrechoquant semblait l'avoir pétrifiée.

– Montre-moi ça, ordonna la voix du sergent.

On entendit de nouveau un bruit de verre, puis celui d'une bouteille qu'on débouche, et le sergent éclata de rire.

– Ah ! par exemple, elle est bien bonne ! C'est de la goutte que tu transportes dans ta charrette ! Voilà pourquoi tu tenais si peu à soulever cette toile.

– Citoyen sergent, tu ne te montreras pas trop dur pour une pauvre veuve.

– Pauvre veuve, en vérité ! Où as-tu volé cette eau-de-vie ?

– Je ne l'ai pas volée, citoyen sergent. Je jure que je ne l'ai pas volée.

– Combien as-tu de bouteilles cachées là ?

– Une douzaine seulement, citoyen sergent.

– Allons, ouste ! sors-moi tout ça…

– Oui, citoyen sergent, dit la chiffonnière d'un ton soumis et en reniflant bruyamment.

Elle repoussa quelques ballots, et Louise sentit qu'elle tirait les bouteilles qui avaient été placées près d'elle.

– Est-ce bien tout ?

– Une douzaine, citoyen sergent. Tu peux les compter toi-même.

– Fouille encore un peu, que je voie s'il n'y en a pas d'autres.

À ce moment, accidentellement ou non, un ballot dégringola du tas et s'ouvrit, laissant échapper une partie de son contenu.

– Dame ! c'est pas beau, dit la mère Ruffin avec volubilité. Je vais chercher ça dans les hôpitaux. Tu peux voir, citoyen sergent, c'est surtout des linges, des bandages qui ont servi à panser les plaies. On me les prend à la fabrique pour faire du papier, à ce qu'ils disent. Du papier avec du linge ! je vous demande un peu… Du papier brun ou du papier rouge, sans doute, car je voudrais te faire voir le contenu de certains de ces ballots, citoyen sergent. Dame ! c'est un commerce qui n'est pas sans risques, avec la mauvaise fièvre qui règne en ce moment dans tous ces hôpitaux ; et il paraît qu'il y a aussi pas mal de petite vérole.

– Ça va, ça va, la mère, coupa précipitamment le sergent en reculant de quelques pas. Tu me fais perdre mon temps avec ton bavardage. Holà, vous autres ! portez ces bouteilles au poste ; et toi, suis-nous. Tu sais aussi bien que moi que tu dois payer pour transporter de l'eau-de-vie, et tu auras en plus une amende pour avoir voulu passer tes bouteilles en fraude.

La vieille essaya de protester, mais le sergent, bien que disposé à l'indulgence pour un délit qui lui valait une si bonne prise, ne voulut rien entendre.

– Viens sans faire d'histoires, la mère, ordonna-t-il ; cela t'évitera des ennuis.

Reniflant, protestant, jacassant, la vieille femme le suivit sans plus se faire prier jusqu'au poste de garde. En tout cas, Louise de Croissy n'entendit plus rien durant un bon moment. Après l'angoisse de ce dernier quart d'heure, la réaction fut si forte qu'elle tomba dans une sorte de torpeur. Les bruits de la rue n'arrivaient plus à ses oreilles qu'à travers un brouillard. La seule chose dont elle fut consciente, c'était la présence de son fils endormi sur ses genoux. Combien de temps dura cet état d'engourdissement auquel contribuait un lever si matinal après une nuit sans sommeil, Louise n'aurait su le dire. Elle en fut tirée par la voix aiguë de la vieille chiffonnière.

– Maintenant, Pierre, filons ! dit-elle en arrivant près de la charrette.

Pendant tout cet intermède, Pierre avait dû demeurer à côté de l'âne. Louise supposait que c'était le jeune homme à la chevelure ébouriffée qui l'avait accueillie si courtoisement le soir précédent. Mais qui pouvait bien être cette vieille chiffonnière avec son caquetage et ses reniflements, elle n'arrivait pas à l'imaginer. Pour l'instant elle se sentait beaucoup trop lasse et engourdie pour admirer la façon dont cette vieille femme avait

su berner le sergent du poste de garde. Comme cette dernière remontait sur la charrette, Louise l'entendit qui continuait à grommeler :

– Faire payer une amende à une malheureuse femme qui fait un honnête commerce, et garder son bien par-dessus le marché, j'appelle ça un scandale !

– Ohé, la mère, crièrent les soldats au milieu des rires, nous comptons sur toi pour nous apporter souvent de cette bonne eau-de-vie dans tes ballots de chiffons.

– Voleurs ! brigands ! riposta la femme de sa voix éraillée. Vous m'y reprendrez à passer par ici !

Un grincement accompagné de secousses et de soubresauts annonça à Louise que la charrette s'ébranlait. Et le vieux véhicule délabré reprit sa marche interrompue, laissant derrière lui les soldats, leurs rires et leurs plaisanteries.

Maintenant c'était sur une route de campagne creusée d'ornières que la charrette s'avançait cahin-caha, ses roues grinçantes enfoncées dans la boue. Mais Louise de Croissy ne s'en rendait pas compte, car, après tant de fatigue et d'émotions, elle s'était endormie aussi profondément que Jean-Pierre.

12

Le conducteur taciturne

Suivirent alors plusieurs jours d'un voyage étrange, d'un long cheminement qui donnait à Louise l'impression d'un rêve interminable.

Tout d'abord, il y eut cette halte sur le bord de la route, deux lieues environ après avoir quitté Paris. La bâche fut ouverte à l'arrière de la voiture, et Louise sentit qu'on la délivrait de l'horrible poids des ballots qui avaient été empilés autour d'elle. Tout heureuse de ce soulagement et d'une bouffée d'air pur qui lui arrivait sur le visage, elle se redressa et ouvrit les yeux ; mais ce fut pour les refermer aussitôt à la vue d'une vieille femme au visage grisâtre et balafré qui la considérait avec un hideux sourire. Une figure de rêve, en vérité, ou plutôt de cauchemar ! Pourtant cette chiffonnière n'était-elle pas la bonne fée qui avait réussi à berner le sergent par ses comédies et à franchir une de ces barrières si jalousement gardées, aussi facilement que si les occupants de sa misérable charrette avaient été munis de passeports en règle ? Mais elle avait beau faire, Louise ne pouvait voir dans la vilaine et disgracieuse créature rien qui ressemblât de près ou de loin à une bonne fée. En vérité, les Anglais de cette ligue du Mouron Rouge employaient de bien étranges collaborateurs pour accomplir leurs merveilleux sauvetages ! La tête fatiguée, Louise n'essaya pas davantage de pénétrer ce mystère, et elle se laissa aider, ainsi que Jean-Pierre, à descendre de voiture.

Quelle joie pour elle de s'étirer et de respirer l'air frais du matin ! La voiture s'était arrêtée sur une route déserte entourée de champs et bordée par un talus herbeux. Louise s'y assit avec son fils, à côté des provisions que la chiffonnière venait de poser sur l'herbe, évidemment à leur intention : du pain, du fromage et une petite bouteille de lait. Louise voulait avant tout exprimer sa gratitude à la bizarre créature qui venait de lui rendre un tel service ; mais quand elle se retourna, elle ne la vit plus et le baudet n'était plus attelé à la charrette. À peu de distance il y avait un petit hameau. En portant ses regards de ce côté, Louise aperçut la conductrice, menant l'âne par la bride, qui se dirigeait vers une maisonnette délabrée. Il ne pouvait être question de la rattraper, car elle marchait à grandes enjambées. L'instant d'après, elle avait disparu, et Louise de Croissy ne devait plus la revoir.

Quelques minutes plus tard, elle voyait s'avancer vers elle un grand gaillard vêtu d'une blouse bleue comme en portent les valets de ferme, conduisant un mulet qu'il tenait par la bride. C'était un beau gars bien planté, mais d'aspect fruste et avec un visage fermé. La première chose qu'il fit fut de saisir les ballots malodorants un par un et de les jeter par-dessus le talus dans le champ voisin ; puis, sans dire un mot, il étendit sur la banquette une brassée de paille fraîche qu'il avait apportée et fit signe à Louise de remonter dans la voiture. Il prit Jean-Pierre dans ses bras, et quand il vit Louise installée, lui posa son fils sur les genoux. Après quoi, il fit reculer le mulet dans les brancards, et dès qu'il eut fini d'atteler, la vieille charrette grinçante se remit en marche.

Qu'était devenue la vieille femme ? Qui était ce nouveau conducteur ? Où les conduisait-il ? Voilà ce que Louise, mue par une légitime curiosité, brûlait de savoir. Mais elle était timide de nature, et le mutisme de l'homme ne favorisait pas la conversation. Aux quelques mots qu'elle lui avait adressés sur la température et l'état des chemins, il n'avait répondu que par monosyl-

labes. C’était évidemment un subalterne ; peut-être obéissait-il à une consigne dont Louise n’arrivait pas à s’expliquer la raison. Elle y renonça bientôt, préférant s’en remettre à la Providence et faire confiance à la ligue comme son chef le lui avait demandé.

Le mulet, qui était une forte bête, allait d’un autre train que l’âne qui leur avait fait faire la première étape. Bientôt il se mit à trotter, à la grande joie de Jean-Pierre. Le soleil avait percé les nuages, l’air s’était adouci, et Jean-Pierre, quittant les genoux de sa mère, s’était assis à côté du conducteur. Il regardait la campagne avec le vif intérêt d’un petit citadin qui n’était jamais sorti de la grande ville. Le cœur de Louise se dilatait en le voyant rire et s’exclamer à la vue d’un troupeau d’oies ou d’un attelage de bœufs, et manifester une animation dont il n’avait pas fait montre depuis longtemps. Louise considérait aussi la campagne avec délices en comparant la vue reposante de ce paysage tranquille, tout doré par l’automne, avec celle de la rue populeuse aux maisons grises où elle avait vécu des jours si douloureux.

Le conducteur taciturne choisissait évidemment les chemins qui évitaient les localités importantes. Vers le milieu du jour, il fit halte dans un endroit désert au milieu des bois, où une maisonnette entourée d’un enclos s’élevait un peu en retrait du chemin. Louise tressaillit en entendant son compagnon lancer un appel bizarre qui ressemblait à un cri d’oiseau. La porte de la maison s’ouvrit presque aussitôt et un paysan parut sur le seuil. Le conducteur lui fit un signe qu’il comprit, car il rentra dans la maison, et peu après il ressortait de l’enclos accompagné d’un petit cheval qu’il amena jusqu’à la voiture. En quelques instants le mulet fut dételé et le cheval prit sa place dans les brancards, tandis que les deux hommes échangeaient quelques mots à voix basse. Puis le paysan partit, emmenant le mulet. Le conducteur de la charrette profita de l’arrêt pour tirer des provi-

sions d’un coffre placé sous la banquette, et il engagea Louise de Croissy à prendre un peu de nourriture ainsi que son fils. Il fallut réveiller Jean-Pierre que le mouvement de la voiture avait endormi, et Louise se réjouit de voir que l’air pur qu’il avait respiré lui avait donné un peu d’appétit.

Il y eut encore un relais du même genre à la fin de l’après-midi. Avec le crépuscule l’air se refroidit, et Louise se demandait avec inquiétude s’ils allaient rouler ainsi toute la nuit, quand, assez tard dans la soirée, la charrette s’arrêta de nouveau. À la clarté confuse d’une lune brouillée par la brume, Louise distingua une habitation qui avait l’air d’une petite ferme isolée au milieu des champs.

Le conducteur sauta de la voiture et alla frapper à la porte. Un contrevent s’ouvrit et quelqu’un se pencha à la fenêtre.

– Vite, madame Colas, dit l’homme, j’ai des voyageurs à loger pour la nuit.

– Tout à votre service, mil…

– Ça va, coupa le conducteur. Ayez plutôt l’obligeance de nous éclairer.

Presque aussitôt la porte s’ouvrit, et le conducteur revint vers la voiture, accompagné d’une petite femme replète qui portait une lanterne. Elle l’éleva pour regarder à l’intérieur de la charrette et parut tout émue en découvrant Louise, pâle et les traits tirés, qui serrait son fils contre elle pour le garantir du froid. Ce dernier, tiré brusquement de son sommeil, se mit à pleurer.

– Vite, ma chère dame, dit la femme à la lanterne, passez-moi ce joli mignon et venez tous deux vous réchauffer au coin du feu, car vous en avez bien besoin.

– Maintenant je vous les confie, murmura le conducteur en arrivant à la porte de la maison.

Mme Colas ayant répondu : « Comptez sur moi », il retourna vers la charrette, et Louise ne le revit plus jusqu'au lendemain matin.

La cuisine, où flambait un clair feu de bois dans la grande cheminée, sembla un paradis à la voyageuse en route depuis tant d'heures, et le simple souper qu'on lui servit lui parut un festin. Mais ce qu'elle apprécia encore davantage, ce fut le lit où elle se glissa avec son petit Jean-Pierre. Elle supposa que ce lit placé dans la cuisine, et dont on changea les draps devant elle, était celui des fermiers eux-mêmes.

– Comment pourrais-je m'acquitter envers vous ? commença-t-elle lorsqu'ils lui souhaitèrent une bonne nuit.

Mais là encore on ne lui laissa pas exprimer sa gratitude.

– Vous ne nous devez rien, madame, déclara la fermière.

– C'est pour nous l'occasion d'acquitter une dette de reconnaissance, ajouta son mari.

Et, sans s'expliquer davantage, ils se retirèrent pour lui permettre de se reposer, car le départ, le lendemain matin, devait se faire de très bonne heure.

À part quelques variantes pour l'heure des arrêts au cours desquels le silencieux conducteur échangeait son cheval ou son mulet contre une bête fraîche, le programme de cette première journée se répéta à peu de chose près pendant les trois jours que dura le long et pénible voyage.

Si elle parvenait à tenir Jean-Pierre au chaud, bien emmitouflé sur ses genoux, Louise arrivait toujours transie, le soir, au lieu où ils devaient passer la nuit. Le trajet se trouvait allongé, du fait que le conducteur évitait par des détours les villes et les gros villages qui jalonnaient la route. Ces précautions néanmoins n'empêchaient pas des rencontres qui, chaque fois, remplissaient de terreur la craintive Louise. De temps en temps ils étaient croisés ou dépassés par des militaires à pied ou à cheval, et deux ou trois fois le cri de « Halte ! » retentit, suivi d'un arrêt brusque de la voiture. Pendant que Louise de Croissy se faisait toute petite, un bref colloque s'engageait entre le chef du détachement et le conducteur de la charrette ; bref colloque, car le conducteur semblait avoir toujours prête une réponse satisfaisante aux questions qui lui étaient posées, et on le laissait bientôt repartir. Apparemment la charrette et ses occupants paraissaient trop misérables et trop insignifiants pour provoquer les soupçons et retenir longtemps l'attention des soldats ou des gendarmes.

L'alerte la plus chaude eut lieu le troisième jour, tard dans l'après-midi. De la grand-route qu'ils suivaient depuis un moment, le conducteur venait de faire tourner la charrette dans un chemin étroit bordé d'une haie derrière laquelle s'étendait un champ labouré. Le chemin montait ferme, et le petit cheval, qui traînait depuis trois heures le vieux véhicule sur de mauvaises routes, ralentissait de plus en plus son allure. Le temps, jusque-là doux et ensoleillé, avait brusquement changé. Le ciel s'était couvert, un vent aigre soufflait du nord-est. Louise, toute transie malgré la paille dont le conducteur l'avait entourée en guise de couverture, sentait qu'elle ne pouvait garantir Jean-Pierre suffisamment du froid. Des rafales glacées qui faisaient claquer la vieille bâche pénétraient par toutes ses fentes dans l'intérieur de la voiture. Le conducteur, ayant arrêté son cheval et soulevé la bâche pour lui demander comment elle supportait ce changement de température, elle le pria timidement de lui dire s'ils

n'arriveraient pas bientôt à un endroit où elle et son fils pourraient se réchauffer. L'homme répondit qu'il allait faire de son mieux pour trouver un abri dans le voisinage où il n'avait évidemment pas prévu d'arrêt. Il franchit la haie pour traverser le champ et disparut bientôt. Louise demeura dans la voiture avec Jean-Pierre qu'elle tenait contre elle sous son châle. Il lui fallait vraiment toute sa foi dans cet extraordinaire Mouron Rouge pour garder un cœur confiant alors que son corps était transi de froid.

Elle n'avait aucune idée de l'heure. Impossible de se guider sur le coucher du soleil quand, depuis midi, le ciel était couvert d'un épais manteau de nuages couleur d'ardoise. Une faible lumière grise éclairait encore le morne paysage, tandis que lentement l'horizon se voilait de brume. Le conducteur était parti depuis un moment déjà, lorsque l'oreille fine de Louise perçut le bruit d'une troupe de cavaliers s'avançant sur la route. C'était un bruit qui la terrifiait toujours. La patrouille – car c'en était une certainement – arrivait à vive allure. Si seulement, pensait Louise, les cavaliers pouvaient dépasser le chemin sans apercevoir la charrette arrêtée à peu de distance, ou s'ils pouvaient n'y pas prêter attention ! Elle se reprochait amèrement son manque d'endurance. Si elle n'avait pas prié le conducteur de leur chercher un abri il aurait eu le temps de conduire la voiture un peu plus loin, à un endroit où elle n'aurait pas été en vue de la route. En tout cas, elle ne se serait pas trouvée seule, elle, Louise, pour faire face à une situation si périlleuse.

Elle ne pouvait se dissimuler que n'importe quoi – le pire peut-être – pouvait arriver, car le conducteur n'était pas là pour répondre par des explications plausibles aux questions qui allaient être posées ; il n'était pas là avec ses répliques toutes prêtes et son art de détourner les soupçons. Louise était seule, et quand elle entendit la petite troupe de cavaliers tourner dans le sentier, il lui sembla que son cœur cessait de battre. Quelques secondes plus tard, le militaire qui était en tête du détachement

cria « Halte ! » en arrêtant lui-même son cheval juste derrière la voiture.

– Quelqu'un là-dedans ? lança-t-il d'une voix sonore.

Ah ! si seulement une inspiration du Ciel pouvait dicter à Louise ce qu'il fallait répondre !

– Allons, qui va là ? reprit la même voix d'un ton péremptoire.

Plus morte que vive, Louise de Croissy était incapable de proférer un son.

– C'est bien, cria le gradé, fouillez-moi cette voiture ; et voyons, ajouta-t-il facétieusement, où le conducteur de cet élégant carrosse a bien pu se cacher.

Louise entendit un cliquetis métallique, des hennissements, des piaffements tandis que les hommes mettaient pied à terre. À travers les fentes de la bâche, elle voyait la lumière de deux lanternes pareilles à deux yeux jaunes. Puis la bâche fut soulevée à l'arrière, une lanterne éclaira l'intérieur de la charrette et révéla Louise pelotonnée dans le fond de la voiture et serrant son fils convulsivement contre elle.

– Hé ! la petite mère, lança le brigadier d'un ton non dénué de bienveillance, sors donc un peu de là qu'on te voie mieux !

Louise descendit de la charrette sans lâcher Jean-Pierre. La nuit était venue. Elle se demandait si quelque chose dans son apparence pouvait trahir qu'elle n'était pas une vraie paysanne, mais une de ces malheureuses créatures obligées de fuir leur patrie. Échevelée, salie par le voyage, elle paraissait morte de fatigue. Le brigadier, se penchant sur sa selle, la dévisagea.

– Qui est-ce qui conduit ton carrosse, la petite mère ? demanda-t-il.

– Mon… mon mari, balbutia Louise tout bas.

– Où est-il ?

– Parti au village… pour essayer de trouver… un lit pour la nuit…

– Hem ! fit l'homme.

Et après une pause de deux ou trois secondes il reprit :

– Et si tu me montrais tes papiers ?

– Mes papiers ? murmura Louise.

– Oui, ton sauf-conduit.

– Je n'ai pas de papiers.

– Pas de papiers ! s'exclama le gradé, d'un ton rogue cette fois.

– Mon mari…, balbutia Louise de nouveau.

– Ah ! tu veux dire que c'est ton mari qui les a ?

Incapable de dire un mot de plus, Louise inclina simplement la tête.

– Et il est allé au village ? Autre signe d'assentiment.

– Où se trouve le village ? Louise secoua la tête.

– Tu veux dire que tu n'en sais rien ?

Le brigadier réfléchit un instant. Il y avait vraiment quelque chose d'insolite dans la présence de cette femme, toute seule dans une voiture, en pleine campagne, avec un petit enfant dans les bras.

– Bon, dit-il au bout d'un instant pendant lequel il examina de plus près le visage de Louise, tu vas nous accompagner. Et quand ton mari reviendra et ne verra plus son équipage, il saura où il faut aller te chercher. Rentre dans la voiture, la petite mère, et un de mes hommes va te servir de cocher.

Louise était si terrifiée que ses jambes se dérobaient sous elle. Deux soldats la prirent sous les bras et l'aidèrent à remonter dans la charrette avec Jean-Pierre qui, à la vue de ces visages inconnus éclairés par les lanternes, s'était mis à pousser des cris perçants. Ils n'avaient pourtant pas l'air bien méchant, ces soldats ; peut-être même quelques-uns d'entre eux étaient-ils pères de famille, et la vue de cette malheureuse femme et de son enfant transis, dans cet endroit désert, avait de quoi les émouvoir.

Louise se demandait ce qui allait maintenant se passer. Se blottissant de nouveau dans un coin de la charrette, elle sentit la voiture plonger d'un côté pendant qu'un des hommes se hissait à la place du conducteur. Le soldat prit les guides, fit claquer la langue, et le cheval se mettait en marche lorsque des « Ohé » sonores traversant la brume arrivèrent du champ qui bordait le chemin. Louise, entendant ces clameurs, fut à la fois effrayée et soulagée, car c'était son rustique compagnon qui accourait à toutes jambes. En arrivant au chemin il s'arrêta, haletant.

– À l'aide, citoyens, cria-t-il aux soldats. À l'aide ! Pour l'amour de la patrie, à l'aide ! Brigadier… une fortune est à gagner… si seulement nous pouvons l'attraper…

Le brigadier, abasourdi par l'apparition soudaine de ce fou, se mit à crier : « Qu'est-ce que tu me chantes là ? » tout en cherchant à calmer son cheval. Celui-ci, excité par tout ce tapage, avait fait un écart et voulait se cabrer. Les autres militaires – ils étaient quatre – avaient les mêmes difficultés avec leurs montures, et pendant un bon moment il régna une confusion qu'augmentait encore l'obscurité croissante.

– Qu'est-ce que tu me chantes là ? répéta le brigadier dès que le calme fut rétabli. Allons, avance un peu, braillard. C'est toi le propriétaire de ce bel équipage ?

– C'est moi, répondit l'autre.

– C'est ta femme et ton enfant qui sont à l'intérieur ?

– Oui, mais… brigadier…

– Tais-toi, monte dans ta guimbarde et fais tourner ton cheval. Tu nous accompagnes.

– Où ?

– À Abbeville. Si tes papiers ne sont pas en règle…

– Mais brigadier, dit l'homme d'une voix vibrante d'émotion, tu veux donc perdre une chance inespérée… Je t'ai dit qu'il y avait une fortune à gagner pour toi, moi et ces braves soldats.

– Cet homme est toqué ! déclara le brigadier. Ne perdons pas notre temps davantage. En route !

– Mais je te dis que je l'ai vu, citoyen brigadier.

– Vu qui ?… le diable ?

– Pire ! l’espion anglais…

Ce fut le tour du brigadier d’avoir le souffle coupé.

– L’espion anglais, s’exclama-t-il.

– Celui qu’on appelle le Mouron Rouge, affirma l’homme avec feu.

– Où cela ? cria le brigadier.

Et ses hommes surexcités reprirent en écho :

– Où cela ?

L’homme tendit le bras dans la direction du champ labouré.

– J’étais parti par là chercher un abri pour la nuit… Je suis passé près d’une grange… J’ai entendu des voix… Je me suis approché… j’ai regardé par une fente du mur… Et qu’est-ce que j’ai vu !… des gens attablés… une douzaine, peut-être… Tous des aristos qui parlaient une sorte de charabia… de l’anglais pour sûr… Et tout ça buvait, buvait ! Quelques-uns étaient saouls et dormaient sur la paille… Ils vont certainement passer la nuit là…

Il parlait par phrases courtes et saccadées. Il s’arrêta, hors d’haleine, et pressa ses mains contre sa poitrine comme si chaque mot lui coûtait un effort. Le brigadier et ses hommes, dont l’attitude avait subitement changé, paraissaient aussi émus que lui.

– Et où sont-ils ? dis vite ! Il ne faudrait pas qu’ils s’échappent, dit le brigadier.

– Oh ! ils sont toujours là, j'en suis sûr, dit l'homme. Je les ai vus il n'y a pas plus de dix minutes. Je me suis sauvé, car, je dois vous le dire, ils ont l'air de démons. Et l'un d'eux est grand… grand… comme un géant… Et ses yeux…

– Laisse ses yeux tranquilles, coupa le brigadier, je sais qui sont ces gens-là. Il y a une récompense de dix mille livres promise à qui capturera leur chef… sans compter l'avancement, ajouta-t-il en aparté.

Il tourna son cheval dans la direction indiquée par le conducteur de la charrette et commanda à ses hommes :

– Allons-y !

Le conducteur lui cria :

– Et moi, que dois-je faire, citoyen brigadier ?

– Tu peux nous suivre. Où est exactement cette grange ?

– Tout droit, répondit l'homme. Tu vois cette lumière là-bas… laisse-la sur ta droite, et au bout du champ tu trouveras un sentier. Suis-le, jusqu'au bout. Il y a une brèche dans la haie…

Mais le brigadier ne l'écoutait plus. Des visions de récompense et de fortune passaient devant ses yeux éblouis. Il n'avait pas envie de perdre son temps, moins encore de partager la récompense avec ce bonhomme. Il était déjà en route, et ses hommes le suivaient, remplis de la même ardeur.

Ce fut avec une joie indicible que Louise de Croissy entendit le piétinement sourd des chevaux dans la terre labourée. La bâche avait été close, Louise ne pouvait plus rien voir, mais elle

entendait avec soulagement ce bruit qui allait en s'affaiblissant, et elle ne sentait plus du tout le froid.

– Mon petit, mon tout-petit, chantonnait-elle doucement en embrassant Jean-Pierre. Je crois vraiment que Dieu nous protège.

La charrette se remit en route, Louise ignorait dans quelle direction. Le petit cheval avançait au pas, et sans doute l'homme le conduisait-il par la bride, car l'obscurité était profonde, – bienheureuse obscurité qui enveloppait les voyageurs d'un manteau protecteur.

Tout d'abord l'esprit de Louise ne pouvait se détacher du brigadier et de ses hommes. Que feraient-ils, quand ils s'apercevraient qu'on les avait trompés ? Ils fouilleraient tous les environs pour retrouver la charrette et ses occupants. Y réussiraient-ils par une nuit aussi noire ? Sa pensée n'osait pas aller plus loin. Tout ce qu'elle pouvait faire était de presser Jean-Pierre sur son cœur en répétant sans se lasser :

– Je crois vraiment que Dieu nous protège.

On pouvait le croire, en effet, car la nuit s'écoula sans la moindre alerte. À un moment la charrette s'arrêta, et le conducteur vint ouvrir la bâche pour aider Louise et Jean-Pierre à descendre. Ils s'abritèrent tous les trois dans l'angle d'un mur en ruine qui avait fait jadis partie d'une maison. L'homme entoura Louise et l'enfant de paille et de sacs, et Louise supposa qu'elle avait dormi, car elle n'eut plus conscience de rien jusqu'au moment où le jour naissant lui fit ouvrir les yeux.

À la fin de la journée ils arrivèrent en vue de Calais. Le conducteur arrêta son cheval et invita Louise à descendre. Louise ne connaissait pas cette partie de la France, et elle la

trouva morne et désolée, La terre était d'une couleur terne bien différente de la chaude teinte rougeâtre de la terre du Dauphiné. Au lieu des verts pâturages et des bois touffus de son pays natal, elle voyait seulement une herbe broussailleuse qui croissait çà et là en touffes irrégulières. Le ciel était gris, et un vent assourdissant apportait une odeur d'eau salée et de poisson. Des arbres rabougris, tous inclinés dans la direction opposée à la mer, avaient l'air de gens épouvantés qui voudraient fuir mais sont retenus par leurs pieds enchaînés.

On apercevait Calais au loin sur la droite, mais il n'y avait dans les environs immédiats qu'une triste maisonnette solitaire qui se dressait au sommet de la falaise. Son toit était tout de travers comme un chapeau que le vent aurait déplacé. Le conducteur la désigna du doigt à Louise en disant :

– Voilà notre but, madame, mais je crains que nous ne puissions l'atteindre qu'à pied. Vous sentez-vous la force de marcher jusque-là ?

C'était la première fois que son compagnon s'adressait à elle de façon directe en tournant une si longue phrase. La voix était grave et bienveillante. Louise de Croissy était stupéfaite, troublée même, car ce paysan s'exprimait dans un français très pur. Il avait pourtant toute l'apparence d'un rustre avec ses vêtements rapiécés, sa chemise de couleur douteuse et sa barbe de plusieurs jours. Lorsqu'il avait remplacé l'horrible vieille femme sur le siège de la charrette, Louise avait d'abord été persuadée que c'était un des membres de la ligue qui les conduisait, elle et son fils, vers un lieu de refuge. Mais cette conviction avait été ébranlée au cours du voyage lorsqu'elle avait entendu cet homme répondre aux questions posées par les chefs de patrouille avec l'accent des paysans du Nord de la France.

Et maintenant cette voix nouvelle, agréable, nuancée… cette diction élégante ! Louise n'y comprenait rien. Si elle avait

discerné la plus petite trace d'accent étranger, elle serait revenue à sa première idée : son conducteur était un membre de la ligue du Mouron Rouge. Mais qu'elle eût devant elle un Français de qualité déguisé en campagnard, qu'est-ce que cela voulait dire ?

Les craintes confuses qu'elle avait ressenties au moment de quitter son appartement de la rue Quincampoix l'assaillirent de nouveau. Instinctivement elle tâta sa jupe dans la poche intérieure de laquelle elle avait placé ces lettres qui avaient coûté la vie à son mari. Les lettres n'y étaient plus. Elle fouilla et refouilla sa poche, mais le paquet avait indubitablement disparu. Cette fois, elle fut prise de panique ; saisissant son fils dans ses bras, elle fit volte-face comme pour fuir – fuir où ? elle n'en savait rien – pour fuir avant de tomber dans le piège qu'on lui avait tendu.

Mais avant qu'elle eût fait un pas, un son inattendu, celui d'un rire doux et agréable, la fit se retourner, et la même voix sympathique entendue un instant auparavant prononça tranquillement :

– Ceci vous appartient, je crois, madame.

Comme une enfant prise en faute, elle osait à peine lever les yeux. Ce qu'elle vit d'abord ce fut le paquet de lettres qui lui était tendu par une main sale, mais singulièrement belle de forme. De la main, son regard remonta le long de la manche rapiécée jusqu'au visage du conducteur qui avait été le silencieux compagnon de ces quatre jours d'aventure. Dans ce visage, deux yeux bleus un peu enfoncés la considéraient avec un amusement visible, tandis qu'un sourire se dessinait encore sur ses lèvres fermes.

Les yeux fixés sur ce visage dont l'expression nouvelle la désorientait, Louise prit le paquet de lettres, et ses lèvres mur-

murèrent un « Qui êtes-vous donc ? » auquel l'étrange personnage répondit d'un ton enjoué :

– Pour l'instant, votre serviteur, madame, est très désireux de vous voir à l'abri, saine et sauve, dans la maison que vous apercevez là-bas. Nous mettons-nous en route ?

Tout ce que Louise put faire fut d'incliner la tête et de se mettre en marche aussi vite qu'elle le pouvait afin de montrer à son compagnon qu'elle était prête à lui obéir en tout. Il avait déjà dételé le petit cheval et posé Jean-Pierre sur son dos. Quant à la charrette, elle fut laissée sur le bord de la route. Un bras passé autour de l'enfant pour le maintenir, il se mit en marche à son tour à côté du cheval ; et c'est ainsi que le petit groupe monta jusqu'au haut de la falaise. La marche était difficile pour Louise dans ce sable où ses pieds s'enfonçaient profondément. Elle avançait néanmoins avec vaillance, en ayant l'impression de se diriger en rêve vers un mystérieux paradis peuplé d'héroïques sorcières et de valets de ferme aux yeux bleus rieurs et aux joues mal rasées.

La maisonnette perchée sur la falaise n'était pas aussi délabrée qu'elle le paraissait de loin. L'homme arrêta le petit cheval et ouvrit la porte. Louise saisit Jean-Pierre qui, ravi de ce mode de locomotion tout nouveau pour lui, refusait de quitter sa monture, et suivit son guide dans la maison. Elle fut introduite dans une pièce meublée d'une table et de quelques chaises, où un feu brûlant dans un poêle de fonte répandait une chaleur bienfaisante. Lorsque Louise de Croissy, à demi morte de fatigue, entra en chancelant dans la pièce, deux hommes assis près du feu se levèrent et, la soutenant tous deux, la conduisirent dans une chambre voisine où il y avait une étroite couchette. Louise s'y laissa tomber, défaillante, et Jean-Pierre fut déposé à côté d'elle. Le pauvre petit, épuisé par ce long voyage, faisait peine à voir, et Louise, avec un gémissement, le serra contre elle. Un des hommes apporta aussitôt un peu de nourriture et du lait chaud,

tandis que l'autre plaçait un oreiller sous la tête de Louise et l'enveloppait dans une couverture. En dépit de son accablement, Louise pensa que si elle en avait la force elle se mettrait à genoux pour baiser ces mains secourables, tant était grande sa reconnaissance.

Elle demeura ainsi quelque temps, dans un état de torpeur, étendue sur cette couche un peu dure, son fils à côté d'elle. Par la porte restée entrouverte pénétrait la chaleur du poêle qui la revivifiait peu à peu. Un murmure de voix parvenait aussi jusqu'à elle ; les trois hommes qu'elle regardait comme ses sauveurs conversaient à voix basse. Ils s'entretenaient en anglais, langue que Louise connaissait un peu. De temps en temps le rire doux et plaisant de son compagnon de voyage se faisait entendre, et chaque fois il éveillait en elle un sentiment de bien-être et de sécurité. Cet homme – l'homme au rire contenu – semblait commander à ses compagnons ; il leur donnait des instructions sur ce qu'ils avaient à faire. Il parlait d'un bateau, d'une crique, d'un sentier conduisant au bas de la falaise, et aussi d'un signal, toutes choses qui semblaient familières aux deux autres.

Puis les voix devinrent de plus en plus confuses. Le faible murmure, l'agréable ronronnement du feu agirent comme une berceuse, et Louise tomba bientôt dans un sommeil sans rêves.

13

La traversée

Louise fut tirée de son sommeil par une voix agréable – celle d'un homme cultivé – mais parlant le français avec un fort accent anglais. Elle ouvrit les yeux et resta d'abord comme hébétée, se demandant où elle se trouvait. L'un des jeunes gens qu'elle avait vus le soir précédent se tenait dans l'embrasure de la porte.

– J'espère que je ne vous ai pas fait peur, madame, dit-il, mais il faut que nous nous mettions bientôt en route.

Il faisait grand jour, avec un ciel gris aux nuages lourds qui annonçaient la pluie et du vent qui gémissait lugubrement dans la cheminée. Du dehors arrivait le grondement régulier des lames se brisant contre les rochers. C'était un bruit que Louise n'avait jamais entendu, et elle ne put s'empêcher de ressentir de l'angoisse à la pensée de s'embarquer par un temps pareil avec Jean-Pierre si faible et délicat, malgré la perspective d'être bientôt en sûreté dans l'hospitalière Angleterre. Mais quel que fût son émoi, elle avait pris la ferme résolution de se conduire avec courage devant les hommes héroïques qui risquaient leur vie pour elle. Dès que le jeune homme se fut retiré, elle se prépara, ainsi que son fils, pour le voyage – la grande aventure, comme elle l'appelait en elle-même avec un frisson d'appréhension.

Il y avait un peu de lait et de pain pour elle et Jean-Pierre sur la table de l'autre pièce. Louise, à qui l'émotion coupait l'appétit, mangea par raison et dit ensuite résolument :

– Maintenant, nous sommes prêts, monsieur.

Le jeune homme la conduisit à la porte d'entrée de la maison. Là, elle s'attendait à revoir l'homme singulier qui l'avait conduite pendant tout le trajet dans la vieille charrette disloquée sans jamais manifester de fatigue au cours de ces quatre longues journées, et sans jamais perdre son sang-froid et sa présence d'esprit dans les circonstances difficiles.

Ne voyant ni lui, ni la charrette, elle se tourna vers son nouvel ami :

– Qu'est-il arrivé à notre élégant carrosse et au petit cheval ?

– Ils ne nous seraient pas d'un grand secours pour descendre la falaise, madame, répondit-il. J'espère que la fatigue ne vous empêche pas de marcher ?

– Non, bien sûr, mais…

– Et l'un de nous portera le petit garçon.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire, répondit-elle vivement.

– Quoi donc, alors ?

– Le… le conducteur qui nous a amenés ici sains et saufs…, dit-elle en rougissant. Il s'est montré si bon… si dévoué… j'aimerais bien le revoir… quand ce ne serait que pour le remercier.

Le jeune homme demeura silencieux un instant, puis comme Louise insistait en disant : « J'ai certainement le temps

de lui dire un mot avant de partir », il dit d'un ton sans réplique :

– J'ai peur que non, madame.

Louise aurait insisté davantage, mais le ton bref de son interlocuteur l'arrêta. Elle avait l'impression que pour une raison ou pour une autre, il ne tenait pas à parler de l'homme auquel elle devait tant de reconnaissance et que mieux valait ne pas demander d'explication. Elle vivait depuis quelques jours environnée de tant de mystères qu'un de plus ou de moins ne comptait guère.

Comme elle tournait son regard vers la mer, elle aperçut un homme sur le sentier partant du bas de la falaise. Il avançait tête baissée pour résister au vent violent qui rendait la marche difficile. Il atteignit bientôt la maisonnette et salua Louise de Croissy d'un aimable « Bonjour, madame », prononcé avec un accent anglais très marqué.

Louise trouva qu'il ressemblait à son compagnon. Tous deux étaient de jeunes étrangers, grands et blonds, avec des allures de gentilshommes, et ils gardaient un aspect soigné en dépit de la pauvreté de leur mise et de l'inclémence du temps. Les deux jeunes gens échangèrent quelques mots que Louise ne comprit pas ; après quoi l'un dit « En route ! » et l'autre ajouta dans un français hésitant :

– J'espère que vous vous sentez reposée, madame, car vous avez encore devant vous une journée fatigante.

Louise l'assura qu'elle était prête à supporter n'importe quelle fatigue. Il saisit alors Jean-Pierre dans ses bras et partit en avant. Son ami prit Louise par le coude et se mit à descendre le sentier en guidant soigneusement les pas mal assurés de sa compagne.

Au pied de la falaise, le petit groupe se trouva devant une crique étroite, et Louise aperçut au fond une barque dissimulée dans une excavation du rocher. Guidée par ses compagnons, Louise s'introduisit dans la petite grotte et monta dans la barque. Les jeunes gens l'installèrent de leur mieux et déposèrent doucement Jean-Pierre à côté d'elle. Puis la longue attente commença. Les deux hommes parlaient peu, et Louise, écrasée par la fatigue, pouvait seulement remercier ses compagnons par un signe de tête et un sourire lorsqu'ils lui demandaient si elle n'avait pas froid ou lui offraient ainsi qu'à Jean-Pierre de quoi se réconforter. Ils demeurèrent ainsi jusqu'au crépuscule. De temps à autre Louise distinguait au loin des bateaux voguant sur les flots agités. Pour commencer, Jean-Pierre était effrayé et se blottissait contre sa mère, et lorsque les vagues se brisaient contre les rochers avec un bruit de tonnerre, il cachait sa petite tête sous son châle. Mais au bout d'un moment, les paroles rassurantes des jeunes Anglais jointes à une curiosité enfantine le poussèrent à regarder passer les bateaux ; il écouta les chansons de marins fredonnées par ses deux compagnons, et, de plus en plus intéressé, finit par oublier ses craintes. Sa mère fit de même.

Louise était naturellement très ignorante des choses de la mer qu'elle n'avait jamais approchée de son existence. Elle ne connaissait que vaguement la signification du terme *marée,* et lorsque les jeunes gens parlaient d'attendre la marée pour partir, elle ne savait pas ce qu'ils voulaient dire. Elle se demandait s'ils allaient traverser la Manche dans cette simple barque, aussi petite que celles des pêcheurs à la ligne de l'Isère, mais elle ne posa pas de questions. Il lui semblait qu'elle avait perdu pour toujours l'usage de la parole.

Le soir vint. Un long crépuscule se fondit lentement dans les ténèbres d'une nuit sans lune. Les yeux fixés sur la mer, Louise avait l'impression que son regard se heurtait à un mur

d'obscurité. Le vent soufflait toujours, et maintenant qu'elle ne pouvait plus voir la mer et entendait seulement son mugissement ininterrompu, Louise sentit de nouveau la hideuse peur étreindre son cœur de ses mains glacées. Ces vagues terrifiantes semblaient s'approcher de plus en plus de leur abri tandis que les brisants s'écrasaient sur la plage rocheuse avec un bruit assourdissant. Sa terreur, cela va de soi, se communiqua à Jean-Pierre, et bien que les deux hommes fissent tout ce qui était en leur pouvoir pour le calmer et que l'un d'eux restât à genoux à côté de lui pour lui murmurer à l'oreille des mots d'encouragement, le pauvre petit refusait d'être consolé et continuait à frissonner de peur.

Au bout d'un moment les deux jeunes gens se turent et restèrent immobiles, l'oreille tendue. Ils attendaient évidemment le signal dont ils avaient parlé le soir précédent.

Quel était ce signal ? Louise l'ignorait, et, à part le clapotis de l'eau qui avait gagné l'excavation et des cris d'oiseaux de mer, elle ne perçut aucun bruit insolite. Mais les hommes, eux, entendirent certainement quelque chose, car soudain, sans proférer une parole, ils saisirent les avirons et, pesant sur la paroi rocheuse, poussèrent la barque en pleine eau hors de la caverne. Ceci fut vraiment pour Louise le moment le plus terrifiant de son extraordinaire aventure. La barque parut plonger dans un gouffre noir, où elle avança en roulant sur les flots écumeux. Au bout d'un moment qui lui parut éternel, Louise se sentit soudain saisie par une paire de bras vigoureux qui la hissèrent dans l'obscurité sans qu'elle comprît ce qu'on faisait d'elle. Mais un peu plus tard, quand elle reprit ses esprits, l'idée lui vint qu'elle avait dû mourir de frayeur et qu'elle se réveillait au paradis. Elle était couchée dans des draps blancs, et sa tête endolorie reposait sur un oreiller de plume. Une voix bienveillante l'engageait à prendre quelques gorgées de vin chaud épicé, ce qu'elle fit sans se faire prier. Le breuvage était délicieux.

Tout près d'elle il y avait Jean-Pierre, assis sur les genoux d'un matelot à la chevelure d'étoupe et au teint vermeil, qui présentait un gobelet aux lèvres tremblantes du petit garçon.

Tout cela et le reste confirma Louise dans l'impression qu'elle n'était plus dans le monde dur et cruel auquel elle était tristement habituée, mais dans un avant-poste du paradis, sinon dans le paradis lui-même.

Le mouvement du navire, hélas, rendit bientôt Louise assez malade ; et cela, c'était une sensation fort désagréable et tout à fait terrestre qui la fit douter d'être dans la compagnie des anges. Elle était si fatiguée de corps et d'âme qu'elle s'endormit peu après, en dépit de tous les bruits qui se faisaient entendre autour d'elle : craquements de bois, grincements de chaînes, sifflements du vent dans les voiles et bruit de l'eau fouettant les flancs du navire.

Quand elle s'éveilla, après plusieurs heures de sommeil, la pâle lueur rose de l'aurore pénétrait par le hublot. C'était vraiment une aurore vermeille annonçant le calme et la paix dont la pauvre femme si cruellement éprouvée allait maintenant pouvoir jouir. Dans un moment elle et Jean-Pierre débarqueraient en Angleterre. Tous deux étaient désormais hors de l'atteinte des misérables qui avaient assassiné Sébastien de Croissy.

Dieu les avait visiblement protégés.

14

Nouvelles d'Angleterre

Tandis que Louise accomplissait ce voyage fertile en émotions, Josette Gravier rassemblait les fils qui formaient la trame de son existence. Ils n'avaient point été coupés, mais s'étaient simplement échappés un moment de ses mains. Maintenant il fallait bien que la vie reprît son cours habituel.

Elle allait se trouver bien seule dans le logement de la rue Quincampoix. Les petites pièces, la minuscule cuisine lui semblaient trop grandes maintenant que tous ceux qu'elle aimait étaient partis. Si étrange que cela puisse paraître, elle n'éprouvait pas d'inquiétude au sujet de Louise. Sa foi et sa confiance dans le Mouron Rouge étaient si absolues qu'elle put passer les jours qui suivirent le départ de son amie dans une tranquillité d'esprit relative, en attendant le retour de Maurice. Celui-ci avait obtenu un sauf-conduit de dix jours pour aller visiter les propriétés des Croissy dans le Dauphiné. Le sauf-conduit avait été obtenu avant que le départ de Louise de Croissy et de son fils eût été connu des autorités. Autrement, se trouvant classés tous deux comme émigrés, les biens de Sébastien de Croissy dont ils étaient les seuls héritiers auraient été confisqués et vendus au profit de la nation.

De ces dix jours, Maurice en passa huit en diligence et employa le reste avec le régisseur des propriétés des Croissy. Il obtint de lui la promesse qu'il enverrait chaque trimestre une certaine somme d'argent, dont ils fixèrent le montant, à Mlle Gravier pour Mme de Croissy. Maurice espérait que lorsque

Josette aurait payé le loyer du logement, ils pourraient trouver le moyen de faire passer le reste à Louise, dès que l'on saurait où et comment la toucher.

Josette avait une petite fortune personnelle, et elle gagnait de plus un salaire – maigre il est vrai et payé en assignats – pour le travail qu'elle faisait journellement à l'atelier. Avec ce que pourrait gagner Maurice à l'étude, le nécessaire, malgré la cherté croissante de la vie, semblait assuré pour tous deux.

Une fois Maurice de retour du Dauphiné, la vie de Josette perdit de sa tristesse et de sa monotonie. Il avait repris tout de suite l'habitude d'aller l'attendre le soir à sa sortie de l'atelier. Tous deux revenaient en se donnant le bras jusqu'au logis de la rue Quincampoix. Ils soupaient ensemble avec les provisions que leurs moyens leur permettaient d'acheter, accompagnées du pain noir peu appétissant que Josette allait chercher de bon matin à la boulangerie où Louise avait rejoint l'homme aux béquilles, le soir de son départ.

Le dimanche avait été officiellement aboli par décret de la Convention ; mais le *décadi* du calendrier révolutionnaire apportait tous les dix jours à Josette une journée de congé. Alors, si le temps était beau, elle et Maurice partaient se promener le long des quais ou dans les jardins des Tuileries pour profiter des rayons du pâle soleil d'automne et respirer un peu d'air pur après neuf jours de travail sédentaire. Un jour où Maurice avait mené à bien une fructueuse affaire juridique, il décida de fêter l'événement en conduisant Josette à la Comédie française, où tous deux écoutèrent avec ravissement les vers sonores du *Cid* déclamés par le grand Talma.

Maurice n'avait plus jamais parlé d'amour à Josette. Il sentait que ce n'était pas le moment. Pour l'instant l'imagination romanesque de Josette était encore tout occupée par l'extraordinaire personnalité d'un homme qu'elle n'avait jamais

vu. Quant à Maurice elle le considérait comme un ami, comme un frère, et avait pour lui beaucoup d'attachement. Elle avait confiance en lui. Ne lui avait-elle pas dit en ce jour mémorable, aussitôt après le départ de Louise : « N'êtes-vous pas là pour prendre soin de moi ? » Mais en ce moment elle avait l'esprit trop rempli de l'image qu'elle se faisait de son héros pour pouvoir transformer, en l'idéalisant, son affection pour Maurice. Aussi, bien que ces journées d'automne fussent douces et embaumées et qu'on entendît encore les ramiers roucouler dans les bois et les merles siffler dans les marronniers, Maurice trouvait sage de ne pas parler d'amour à Josette. Et pourtant comme il souffrait du désir de la prendre dans ses bras, d'enfouir son visage dans les boucles blondes et de presser ses lèvres brûlantes sur les lèvres fraîches de sa jeune amie !

Ce qui le consolait, c'est qu'il travaillait en partie pour elle. Tous les petits plaisirs qu'il lui procurait, toutes les modestes friandises qu'il lui rapportait et qu'elle savourait avec une gourmandise de jeune chat, étaient le fruit de son travail. Par une chance inespérée il avait succédé à Maître de Croissy dans son étude. Il avait du reste les diplômes requis, et, comme clerc du citoyen Croissy, il était déjà connu des clients de ce dernier. Une partie de l'argent qu'il gagnait était mis de côté pour Mme de Croissy, parce qu'il estimait qu'elle y avait droit. Le reste servait à le faire subsister ainsi que Josette, et comme nous l'avons déjà dit, il trouvait le moyen d'économiser sur sa part de quoi lui offrir de temps à autre une petite réjouissance.

Plus de trois semaines se passèrent avant que Josette reçût la moindre nouvelle de Louise. Mais un soir, comme elle rentrait chez elle, elle trouva par terre dans le vestibule une lettre qui avait été glissée sous la porte. Elle était de Louise.

Ma Josette chérie, disait-elle, *nous sommes en Angleterre, Jean-Pierre et moi, et l'homme à qui nous devons ce miracle*

n'est autre que le mystérieux héros dont tu rêvais. J'ai reçu hier un billet m'assurant que cette lettre te parviendrait, et ce billet était signé par un dessin qui est l'emblème du courage et du sacrifice : une petite fleur écarlate, une fleur de mouron rouge. Je suis certaine maintenant que je dois mon salut et celui de Jean-Pierre au chef de cette admirable ligue. Ici, en Angleterre, cela ne fait de doute pour personne. Il est le héros national et les gens parlent de lui avec vénération. Quelques-uns seulement ont le privilège de le connaître en chair et en os. On croit généralement que c'est un gentilhomme de la haute société qui se consacre tout entier à secourir les faibles et les innocents. Il a pour le seconder une troupe de jeunes gens – dix-neuf, dit-on – qui obéissent à tous ses ordres, quels qu'ils soient, et risquent constamment leur vie pour cette noble cause. Quelles raisons les poussent à agir ainsi ? Certains parlent de sublime abnégation ; d'autres, de ce goût du sport et de l'aventure inné chez tout Anglais. En tout cas, quels que soient leurs motifs secrets, les résultats sont étonnants.

Ma Josette chérie, je sais que tu seras heureuse d'apprendre que, grâce à l'air pur et à une meilleure nourriture, Jean-Pierre reprend des forces de jour en jour. Nous vivons dans la paix et la tranquillité, mon pauvre agneau et moi, bien que la peine d'être séparée de toi remplisse mon cœur. Je demande à Dieu à chaque instant que tu puisses me rejoindre un jour prochain. Transmets mon souvenir à Maurice. C'est un brave garçon, un cœur loyal. Je ne te dirai pas l'espoir que je nourris au sujet de son avenir et du tien. Je pense que tu l'as deviné depuis longtemps. Je crains qu'il ne se refuse à quitter Paris présentement ; mais si toi, Josette, tu venais me rejoindre ici – ce doit être possible avec l'aide de la ligue – nous pourrions attendre ensemble que cette affreuse révolution ait pris fin, ce qui grâce à Dieu arrivera bientôt, dit-on. Et alors ce serait le retour en France, et Maurice et toi pourriez enfin unir vos existences.

Quant à nos aventures, depuis le moment où j'ai quitté la maison avec Jean-Pierre sur les bras jusqu'à l'heure où nous avons débarqué en Angleterre, je ne puis rien t'en dire. Mes lèvres sont scellées par une promesse de silence ; et l'obéissance absolue aux désirs de mes héroïques sauveurs est la seule preuve de reconnaissance que je puisse leur offrir.

Je puis te dire du moins quelque chose de notre arrivée à Douvres. Je souffrais beaucoup du mal de mer, mais l'impression de nausée me quitta aussitôt que j'eus mis le pied sur la terre ferme. En quittant le bateau, on nous conduisit dans un endroit fort plaisant, une sorte de taverne très différente de nos cafés et de nos hôtelleries. Plus tard, quand j'ai été reposée, j'ai remarqué l'enseigne peinte sur un écusson au-dessus de la porte : The Fisherman's Rest, *ce qui veut dire* Le Repos du Pêcheur. *Dieu veuille, ma chère Josette, que toi aussi tu y reçoives un jour la même charmante hospitalité. Là, pour la première fois depuis mon départ de Paris, je me suis retrouvée parmi des personnes de mon sexe. La servante qui me montra la chambre où je pus enfin me laver et me coucher était faite pour réjouir les yeux, si fraîche, si joyeuse, si différente de nos pauvres filles de France mal nourries, mal vêtues, et vivant dans la terreur constante de ce que le proche avenir peut leur apporter. Les petites servantes d'ici font leur besogne en chantant. Imagine un peu, ma Josette, en chantant !*

Nous passâmes la plus grande partie de la journée au Repos du Pêcheur. *L'après-midi, une chaise de poste nous amena à Maidstone où nous sommes présentement les hôtes d'une famille anglaise tout à fait charmante. Je ne puis te donner ici, ma chérie, une idée de l'hospitalité de ces familles qui nous recueillent, nous pauvres émigrés, nous nourrissent, nous habillent et s'occupent de nous jusqu'au moment où nous pouvons nous tirer d'affaire seuls. Je souhaiterais que le bon Maurice pût m'envoyer un peu d'argent de temps à autre ; mais cela, je le crains, est impossible. Je vais tâcher de me procurer du tra-*

vail à l'aiguille. Tu te rappelles que déjà, au couvent, j'étais considérée comme très habile en couture et en broderie.

Comment cette lettre te parviendra-t-elle ? je n'en sais rien ; mais je sais qu'elle te sera remise, car le billet dont je t'ai parlé m'avertissait que toute lettre envoyée au club des Émigrés, Fitzroy Square, à Londres, serait portée à n'importe quelle adresse en France. Et ceci n'est qu'une des choses surprenantes qui se sont passées depuis que j'ai quitté Paris. Il me semble qu'il y a très longtemps de cela, et notre petit logement de la rue Quincampoix me fait l'effet d'être très, très loin. Je n'ai pas perdu la mémoire, Josette, et bien que je me sente la tête fatiguée par tout ce que j'ai eu à supporter, j'ai si peu oublié ce qui s'est passé, que je me reproche souvent et très amèrement de n'avoir pas voulu t'écouter quand tu me parlais du Mouron Rouge. Si j'avais cru plus tôt ce que tu m'en disais et si j'avais montré une confiance semblable à la tienne, peut-être mon cher Sébastien serait-il encore en vie à mes côtés. Non, le Mouron Rouge n'est pas un personnage légendaire ; lui et ses lieutenants ont sauvé la vie à un grand nombre d'innocents. Son nom est ici sur toutes les lèvres, mais il agit dans l'ombre, sous ce singulier pseudonyme, et ceux d'entre nous qui lui doivent la vie n'ont jamais, autant que je sache, été mis en sa présence. Enfin, c'est un mystère que je n'éclaircirai sans doute jamais. Tout ce que je puis faire, c'est de garder précieusement dans mon cœur le souvenir de ce que cet homme a fait pour moi.

C'est tout, ma Josette. J'espère, je prie le Tout-Puissant qu'un jour prochain tu aies la chance de venir me rejoindre. Lorsque arrivera cet heureux jour, tu trouveras Louise les bras tendus pour t'accueillir tendrement.

Ton amie dévouée,

LOUISE

P. S. – *J'ai toujours les lettres.*

Les yeux de Josette étaient tout brouillés par les larmes, et elle eut de la peine à lire cette missive tant désirée. Elle demeura longtemps assise devant sa table, la lettre de Louise étalée devant elle sous la lampe. Il y avait une phrase qu'elle relut bien des fois avec émotion : *Tout ce que je puis faire,* avait écrit Louise, *c'est de garder précieusement dans mon cœur le souvenir de ce que cet homme a fait pour moi.*

15

L’arrestation

Josette était restée si tard dans la nuit à lire et relire la lettre de Louise, et cette lecture l’avait tellement émue que le sommeil ensuite avait fui ses yeux. Louise et les aventures qu’elle avait courues, mais ne devait pas raconter, le Mouron Rouge et sa ligue, et enfin la pensée de Maurice Reversac suffisaient à l’empêcher de dormir. Pauvre Maurice ! si elle partait, il devrait rester tout seul ici à porter son fardeau. Certainement qu’en souvenir du défunt et dans l’intérêt de Louise et de Jean-Pierre, Maurice voudrait continuer l’exercice de sa profession, s’en remettant à Dieu pour le garder sain et sauf au milieu des dangers de l’heure.

Pour la première fois depuis son retour du Dauphiné, Maurice, ce jour-là, ne se trouvait pas à sa place habituelle, à la porte de l’atelier, lorsque Josette en sortit à la fin de la matinée. Un peu désappointée, Josette se dit qu’il avait dû être retenu au bureau par ses affaires. Mais quand arriva le soir, et que de nouveau Maurice ne se trouva pas à son poste, Josette se sentit vraiment inquiète. Avant de remonter chez elle, elle poussa jusqu’au logement de Maurice pour voir s’il ne serait pas malade. Elle savait que seule une raison de ce genre pouvait l’empêcher de venir la chercher pour faire leur promenade quotidienne. Mais quand, ayant gravi les escaliers, elle frappa à la porte de la chambrette sous les toits, elle ne reçut aucune réponse. La porte était fermée à clef. Maurice n’était pas encore rentré.

Après cela, rien n'aurait pu l'empêcher d'aller sur-le-champ jusqu'à la rue de la Monnaie. Elle n'y était pas retournée depuis le jour tragique où elle avait vu Maître de Croissy étendu mort dans son bureau saccagé, et quand elle aperçut la haute porte cochère de la maison où le drame avait eu lieu, elle fut envahie par le pressentiment d'un malheur. Si puissante était cette impression qu'elle chancela et dut s'appuyer au mur le plus proche. Cependant, au bout d'un instant elle parvint à reprendre son sang-froid et, se gourmandant pour sa sottise, elle s'avança avec un calme relatif jusqu'à la porte d'entrée qui n'avait pas encore été fermée pour la nuit.

Josette, d'un pas redevenu ferme, traversa le grand vestibule, suivit un couloir et s'arrêta à la deuxième porte qui était celle du bureau de feu Maître de Croissy. Elle tourna le bouton de la porte qui refusa de s'ouvrir. Aucune lumière ne filtrait. Reprise de sa première angoisse, Josette appela :

– Maurice, êtes-vous là ?

Et le silence seul lui répondant, elle frappa de nouveau, plus fort. Cette fois, une porte s'ouvrit, celle du logement voisin dont le locataire voulait savoir ce que signifiait tout ce bruit. Josette tourna vers lui son visage troublé. L'homme n'avait pas l'air méchant.

– Pardon, citoyen, lui dit Josette, saurais-tu par hasard à quelle heure le citoyen Reversac a quitté son bureau ?

– Le citoyen Reversac est bien venu ce matin, dit l'homme en hésitant, mais... depuis... Tu ne sais donc pas ?

– Quoi donc ?

– Qu'il a été arrêté à la fin de la matinée.

– Arrêté !

– Hé là ! petite citoyenne, fit l'homme en lui saisissant le bras pour la soutenir, car Josette semblait sur le point de s'évanouir. Remets-toi. Ces choses-là arrivent tous les jours, et ça ne sert à rien de se tourner les sangs. Si le citoyen Reversac n'a rien fait de mal, peut-être sera-t-il relâché demain, ajouta-t-il avec optimisme pour rassurer la jolie créature aux yeux bleus qui frissonnait à côté de lui. Ainsi, le fils de ma sœur…

Mais Josette ne sut jamais ce qui était arrivé au fils de sa sœur, perdue qu'elle était devant la vision de Maurice sortant de l'hôtel encadré par deux gendarmes. Elle entendit seulement son interlocuteur conclure :

– Et ce n'est pas un mauvais garçon ; c'est même un bon patriote ; mais par les temps qui courent, on ne sait jamais…

Il laissa sa phrase inachevée. C'était vraiment triste de voir comme la petite demoiselle prenait la chose à cœur. Elle était si jolie, avec sa bouche qui paraissait faite seulement pour sourire et ses yeux bleus pour exprimer la joie ! Oui, tout cela était bien triste… et dire que cela arrivait tous les jours !

Comment Josette regagna-t-elle son logis ce soir-là, elle ne le sut jamais. Il lui semblait avoir passé des heures à se répéter : « Non, ce n'est pas vrai… ce n'est pas possible !… Ce doit être une erreur… » Puis en conclusion : « Dans quelques jours au plus on le relâchera… Que peut-on lui reprocher ? Il n'a rien fait. »

Mais au fond de son cœur elle savait bien qu'en des temps pareils les innocents pâtissaient autant et plus que les coupables. Elle pensait à Louise, à la tragédie qui avait précédé de peu ce nouveau malheur, et au rôle de la consolatrice qu'elle avait joué alors auprès d'une amie. Cette fois, elle était toute

seule pour faire face à la présente épreuve. Elle n'avait personne à qui elle pût se confier, personne qui pût lui donner un mot d'avis ou de réconfort. Et quand elle se retrouva dans le logement où tout lui rappelait ceux qu'elle aimait et mettait en relief sa solitude présente, elle comprit à quel point cette arrestation bouleversait son existence en la privant de tout soutien. Elle sentit que, sans Maurice, elle n'avait plus de raison de vivre. Elle n'osait pas penser à la tristesse des journées à venir, où elle n'aurait plus la voix amicale de Maurice pour la réconforter, son bras protecteur pour la guider.

Elle se représentait l'indignation et la surprise de celui-ci quand on l'avait arrêté, ses protestations d'innocence, puis son courage final devant l'inévitable. Elle le voyait en esprit dans une de ces prisons sales et encombrées, pensant à elle, s'inquiétant de son sort, et se raidissant par fierté pour ne pas montrer son angoisse à ses compagnons de captivité.

Maurice ! Josette n'avait jamais su jusqu'alors combien il lui était cher. Était-ce là de l'amour ? Non, Josette ne croyait pas que la souffrance aiguë qui lui étreignait le cœur eût rien à faire avec l'amour chanté par les poètes. Elle pensait que ce qu'elle éprouvait pour Maurice était un sentiment plus fort et plus profond. Ce dont elle était sûre, c'est qu'elle souffrait cruellement, et que la pensée de Maurice remplissait son esprit et son cœur comme elle ne l'avait jamais fait auparavant. Elle pensait aux semaines qu'elle venait de vivre en sa compagnie ; elle se remémorait les intonations de sa voix, les diverses expressions de son visage, le regard droit de ses yeux gris, l'aimable sourire de ses lèvres. Elle pensait surtout à une douce soirée d'automne où elle s'était moquée de lui quand il avait tenté de lui dire son amour. Comme il semblait triste, ce soir-là, parce qu'elle avait l'air de douter qu'il parlât sérieusement !

« Maurice ! Maurice ! lui cria-t-elle dans son cœur, si vous m'êtes enlevé par ces misérables je ne connaîtrai plus une heure de joie. »

Dans son logis solitaire, Josette se permit le soulagement des larmes. Elle pleura jusqu'à ce que ses yeux fussent enflammés et sa tête endolorie. Elle pleura parce que le sentiment de solitude qui lui étreignait le cœur était si intense que seul un flot de larmes pouvait le calmer.

Mais il n'était pas dans la nature de Josette de rester à se morfondre au lieu d'agir. Elle se ressaisit, sécha ses yeux, baigna son visage et s'assit pour examiner la situation. Que pouvait-elle faire pour Maurice ? À force de réfléchir, un plan s'élabora peu à peu dans son esprit : les lettres emportées par Louise étaient un gage précieux entre les mains de qui les possédait puisque ceux qui les avaient écrites n'avaient pas hésité devant un crime pour en empêcher la divulgation. Le fait qu'elles étaient maintenant en Angleterre, hors de leur portée, constituait un atout dans le plan de Josette. Elles pouvaient, mieux que la première fois, servir de monnaie d'échange. Et maintenant, qui les avait écrites ? Les sourcils froncés, toute sa volonté tendue dans un effort de mémoire, Josette essaya de se souvenir de tout ce qu'avait dit Sébastien de Croissy à Louise, le soir du jour qui avait précédé sa mort, tandis que Josette cousait, assise sous la lampe. Malheureusement, au cours de la soirée, l'esprit absorbé par son travail, elle avait eu des instants d'inattention, et maintenant, à cette heure critique, elle avait beau fouiller sa mémoire, la tête plongée dans ses mains, elle ne pouvait se rappeler aucun des noms mentionnés par Sébastien.

Découragée par ces vains efforts, elle venait de se coucher, quand lui vint comme un trait de lumière une idée qui lui parut si heureuse qu'elle s'endormit aussitôt, soulagée.

Le matin suivant, dès son réveil, elle sauta hors du lit, se prépara et sortit. D'un pas rapide elle se dirigea vers le pont Saint-Michel au coin duquel des marchands en plein air vendaient de vieux livres et de vieux journaux. Elle acheta un paquet de *Moniteur,* et le serrant sous sa cape, regagna son logis aussitôt.

Le *Moniteur* publiait jour par jour le compte rendu des séances de la Convention dont il rapportait tous les débats. La veille, en recherchant dans ses souvenirs, Josette n'avait pu se rappeler les noms des conventionnels et des hommes politiques impliqués dans l'affaire des lettres. Mais avec les numéros du *Moniteur* où étaient cités à chaque page des noms de députés, la tâche de reconstituer la conversation de ce soir-là serait rendue plus facile. Par exemple, elle se rappelait que Louise s'était exclamée à un moment donné : « Mais n'est-il pas l'ami intime de Danton ? » et que Sébastien avait répondu : « Tous les trois sont des amis de Danton. »

Josette concentra donc son attention sur la lecture du journal jusqu'à ce qu'elle tombât sur le compte rendu d'une séance de la Convention où l'on avait discuté une proposition émise par Danton. Qui étaient ses amis ? qui étaient ses partisans ? Il en avait un grand nombre, car il était encore au point culminant de sa popularité. Ceux-là appuyaient la proposition avec chaleur et discutaient avec les opposants. Josette, tout en parcourant des yeux le récit de la séance, répétait tout bas leurs noms :

– Desmoulins… Desmoulins ? Non ! ce n'était pas cela. Hérault, Hérault de Séchelles ?… non ! Delacroix ? non, encore non ! Chabot ?… Chabot ?…

Et lentement la mémoire lui revint. Chabot ! c'était certainement un des noms. Chabot, l'ami de Danton. « Oui ! avait dit de lui Sébastien, c'est un capucin défroqué ! » et Louise avait

poussé une exclamation d'horreur. Josette, faisant effort, fouilla de nouveau sa mémoire. Encore une série de noms qui ne lui rappelaient rien, puis brusquement un nom se détacha devant ses yeux : Fabre d'Églantine, l'ami intime de Danton ! Chabot et Fabre, cela faisait deux noms. Et en voilà un troisième, Bazire !

C'étaient bien les noms qu'elle cherchait, et c'était avec ces trois hommes qu'elle devait négocier la liberté de Maurice Reversac.

Josette, trop préoccupée, n'avait pas jusque-là pris garde au temps qu'il faisait au-dehors. Mais maintenant, comme elle ouvrait la fenêtre, elle vit que les nuages gris du matin s'étaient dissipés. La bande de ciel qu'elle pouvait apercevoir au-dessus des toits de la rue Quincampoix était bleue, de ce bleu dont Paris seul, entre toutes les grandes villes d'Europe, peut se glorifier : un bleu clair, translucide, qui vous met l'âme en fête. L'air était doux, il n'y avait aucun signe avant-coureur de l'hiver, pas de pluie, pas de froidure. Le soleil brillait, et Josette, le cœur rempli de joie et d'espérance, se voyait déjà ouvrant à Maurice les portes de sa prison.

16

Chez le député Chabot

Depuis le jour où Charlotte Corday avait pénétré de force dans le logement du citoyen Marat et lui avait plongé un couteau dans le cœur, les membres les plus en vue du gouvernement prenaient des précautions toutes spéciales pour protéger leur précieuse existence. C'est ainsi que le conventionnel François Chabot avait décidé que toute personne se présentant chez lui n'obtiendrait de le voir qu'après avoir été minutieusement fouillée pour être assuré qu'elle ne dissimulait sur elle aucune arme. Le moine défroqué, proclamant hautement son patriotisme, se déclarait prêt à mourir en martyr comme Marat ; mais, en attendant, il ne tenait pas à courir de risques inutiles. Il avait épousé une jeune et riche personne, et tout en professant un rigide sans-culottisme, avait une table raffinée et s'entourait de tous les conforts que l'argent peut procurer.

Josette faisait l'effet d'une bien humble solliciteuse quand, ayant gravi le vaste escalier de la belle maison de la rue d'Anjou, elle se trouva face à face avec un portier athlétique qui gardait l'appartement de François Chabot.

– Que désires-tu ? lui demanda-t-il.

– M'entretenir avec le citoyen député Chabot.

– Le citoyen Chabot t'a-t-il donné rendez-vous ?

– Non, mais quand il saura ce qui m'amène, il ne refusera pas de me recevoir.

– C'est possible, mais tu ne peux franchir cette porte, citoyenne, sans faire connaître d'abord l'objet de ta visite.

– Il est secret et ne peut être exposé qu'au citoyen Chabot lui-même.

Le robuste portier abaissa son regard sur la frêle jeune fille qu'il avait devant lui. En tant qu'homme, il le fit avec un certain plaisir, car Josette, avec sa jupe froncée, son corsage bien ajusté et son bonnet de mousseline tuyautée coquettement posé sur ses boucles dorées, était extrêmement plaisante à regarder. Ses yeux bleus exigeaient plus qu'ils ne demandaient la faveur d'être introduite auprès du citoyen Chabot.

Le portier se redressa, tira son gilet, passa sa main sur sa joue mal rasée, toussa pour s'éclaircir la voix, puis apparemment incapable de résister plus longtemps à l'ordre donné par ces yeux brillants au regard impérieux, dit finalement :

– Je vais voir ce que je puis faire pour toi, citoyenne.

– Voilà qui est bien parlé, dit Josette d'un air digne.

Puis elle ajouta :

– Où dois-je attendre ? (Ce qui en langage ordinaire signifiait : « Tu ne voudrais tout de même pas me faire attendre dans l'escalier où n'importe quel passant pourrait me manquer de respect ? »)

Du moins, c'est ainsi que le portier interpréta la simple question de Josette. Il ouvrit la porte donnant sur un vestibule au parquet recouvert d'un épais tapis et dit :

– Attends ici, citoyenne, pendant que j'irai voir si le citoyen député consent à te recevoir.

Josette s'assit et attendit en regardant les meubles de prix qui l'entouraient. Deux ou trois minutes plus tard le portier revint. Dès qu'il fut devant Josette, il secoua la tête en disant :

– Ce que tu demandes est impossible, citoyenne, à moins que tu ne m'indiques le motif de ta visite ; et, ajouta-t-il, tu connais sans doute le règlement : personne n'est admis à s'entretenir avec les représentants du peuple sans avoir été préalablement fouillé.

– Donne-moi une plume et du papier, répliqua Josette, afin que je puisse expliquer par écrit le motif de ma visite.

L'homme ayant apporté ce qu'elle demandait, elle prit une feuille de papier sur laquelle elle traça ces mots : *Les morts ne parlent pas, mais les écrits restent.*

Elle plia la feuille et demanda de la cire. Mettre un cachet était plus sûr. L'homme était probablement illettré, mais on ne sait jamais. Quelques instants plus tard elle était introduite dans une petite pièce sans mobilier ni tapis, où une femme – la domestique du citoyen Chabot sans doute – lui passa les mains sur tout le corps, fouilla dans ses souliers, sous son fichu de mousseline et jusque dans son bonnet. Certaine qu'elle n'avait pas affaire à une seconde Charlotte Corday complotant un assassinat, elle rappela le portier et lui rendit une Josette indignée, mais silencieuse. L'audience pouvait être accordée maintenant en toute sécurité.

François Chabot avait à cette époque une quarantaine d'années. C'était un petit homme mince et nerveux qui avait un long nez, des sourcils arqués et une quantité de cheveux bouclés

qui retombaient jusque sur ses épaules. Il était vêtu à la dernière mode avec un habit à taille très courte et à basques très longues. Son cou était engoncé dans un haut col raide et son menton quelque peu fuyant reposait sur un volumineux jabot de dentelle.

Josette qui avait été introduite en sa présence après un tel cérémonial, le considérait avec étonnement parce qu'on lui avait dit du député Chabot qu'il affectait de siéger aux séances de l'Assemblée avec une chemise effrangée, des vêtements râpés et coiffé d'un bonnet rouge. Malgré ce souvenir, Josette n'avait pas envie de sourire. L'homme qu'elle avait devant elle n'était-il pas le misérable qui tenait entre ses vilaines mains le sort de Maurice ? Les mêmes mains, grandes, osseuses, aux doigts en spatule, jouaient avec la feuille de papier que Josette lui avait fait remettre par le portier. Peut-être étaient-ce ces mains qui avaient porté à Sébastien de Croissy le coup fatal. Josette leur jeta un regard d'horreur et détourna la tête.

Le portier, après lui avoir désigné un siège, s'était retiré en fermant la porte. Josette était seule avec le citoyen député. Celui-ci était assis devant un vaste bureau couvert de papiers. Relevant la tête, il posa sur elle un regard inquisiteur. Il était visiblement nerveux. Il toussa pour s'éclaircir la voix et changea de position une ou deux fois. Dans la pièce on n'entendait que le bruit du papier qu'il froissait entre ses doigts.

– Ton nom ? demanda-t-il brièvement après l'avoir considérée un instant.

– Joséphine Gravier, répondit-elle.

– Tes occupations ?

– Ouvrière en couture à l'atelier national. Je tenais aussi la maison de Maître Croissy.

– Ah !

– Jusqu'au jour de sa mort.

Ici, il y eut une pause. Chabot avait pâli. Il faisait effort pour paraître à l'aise, et surtout pour contrôler sa voix qui, pour prononcer cette simple monosyllabe « Ah ! » avait rendu un son étranglé.

La belle pendule de Boulle qui trônait sur la cheminée – choisie sans doute parmi les dépouilles d'un château confisqué – sonna l'heure avec une lente majesté. Chabot changea encore de position, croisa et décroisa les jambes, repoussa sa chaise en arrière, tout en continuant à froisser le message de Josette entre ses doigts.

– Maître Croissy, finit-il par dire, s'est suicidé, si mes souvenirs sont exacts.

– On l'a dit, citoyen député.

– Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

– Rien de plus que ce que je dis.

Ils étaient comme deux escrimeurs mesurant leurs fleurets dans une passe d'armes préliminaire. Le regard de Chabot avait quelque chose d'inquiet – l'inquiétude du lâche qui ne sait pas encore ce qu'il doit craindre.

Soudain il dit, en élevant en l'air le papier chiffonné :

– Qu'entends-tu par ce que tu as écrit sur ce papier ?

– Te donner un avertissement.

– À quel sujet ?

– Au sujet de certaines lettres.

– Des lettres ? demanda Chabot d'un ton rude ; quelles lettres ?

– Des lettres détenues par Maître Croissy. Je l'ai entendu dire que tu serais heureux d'en reprendre possession à cause de ce qu'elles contenaient.

Chabot essaya de prendre un air de parfaite indifférence.

– Croissy, dit-il avec autant de calme qu'il put, a impudemment menti s'il a prétendu que certaines de mes lettres contenaient la moindre chose dont je puisse rougir. Personnellement cela m'est égal que n'importe qui les lise.

Il fit une pause d'un instant et ajouta :

– Si c'est tout cela que tu voulais me dire, ma fille, nous pouvons en rester là.

– Comme tu voudras, citoyen député, dit Josette qui fit mine de se lever.

– Arrête un instant, ordonna Chabot. Simplement par curiosité, j'aimerais savoir où sont ces fameuses lettres. Tu peux peut-être me le dire.

– Certainement, répondit-elle. À l'heure qu'il est, elles sont en Angleterre, citoyen député.

– Quoi ! qu'est-ce que tu me chantes là ? En Angleterre ?

– Parfaitement. Quand la veuve de Maître Croissy est partie pour l'Angleterre avec son fils, elle a emporté les lettres avec elle.

– C'est vrai, elle a déserté son pays, je l'ai appris, riposta Chabot. Ce sale espion anglais…

Il fit effort pour se maîtriser. Le calme de cette fille lui donnait sur les nerfs.

– Pourquoi la veuve Croissy s'est-elle enfuie ?

– Son enfant était malade. Il lui fallait l'emmener hors de Paris si elle voulait le sauver.

– Oui, je sais, Croissy m'avait déjà raconté cette histoire. Je n'en ai pas cru un mot ; c'était du chantage et rien de plus. Pourquoi cette femme a-t-elle quitté Paris avec tant de hâte ?

– Peut-être avait-elle peur, citoyen.

– Peur de quoi ? Seuls les traîtres ont sujet d'avoir peur.

– Peur d'être… obligée de se suicider, comme son mari.

Ce trait alla droit au but. Chabot blêmit. Pendant quelques instants il affecta d'être occupé à ranger des papiers sur son bureau, tandis que sur la cheminée la pendule de Boulle marquait de son lent tic-tac ces secondes fatidiques.

Puis Chabot dit soudain en essayant de prendre un air détaché :

– Bah ! ma fille, tu te crois certainement très maligne ; nul doute que tu n'aies dans cette jolie tête un beau petit projet de chantage. Si tu connaissais la teneur de ces lettres dont tu parles

avec tant d'assurance tu n'ignorerais pas que je suis l'homme que cette affaire concerne le moins. Il y en a d'autres dont les noms te sont inconnus qui…

– Je te demande pardon, citoyen député, fit Josette l'interrompant, leurs noms ne me sont pas inconnus.

– Alors, pourquoi diable n'as-tu pas été les trouver ? Est-ce parce que tu en sais moins que tu ne le prétends ?

– J'ai commencé par toi, citoyen Chabot, mais si ce que je te dis ne t'intéresse pas, j'irai certainement trouver les citoyens Bazire et Fabre d'Églantine. Mais dans ce cas…

En entendant prononcer ces deux noms, Chabot tressaillit visiblement. Une contraction nerveuse de ses lèvres montra à quel point il était touché. Il essaya encore de fanfaronner en répétant :

– Dans ce cas ?

– Ceux qui refusent de s'arranger avec moi en accepteront les conséquences.

– Et qui sont ?

– Je crois savoir que la citoyenne Croissy a l'intention de faire publier ces lettres en Angleterre, dans des journaux que des ennemis de la République s'empresseront de faire passer en France pour les communiquer à Robespierre.

– Petite vipère !

Chabot avait bondi sur ses pieds, et, s'appuyant à son bureau, il se pencha en avant avec un regard menaçant.

– Petite vipère, répéta-t-il tremblant de colère, tu oublies que je peux te faire payer cela très cher.

Josette haussa les épaules :

– Tu le peux certainement, citoyen député ; mais un assassinat ne te remettra pas en possession des lettres que moi seule puis te faire rendre. Tandis que si tu acceptes mes conditions, je m'engage à aller te les chercher.

– Et quelles sont ces conditions ?

– D'abord me donner toutes les facilités pour gagner l'Angleterre, et en premier lieu un sauf-conduit pour pouvoir voyager en France.

Chabot fit entendre un rire sarcastique :

– Gagner l'Angleterre ? Belle idée, en vérité ! Pour y rester, sans doute, et de là faire un pied de nez à François Chabot qui aura été assez idiot pour te laisser échapper !

– Ne ferais-tu pas mieux de m'écouter jusqu'au bout, citoyen député ?

– Je t'écoute, et je suis même fort intéressé par tes naïves combinaisons, ma belle enfant.

– Tu peux être sûr que je ne resterai pas en Angleterre, et le prix bien modeste que je demanderai à mon retour pour la restitution des lettres sera la mise en liberté de Maurice Reversac, l'ancien clerc de Maître Croissy, arrêté hier matin à son étude de la rue de la Monnaie.

Chabot ricana :

– Ton amant, je suppose ?

– Suppose ce qu'il te plaira, répondit Josette. Tel est le prix que je demande en échange des lettres.

Chabot, le coude sur la table, le menton reposant dans la main, était apparemment perdu dans ses pensées. Il considérait cette femme impudente qui avait formulé son ultimatum sans avoir conscience du danger qu'une telle audace lui faisait courir. Il pouvait lui imposer silence, évidemment, la faire jeter en prison comme son amoureux Reversac ; mais alors, comment rentrer en possession des lettres présentement hors de sa portée et que cette fille seule pouvait lui faire recouvrer ? À quel point disait-elle la vérité ? À quel point mentait-elle pour sauver son Reversac ? Telles étaient les questions que Chabot se posait à lui-même en considérant la jolie femme qu'il avait devant lui.

Et tandis qu'il tenait son regard fixé sur elle, elle disparut peu à peu de sa vision en même temps que les objets qui l'entouraient, le beau mobilier, les tapis épais et tous les détails du cadre de sa vie luxueuse ; et dans son esprit surgit une image, celle de la place Louis XV, avec la guillotine dressée, dominant une mer de visages. Il se voyait gravissant les degrés fatals, il voyait le bourreau, la lugubre lame qu'un rayon de soleil faisait luire, l'affreux panier dans lequel de nobles têtes étaient tombées sur son ordre et celui de ses amis. Il entendait le roulement de tambour, les cris d'exécration de la foule, le rire strident des horribles mégères qui, tricotant et jacassant, se retrouvaient aussi bien dans les prétoires où l'on jugeait les innocents que sur les marches de l'échafaud… Une exclamation faillit lui échapper ! Il passa ses doigts sous son col, se sentant prêt à suffoquer.

La vision s'évanouit. La jeune fille était toujours là, assise en face de lui, calme et silencieuse. En la regardant, Chabot se

dit qu'il lui fallait ces lettres à tout prix, faute de quoi il ne connaîtrait plus une seconde de tranquillité.

Enfin, il parla :

– Je te donnerai un sauf-conduit pour voyager jusqu'à la côte. Mais tu ne t'imagines pas que l'on passe comme cela en Angleterre. Nous sommes en guerre – une fois de plus ! – avec cette maudite nation. Je vais me renseigner sur la façon dont on peut le faire, et je te le dirai demain soir quand tu reviendras chercher ton sauf-conduit.

– En attendant, citoyen Chabot, dit Josette lentement, je compte sur toi pour que Maurice Reversac soit là, sain et sauf, pour m'accueillir à mon retour.

Quelques instants plus tard, Josette, ayant quitté la demeure du conventionnel, reprenait d'un pas rapide le chemin de la rue Quincampoix.

17

Le conciliabule

Plus tard dans la journée, un entretien confidentiel avait lieu dans la salle du club des cordeliers entre trois députés de la Convention nationale, François Chabot, Claude Bazire, Fabre d'Églantine, et un membre du Comité de salut public, Armand Chauvelin. Ce dernier avait eu durant un temps une haute influence dans les conseils du gouvernement révolutionnaire. Avant la déclaration de guerre, il avait été envoyé pour des missions secrètes en Angleterre ; mais des insuccès répétés dans un certain domaine de son activité avaient grandement nui à son prestige. Nombreux même étaient ceux qui se demandaient comment Armand Chauvelin n'avait pas subi une disgrâce complète. (« La République, avait répété Danton à plusieurs reprises, n'a que faire des incapables. ») Il faut donc supposer que le personnage possédait des qualités qui le rendaient utile aux membres du gouvernement révolutionnaire. Peut-être aussi était-il en possession de secrets qui obligeaient les détenteurs du pouvoir à le ménager. Que ce fût pour ces raisons ou pour d'autres, il faisait toujours partie des conseils du gouvernement. Aujourd'hui, habillé de noir, sa figure pâle sillonnée de rides creusées par les soucis, il était assis au bout de la table, écoutant les explications de Chabot.

– Cette fille, disait ce dernier, habite au n° 10 de la rue Quincampoix. Elle va partir incessamment pour l'Angleterre, et il est de toute importance de la faire suivre dès le moment où elle quittera sa maison et tout au long de son voyage. Tu as été toi-même en Angleterre à plusieurs reprises, citoyen Chauvelin,

ajouta-t-il avec une intonation sarcastique, et, si je ne me trompe, tu comprends et parles fort bien l'anglais ?

– C'est exact, citoyen.

C'était Chabot qui avait réuni cette conférence et avait suggéré à ses collègues d'y convier Chauvelin comme l'homme le plus capable de leur rendre service dans la situation dangereuse dans laquelle ils se trouvaient tous trois.

– Il a une réputation à rétablir, avait-il dit à ses amis quand il avait été question de faire suivre Josette pendant son voyage. Il parle l'anglais, connaît bien le pays, ses usages, et saura mieux qu'un autre agir comme il convient en la circonstance.

– Il a complètement échoué, objecta Bazire, dans cette affaire des espions anglais.

– Tu veux dire la bande de cet individu qu'on appelle le Mouron Rouge ?

– Oui.

– Chauvelin a juré qu'il le ferait jeter en prison.

– Mais il n'y a pas réussi jusqu'ici.

– C'est vrai, mais Robespierre m'a dit qu'il n'y a pas d'homme plus astucieux et plus tenace pour dépister et traquer les traîtres. Un véritable limier.

Et c'est ainsi que Chauvelin avait été appelé à conférer avec les trois hommes effrayés par la situation où les avait mis leur amour de l'argent.

– Cette fille, Josette Gravier, reprit Chabot, se rend en Angleterre afin d'aller reprendre un certain paquet de lettres – sept en tout – que détient actuellement une émigrée du nom de Croissy ; veuve du juriste Croissy qui… hem… s'est suicidé il y a un mois environ, tu t'en souviens peut-être.

– Je m'en souviens parfaitement, fit Chauvelin d'un ton tranquille.

Chabot toussa pour s'éclaircir la voix, s'agita nerveusement comme à son habitude et prit garde de ne pas rencontrer le regard railleur de Chauvelin.

– Ces lettres, reprit-il au bout d'un moment, ont été écrites par moi et mes deux collègues en confidence à Croissy qui était notre homme de loi. À cette époque, aucun d'entre nous ne se figurait qu'il serait prêt un jour à trahir notre confiance. C'est néanmoins ce qui est arrivé. Il nous a menacés de divulguer nos confidences. Après quoi, saisi de remords ou de frayeur, il a mis fin à sa triste existence.

Chabot s'arrêta, visiblement fier de sa péroraison. Chauvelin, silencieux, les jambes croisées, ses mains osseuses jointes devant lui, attendait tranquillement la suite. Mais ses yeux au pâle reflet d'acier n'étaient plus baissés. Leur regard ironique et amer était fixé sur l'orateur, et il n'y avait pas à se méprendre sur ce que ce regard exprimait. « Pourquoi vous donnez-vous tant de peine pour me débiter ces mensonges ? » semblait-il demander. Il n'était pas étonnant qu'aucun des trois compères n'osât le regarder en face.

– Nous avons donc décidé, reprit Chabot, de te demander si tu consentirais à te charger de cette tâche difficile et délicate entre toutes : suivre cette fille pendant son voyage, et profiter des circonstances… pour la décharger du résultat de sa mission. En d'autres termes, mes amis et moi tenons essentiellement à

rentrer en possession de ces lettres, mais nous voudrions que ce soit toi, citoyen Chauvelin, et non la fille Gravier, qui nous les remettes à tous trois. Tu me comprends ?

– Parfaitement.

– Cette fille, reprit Chabot, n'est qu'une vaurienne qui a recours à un vil chantage pour arracher son galant des mains de la justice. Elle m'a mis le couteau sur la gorge – sur la gorge également de mes deux collègues ici présents – et son arme est aussi perfide que celle dont s'est servie Charlotte Corday pour percer le noble cœur de Marat.

Il aurait continué sur ce ton si son beau-frère Bazire ne lui avait posé la main sur l'épaule pour le convier à refréner son éloquence. Armand Chauvelin, les bras croisés sur la poitrine, les yeux pâles levés sur le plafond, était l'image même de l'ironie et du dédain.

Les autres n'osaient se formaliser de cette attitude, car ils avaient besoin du concours de cet homme pour mener à bien l'exécution de leurs desseins. Cette fille leur avait en vérité mis le couteau sur la gorge. Ils l'en puniraient. Personne mieux que Chauvelin ne pourrait les y aider, en dépit du fait qu'il avait échoué dans un autre domaine, celui de sa lutte contre le Mouron Rouge, la bête noire du gouvernement révolutionnaire. Pas un de ses collègues ne savait à quel point le souvenir de cet échec lui était cuisant. Aussi était-il heureux d'être chargé de cette mission qui allait le ramener de nouveau en Angleterre. Jusque-là le sort avait été contre lui dans ses démêlés avec le Mouron Rouge. Mais le dernier mot n'avait pas été dit. Après tout, la chance pouvait tourner en sa faveur. Il était le seul homme en France qui eût réussi à identifier le mystérieux conspirateur avec ce personnage de salon, l'exquis et superficiel Sir Percy Blakeney, et cela, c'était un atout dans son jeu pour le jour

où il pourrait de nouveau se mesurer avec l'homme qu'il considérait comme son ennemi mortel.

Il regarda Chabot et lui dit :

– C'est entendu, j'accepte.

– Je suppose, reprit Chabot, que tu préféreras voyager sous un faux nom, et nous t'établirons un sauf-conduit en conséquence. Fabre d'Églantine possède un sauf-conduit pour le territoire britannique. C'est celui d'un espion anglais qui cherchait à passer des Pays-Bas en France. Il a été pris et fusillé par les nôtres qui ont recueilli ses papiers. L'un d'eux est un sauf-conduit signé du ministre anglais des Affaires étrangères. Ces idiots d'Anglais n'attachent pas beaucoup d'importance aux passeports et aux sauf-conduits, ils accueillent facilement les émigrés de France, et c'est en se mêlant à ces traîtres que nos espions réussissent sans peine à pénétrer en Angleterre. Cependant ce document peut à l'occasion t'être utile, et ton aspect physique ne diffère pas notablement de la description du vrai titulaire.

Chabot tendit le papier à Chauvelin par-dessus la table. Chauvelin le prit et s'absorba dans un examen minutieux du document. Celui-ci portait le timbre du *Foreign Office* et la signature de Lord Grenville. Il était établi au nom de Malcolm Russel Stone qu'il décrivait comme un homme petit, mince, au teint pâle et aux cheveux bruns – description qui, en fait, peut convenir à vingt hommes sur cent. Ce sauf-conduit avait l'avantage de ne pas être un faux. Comme l'avait dit Chabot, les autorités anglaises n'exerçaient pas un contrôle rigide sur les papiers d'identité, cependant ce sauf-conduit pourrait rendre service à l'occasion.

Chauvelin plia soigneusement le papier et le mit dans son portefeuille.

– Et maintenant, dit Chabot, quel moyen vois-tu de faire traverser la Manche à cette fille et de la traverser toi-même ? Comme je le lui ai dit, ce n'est pas une chose simple quand la France et l'Angleterre sont en guerre, mais c'est faisable néanmoins, n'est-il pas vrai ?

– Évidemment, les émigrés y arrivent bien, et aussi les agents secrets que nous envoyons là-bas pour les surveiller sur le territoire de Sa Gracieuse Majesté britannique. Je sais à ce propos qu'un bateau norvégien doit venir débarquer à Dieppe un chargement de bois de construction et, par la même occasion, prendre un de nos agents qu'il déposera à Douvres, d'où celui-ci gagnera Londres afin de se renseigner sur les agissements d'un petit groupe de royalistes exaltés en mal de complot.

La figure de Chabot s'éclaira.

– Voilà notre affaire ! s'écria-t-il. Tu ne voudrais pas prendre la place de cet agent ? Sa mission peut attendre une autre occasion. La tienne est plus urgente. Nous donnerons un mot à cette fille pour le capitaine du bateau, et s'il survenait des difficultés, tu serais là pour les aplanir, n'est-il pas vrai ?

– Quand doit-elle partir ?

– Dès qu'elle aura le sauf-conduit que je lui ai promis pour demain soir.

– Et qui sera fait au nom de… ?

– Joséphine Gravier.

– Joséphine Gravier, répéta lentement Chauvelin. Et le sauf-conduit sera signé par… ?

– Par moi-même, mon ami Fabre et mon beau-frère Claude Bazire. Chauvelin se leva.

– C'est tout ce que j'ai besoin de savoir pour l'instant, dit-il. Ah ! ceci encore, ajouta-t-il après une seconde de réflexion : je crois nécessaire d'emmener avec moi un homme en qui j'aie toute confiance et qui puisse me prêter son aide à l'occasion. Vous me comprenez ? Un homme vigoureux, discret et, par-dessus tout, obéissant.

– Je n'y vois aucune objection, dit Chabot. Ni vous non plus ? demanda-t-il en se tournant vers ses collègues.

– Moi non plus, dirent-ils ensemble.

– As-tu quelqu'un en vue ? ajouta l'un d'eux.

– Oui, un nommé Auguste Picard, répondit Chauvelin. Un gaillard vigoureux, prêt à tout. Il fait partie pour l'instant de la gendarmerie de la huitième section ; mais il peut nous être prêté le temps nécessaire. Picard ferait tout à fait mon affaire. Il ne s'embarrasse pas de vains scrupules, ajouta-t-il avec un sourire sardonique.

– Entendu pour Auguste Picard.

– À condition qu'il ne bavarde pas, fit remarquer l'un des trois amis.

– Cela va sans dire, répondit Chauvelin. Il conclut d'un ton rassurant :

– Vous pouvez dormir tranquilles, citoyens, dans peu de temps vous rentrerez en possession de vos lettres.

Et sur cette assurance réconfortante, les quatre hommes se séparèrent.

18

Voyage en diligence

La petite diligence qui avait quitté Les Andelys au point du jour fit son entrée avec fracas dans la cour de *l'Auberge du Cheval Blanc* peu après sept heures du soir. Elle avait subi le mauvais temps tout le long de la route. Une pluie torrentielle, poussée par des bourrasques de vent du nord-ouest, fouettait les chevaux, leur rendant la marche difficile sur la route boueuse et glissante. Heureusement pour eux, la charge de la voiture était légère : deux voyageurs dans le coupé, seulement quatre à l'intérieur, et très peu de bagages sur l'impériale.

Les quatre voyageurs de l'intérieur avaient gardé le silence pendant la majeure partie du voyage ; le ciel gris et la tristesse du paysage ne portaient pas à la conversation. L'aspect désolé d'une campagne où une partie des terres étaient laissées incultes se retrouvait partout, même dans le coin de la fertile Normandie que traversait la diligence. La violence du vent inclinait les arbres privés de leur feuillage, et leurs branches nues trempées de pluie se dressaient comme des bras de vieillards décharnés.

Des deux voyageuses de l'intérieur, l'une, personne d'âge mûr, devait être l'épouse de quelque commerçant prospère. Ses doigts étaient ornés de bagues et son châle était attaché par une broche en or. Elle tenait ses mains croisées sur le couvercle d'un panier d'osier d'où elle tirait de temps en temps des provisions variées et appétissantes qu'elle dégustait pour passer le temps. À un moment l'autre voyageuse, vaincue par le sommeil, s'étant

appuyée contre son épaule, elle la repoussa vivement et jeta un regard indigné sur la personne assez présomptueuse pour prendre avec elle de telles libertés.

Cette dernière n'était autre que Josette Gravier, en route pour l'Angleterre, toute seule, sans protection, ignorante du pays où elle se rendait, de cette partie de la France qu'elle traversait, et de la mer qu'elle n'avait jamais vue et qui lui inspirait une vague terreur. Mais son courage restait à la hauteur de la détermination qu'elle avait prise d'aller chercher les lettres emportées par Louise de Croissy. C'était Josette qui, à demi assoupie, avait appuyé sa tête sur l'épaule de son altière voisine ; mais c'était une Josette entièrement transformée. La charmante créature aux boucles blondes et à la mise toujours seyante et soignée avait fait place à une femme d'aspect modeste, aux cheveux aplatis et cachés sous un bonnet de tissu noir attaché sous le menton par un ruban fané. Une cape également noire couvrait une robe sombre et visiblement usagée. Ce qu'elle n'avait pu changer, c'était la beauté de ses yeux bleus, mais elle en voilait l'éclat en conservant ses paupières baissées, comme une voyageuse assoupie par le mouvement de la voiture.

Grâce à ces précautions, elle avait réussi à prendre l'aspect d'une personne des plus insignifiantes, et c'était apparemment l'effet qu'elle avait produit sur les deux voyageurs assis en face d'elle, car après un rapide coup d'œil jeté à leur compagne de voyage, ils s'étaient enfoncés chacun dans son coin, et avaient tué le temps en dormant, eux aussi. Ils ne transportaient pas de provisions avec eux, mais sautaient de la diligence chaque fois qu'elle s'arrêtait à proximité d'une auberge, pour se réconforter, suivant l'heure, par un repas ou une simple rasade.

À Rouen, tout le monde descendit de voiture dans la cour de l'hôtellerie, car la diligence n'allait pas plus loin. Mais une autre partait de bonne heure, le lendemain matin, qui devait arriver à Dieppe dans l'après-midi.

Josette, comme les autres voyageurs, devait aller faire viser ses papiers au poste de police le plus proche de l'hôtellerie. L'examen de son sauf-conduit parut exciter l'étonnement du greffier. Il regarda avec curiosité cette femme à l'aspect modeste qui présentait un sauf-conduit signé par trois membres connus de la Convention nationale. *Laissez passer la citoyenne Gravier Joséphine, âgée de 24 ans, demeurant à Paris, n° 10, rue Quincampoix. Section des Enfants de la Patrie.* Etc. Etc.

Le papier était en règle. Le greffier contresigna le sauf-conduit avec un paraphe compliqué, y apposa le sceau municipal sans se presser et le rendit à Josette. Celle-ci avait passé devant lui la dernière, et quand elle se retourna, elle vit que les autres voyageurs étaient déjà repartis, pressés, sans doute, de trouver le repas et la chaleur du feu qu'un long voyage à cette saison rend également désirables. Il ne restait plus qu'un petit homme mince qui s'avança vers elle en disant :

– Je me suis permis de vous attendre, citoyenne, pensant que vous n'aimeriez peut-être pas vous diriger seule dans ces rues sombres pour regagner l'hôtellerie. C'est bien au *Cheval Blanc* que vous passez la nuit ?

– J'y ai en effet retenu une chambre en descendant de voiture, répondit Josette.

– Dans ce cas, je vais vous y conduire.

– Vous êtes bien bon, mais je ne voudrais pas…, commença Josette.

– C'est un service facile à rendre, répliqua tranquillement son interlocuteur, car j'y retourne également.

Josette reconnaissait maintenant dans cet homme obligeant un de ses compagnons de voyage qui était monté dans la diligence aux Andelys et s'était installé dans le coin opposé au sien où il avait somnolé tout le temps sans paraître s'intéresser à rien ni à personne. C'était un homme mûr, habillé de noir, aux yeux gris et au teint pâle, dont les lèvres minces avaient une expression triste et un peu amère. Ses cheveux plats étaient grisonnants. Bref, ce n'était pas du tout le genre d'individu dont les avances peuvent inquiéter une jeune fille voyageant seule.

Josette le remercia de son obligeance, et tout en échangeant quelques propos sur le peu d'agrément qu'offre un voyage par un si mauvais temps, tous deux arrivèrent à l'hôtellerie où Josette remercia encore son compagnon et lui souhaita le bonsoir sans prolonger la conversation.

Elle ne le revit pas le lendemain matin quand elle monta dans la diligence qui devait la conduire à Dieppe. Elle avait cette fois avec elle des compagnons de voyage très différents de ceux de la veille. Autant les uns avaient été silencieux et taciturnes, autant les autres étaient bavards et bruyants. Il y avait en plus d'elle-même trois hommes et deux femmes, et ils étaient assez serrés les uns contre les autres. Josette, petite et mince, se trouvait repoussée dans son coin par sa voisine qui était une forte commère. Tous ces gens ne cessèrent de parler à voix haute de leurs affaires, mettant seulement une sourdine à leur conversation quand ils se permettaient une allusion à la politique et à la dureté des temps. Le bruit de la diligence, ajouté à celui des voix, engourdit peu à peu Josette. Elle s'enfonça comme elle put dans un coin, s'endormit et rêva.

Elle rêva de son mystérieux héros et de Maurice si modeste et si dévoué, qui souffrait quelque part dans une affreuse prison, soupirant après Josette, se demandant ce qu'elle était devenue, se consumant d'inquiétude à son sujet. Quant au Mouron Rouge, elle le voyait moins clairement que d'habitude. Peu à peu

l'image qu'elle s'en était faite s'obscurcissait, s'effaçait et finalement se fondait dans celle de Maurice. Pauvre Maurice ! il avait l'air si triste et si malade que le cœur de Josette souffrait pour lui dans son sommeil et que ses lèvres murmuraient son nom avec un sentiment d'ardente tendresse.

19

L'obligeant inconnu

Quand, au cours des années qui suivirent, Josette se reportait par la pensée à son mémorable voyage en Angleterre, c'était toujours avec l'impression qu'aucune de ses péripéties ne s'était réellement passée. Elle se rappelait comme on se rappelle un rêve, son départ de Paris au petit matin, la diligence, le bruit continu des roues, la pluie fouettant les vitres, les rafales de vent, l'air confiné de la voiture, saturé d'une odeur de drap humide, de cuir et de charcuterie. Le murmure des voix, les haltes devant les auberges de villages, les nuits passées dans les hôtelleries de Meulan, des Andelys, de Rouen et de Dieppe. Les compagnons de voyage, tantôt bavards et tantôt taciturnes, étaient, eux aussi, comme des personnages vus dans un rêve ; c'était seulement quand elle fermait les yeux qu'elle pouvait se rappeler vaguement leurs traits : la femme du riche marchand, avec ses bagues, sa grosse broche en or et son panier d'osier plein de provisions, les voyageurs bruyants avec lesquels elle avait fait le trajet entre Rouen et Dieppe, sa voisine la grosse matrone qui la repoussait dans son coin et la serrait si fort qu'elle pouvait à peine respirer, le petit homme mince... Ah ! celui-là n'était pas une figure de rêve ! Josette se rappelait avec quelle impression de soulagement elle l'avait revu sur le quai du port de Dieppe, alors qu'avec les indications qui lui avaient été données à l'hôtellerie où elle avait passé la nuit, elle errait à la recherche du bateau norvégien sur lequel Chabot lui avait assuré qu'elle pourrait traverser la Manche. Perdue au milieu du bruit et de l'agitation du port, incapable de reconnaître le *Viking* parmi tous les bâtiments qui étaient à quai, prête à pleurer de fatigue

et d'énervement, elle avait eu un moment de joie en reconnaissant son obligeant compagnon de l'avant-veille.

– Vous me paraissez toute désorientée, citoyenne, dit-il en l'abordant. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

Josette, au début de son voyage, avait pris la ferme résolution de n'entrer en conversation avec personne, mais elle n'avait alors aucune idée des difficultés qu'elle pourrait rencontrer. Puisqu'elle ne pouvait se tirer d'affaire toute seule, force lui était d'accepter de l'aide, et cette aide lui était offerte, il fallait le reconnaître, d'une façon discrète et courtoise.

– Je cherche un bateau de commerce norvégien, le *Viking,* répondit-elle, et je ne sais comment le trouver.

– Qu'à cela ne tienne, citoyenne, je vais vous y mener ; il est là-bas au bout du quai. Je devine pour quelle destination vous vous embarquez ; c'est la même que la mienne, et nous allons continuer à être compagnons de route. Si je puis vous être utile en quoi que ce soit, je suis tout à votre disposition.

Josette le remercia avec effusion. Cet homme était vraiment serviable.

– Avant la guerre, lui dit-il, j'allais souvent en Angleterre pour affaires. Les événements, hélas ! ont interrompu tout commerce entre les deux pays, mais j'ai gardé des amis de l'autre côté de la Manche, et, comme vous-même, citoyenne, j'ai trouvé ce moyen de passer l'eau.

Grâce aux bons offices de son compagnon, toutes les difficultés de Josette se trouvèrent aplanies. Le bateau norvégien fut découvert au bout du quai, Josette put remettre la lettre de Chabot au capitaine, et comme celui-ci connaissait mal le français, le compagnon de Josette lui donna en anglais des explica-

tions qui le décidèrent sur-le-champ à prendre la jeune fille comme passagère.

Le vent était favorable, et la traversée se fit dans les meilleures conditions. Pour Josette, l'air frais de la mer fut le bienvenu après l'atmosphère étouffante de la diligence. C'est avec émotion qu'elle vit les blanches falaises d'Angleterre surgir dans la brume, lui annonçant que son voyage touchait à sa fin et que ses efforts pour assurer le salut de Maurice allaient être couronnés de succès.

Cependant, tandis que le *Viking* entrait dans le port de Douvres et qu'elle attendait le débarquement debout sur le pont, son modeste baluchon à la main, Josette avait l'air bien esseulée, et la pensée de se trouver bientôt dans un pays étranger dont elle ignorait la langue commençait à la remplir d'une nouvelle angoisse. Comment ferait-elle pour retrouver Louise ? Ce qui semblait simple à Paris devenait maintenant singulièrement compliqué.

– Et à présent, mademoiselle, puis-je encore faire quelque chose pour vous ? prononça une voix masculine auprès d'elle. Il faut d'abord, en débarquant, que nous allions montrer nos papiers au bureau du *constable*.

À cet instant Josette eut l'impression que le Ciel avait pitié d'elle et lui envoyait un de ses anges pour la secourir. La voix était celle du petit homme en noir qui n'avait pourtant rien d'angélique. Il tenait ses papiers à la main, et Josette, spontanément, lui tendit le sauf-conduit qu'elle avait tiré de l'intérieur de son corsage. Son compagnon y jeta un rapide coup d'œil.

– Voulez-vous me suivre, mademoiselle ? continua celui-ci. Mais reprenez ce papier qui ne peut vous servir ici puisqu'il émane du gouvernement français avec lequel les Anglais sont en guerre. Ils accueillent bien les émigrés sans papiers, c'est cer-

tain ; mais au cas où vous vous heurteriez à quelque difficulté, je pourrais sans doute vous être utile.

Josette lui répondit par un regard plein de confiance et de gratitude. Faut-il s'étonner si elle eut alors l'idée que cet homme secourable était peut-être un de ces héros anglais dont elle avait tant rêvé ? Elle pouvait réellement le supposer à l'instant où, inquiète et désemparée, elle voyait une main secourable se tendre soudain vers elle pour l'aider à sortir de ses difficultés. Naturellement, elle ne pensait pas que ce petit homme menu pût être le Mouron Rouge lui-même. Dans son imagination romanesque, elle se l'était toujours représenté grand, jeune et beau de visage. Mais ce pouvait être un de ses lieutenants, cet homme frêle qui parlait également bien le français et l'anglais.

Dans le bureau où il la conduisit, le passeport anglais qu'il présenta parut satisfaire le fonctionnaire de Sa Majesté britannique, non seulement quant à son identité, mais quant à celle de la personne qui l'accompagnait.

Qui donc, à part un membre de cette ligue généreuse, aurait assumé la tâche d'aplanir tous les obstacles qui jalonnaient la route de Josette après son débarquement sur le sol anglais, depuis la recherche d'une auberge convenable où elle pût passer la nuit jusqu'à celle de l'office des Émigrés où on la renseigna sur la résidence de Louise ? En fait, Louise vivait assez près de Douvres, à Maidstone, petite ville où, justement, une voiture publique se rendait chaque jour. C'est dans cette voiture que Josette monta au début de l'après-midi, accompagnée de son nouvel ami, le petit homme aux yeux gris et à la voix mesurée. Au cours de la conversation plus suivie qu'elle eut avec lui durant le trajet, quelques allusions et paroles mystérieuses de son compagnon de voyage lui donnèrent l'impression que s'il n'était pas un membre de la ligue du Mouron Rouge, il avait eu du moins des rapports personnels avec son chef.

20

Réunion des deux amies

Louise de Croissy était installée devant sa fenêtre, dans la petite maison de Milsom street qu'elle habitait à Maidstone, quand en levant les yeux de son métier à broder elle aperçut dans la rue Josette Gravier qui s'avançait en compagnie d'un petit homme mince vêtu de noir. Louise sauta sur ses pieds, et quelques secondes plus tard elle sortait en courant de la maison, les bras tendus et le cri de « Josette, ma chérie ! » sur les lèvres.

L'instant d'après, Josette était dans ses bras.

– Josette, ma petite Josette, je ne rêve pas ?

Mais Josette, accablée par la fatigue et l'émotion, était incapable de faire autre chose que d'embrasser Louise et de se serrer contre elle. Pourtant, avant d'entrer dans la maison, elle se retourna pour chercher des yeux l'homme qui avait joué auprès d'elle un rôle si secourable ; mais il avait fait demi-tour et s'éloignait d'un pas rapide.

Louise était dévorée de curiosité, et les questions se pressaient sur ses lèvres.

– Comment es-tu venue, Josette ? Toute seule ? Et qui est ce drôle de petit homme en noir ? Qu'est-ce qui t'a décidée à venir ?

Une fois dans la maison, Josette se laissa tomber dans le fauteuil que Louise avait tiré pour elle près du feu – un magnifique feu de charbon dont les flammes avaient l'air de danser de joie et qui rendait peu à peu de la vie et de la chaleur aux membres engourdis de la voyageuse. Louise, agenouillée près d'elle et tenant ses petites mains froides dans les siennes, poursuivait en parlant avec volubilité :

– Ne parle pas en ce moment, chérie ; reste tranquille et ne fais pas attention à mes sottes questions. Mais imagine ma surprise en te voyant. Je croyais rêver… J'ai si souvent pensé à toi, et dire que te voilà ici ! Je me représente la joie de Jean-Pierre quand il se réveillera. Il se repose en ce moment. Le cher petit va tellement mieux maintenant que…

Ici elle se frappa le front en s'exclamant :

– Mais quelle folle je suis de rester à bavarder comme une pie, alors que tu es si lasse et que tu as sûrement besoin de te réconforter ! Repose-toi un instant en fermant les yeux pendant que je te préparerai une bonne tasse de thé bouillant. Tout le monde ici boit du thé l'après-midi. Je n'en avais pas l'habitude, mais je m'y suis faite, et maintenant j'y ai pris goût… Non, non, je ne bavarderai pas davantage. Reste tranquille pendant que je te prépare un bon goûter.

Elle partit en courant. Elle ne pouvait contenir sa joie et désirait éperdument apprendre comment Josette avait réussi à venir toute seule jusqu'en Angleterre. « Grâce, sans doute, à cet extraordinaire Mouron Rouge », pensait-elle, et son imagination travaillait tandis qu'elle préparait le thé pour son amie. Elle était fière de la façon dont elle savait le faire suivant les règles, fière aussi de ses tartines grillées à point. Josette saurait apprécier ses talents. Chère, chère Josette ! La vie, maintenant qu'elles étaient réunies, allait être toute changée : finie, la soli-

tude ; finies, les inquiétudes au sujet de Jean-Pierre ! L'ange de la maison faisait de nouveau partie du foyer.

Quant à Josette, enfoncée dans une grande bergère, elle était demeurée immobile, les yeux clos, continuant à vivre son rêve. N'était-il pas merveilleux que la Providence l'eût amenée saine et sauve jusqu'ici ? Les péripéties du voyage défilaient dans son esprit comme les images de toutes formes et de toutes couleurs d'un kaléidoscope. Était-ce bien à elle, Joséphine Gravier, qu'étaient arrivées tant de choses, et se pouvait-il vraiment qu'elle fût en Angleterre et non dans la rue Quincampoix ou à l'atelier ? Le souvenir de l'atelier ramena celui de Maurice. Un sentiment de terreur lui étreignit le cœur à la pensée de ce qui le menaçait ; puis un sentiment de joie en se rappelant ce qu'elle allait pouvoir faire pour lui.

Oui, après ces pénibles journées de voyage, c'était vraiment bon d'être assise dans un confortable fauteuil, devant un beau feu, de boire du thé brûlant accompagné de rôties beurrées, et surtout d'avoir Louise à côté d'elle qui la couvait du regard. Oui, le thé était délicieux ! Il y avait des années qu'elle n'en avait bu. C'était maintenant un luxe inconnu, en France, dans ces temps de misère.

Mais elle savait que Louise attendait avec impatience le récit de ses aventures, et elle ne devait pas la laisser plus longtemps en suspens.

– Avez-vous idée pourquoi je suis ici, Louise ? demanda-t-elle tout à coup.

– Pour la même raison que moi, je pense : pour échapper à ces misérables assassins.

Josette secoua la tête :

– Est-ce que j'aurais pu m'en aller en laissant Maurice à Paris, tout seul ?

– Que veux-tu dire ? Où est Maurice ?

– En prison.

– En prison !

– Il a été arrêté trois jours avant mon départ.

– Mais pour quelle raison ? Josette haussa les épaules.

– Sait-on jamais ? murmura-t-elle. Je suppose que ce sont ses rapports étroits avec Sébastien qui ont attiré sur lui l'attention de ces misérables. Peut-être se demandaient-ils à quel point il était au courant de l'affaire des lettres.

– Des lettres ?

– Oui, les lettres que Sébastien nous avait montrées. Vous les avez toujours, Louise ?

– Naturellement.

Josette poussa un soupir de soulagement. Elle tourna vers son amie ses grands yeux lumineux.

– Voilà pourquoi je suis venue en Angleterre, Louise, pour chercher les lettres.

– Josette ! s'exclama Louise, que veux-tu dire ?

– Simplement ceci : Maurice a été arrêté ; vous savez ce que cela signifie : un séjour plus ou moins long en prison, une parodie de jugement, puis…

Elle n'acheva pas.

– Mais…

– Dieu, que j'ai prié, m'a envoyé une inspiration, et il m'a donné le courage nécessaire pour la suivre.

Et Josette conta à Louise en détail ce qu'elle avait fait pour retrouver les noms des conventionnels compromis, sa visite à Chabot, et le marché qu'elle avait conclu avec lui de lui rendre les lettres contre la mise en liberté de Maurice.

– Tu as fait tout cela, ma timide Josette ?

– Je l'ai fait pour Maurice.

– Mais c'est justement le marché que mon pauvre Sébastien avait proposé aux mêmes hommes, et, en conséquence…

– Ils l'ont assassiné, oui, c'est vrai.

– Alors, comment as-tu osé… ?

– Ce n'était pas sans risque, je le sais ; mais je savais aussi que la possession de ces lettres était pour eux une question de vie ou de mort, et qu'ils ne pouvaient les avoir que par moi. J'ai dit que les lettres étaient en Angleterre, par conséquent hors de leur portée, et que vous aviez l'intention de les faire publier dans des journaux qui, d'une manière ou d'une autre, seraient communiqués à Robespierre. Alors, ils m'ont donné un sauf-conduit pour aller en Angleterre et en revenir, et m'ont indiqué aussi le moyen de traverser la Manche sur un bateau norvégien qui se trouvait à Dieppe. Me voilà donc ici, Louise, et si vous voulez bien me donner les lettres, je me mettrai en route pour retourner en France après-demain.

Louise ne répondit pas tout de suite. Elle considérait sa jeune amie avec stupeur. Ainsi, cette fille frêle et timide, toute seule et soutenue uniquement par son courage, avait entrepris une tâche si dangereuse pour sauver l'homme qu'elle aimait. Car Louise en venait à la conclusion que le cœur de Josette, sans qu'elle le sût peut-être, avait enfin été touché par le dévouement et la tendresse de Maurice Reversac. Seule une femme éprise pouvait avoir affronté dangers et difficultés avec cette calme détermination et se montrer prête à y faire face de nouveau, sans même s'accorder un répit.

Josette, elle aussi, demeurait silencieuse, le regard perdu dans le feu, comme si elle voyait dans les flammes l'image de Maurice – Maurice souffrant en prison et soupirant après elle.

– Josette, dit Louise au bout d'un moment, tu ne peux pas repartir si vite après un aussi long voyage.

– Pourquoi pas ?

– Il te faut quelques jours de repos. Tu as l'air épuisée !

Josette secoua la tête.

– Oh ! dit-elle, la fatigue ne compte pas à notre âge. Et puis, mon voyage a été bien moins pénible que le vôtre.

– Je ne comprends pas comment tu as pu me trouver si vite, ne sachant pas un mot d'anglais. Es-tu allée à Londres, au club des Émigrés, où il y a toujours des Français pour vous guider ?

– Non, cela n'a pas été nécessaire.

– Comment t'y es-tu prise alors ?

– Un ami obligeant m’a aidée.

– Un ami ! qui donc ?

– Je ne sais pas. C’est quelqu’un avec qui j’ai voyagé, d’abord dans la diligence, puis sur le bateau.

– Un inconnu, alors ?

– Mon Dieu, oui. Mais vous ne pouvez vous figurer combien il s’est montré bon et serviable. Quand j’ai débarqué à Douvres, je me sentais affreusement seule et désorientée, arrivant dans un pays dont je ne connaissais pas la langue. Sans son aide, je me demande ce que je serais devenue.

– Je sais, observa Louise. J’ai éprouvé la même impression. Mais moi, je me sentais entourée d’amis. Je te l’ai dit dans ma lettre.

– Oui, oui. Parlez-moi d’eux maintenant.

– C’est difficile de décrire les gens. De plus, j’étais complètement harassée. Ce que je puis dire, c’est que les deux jeunes gens qui nous ont accueillis dans la maisonnette sur la falaise et nous ont fait traverser la mer dans un beau navire étaient des Anglais, et de fort beaux garçons. Tous les deux étaient blonds.

– Vous n’avez pas eu affaire à un homme petit, brun, avec un teint pâle et des yeux gris ?

– Non, ma petite, à personne de ce genre.

– C’est ainsi qu’était mon compagnon de voyage. Il m’a offert ses services d’abord à Rouen, puis à Dieppe, et enfin à Douvres quand je ne savais que devenir. Il m’a menée dans une

bonne hôtellerie où j'ai passé la nuit, puis le lendemain matin, à l'office des Émigrés où l'on m'a donné votre adresse. Mon compagnon, s'étant renseigné, a appris qu'une diligence allait partir pour Maidstone ; nous l'avons prise, et quand nous sommes arrivés, il m'a accompagnée à travers la ville pour m'aider à trouver votre maison, ce que j'aurais eu grand-peine à faire seule, ne sachant pas un mot d'anglais. Puis, tandis que je courais me jeter dans vos bras, il a fait demi-tour et s'est éloigné. Mais j'aurai l'occasion de le revoir et de le remercier de tout ce qu'il a fait pour moi.

– Crois-tu vraiment que tu le reverras ?

– Je le crois. Il m'a dit qu'il devait passer seulement deux jours à Douvres et repartir le soir du deuxième jour, c'est-à-dire après-demain, sur un bateau de commerce de je ne sais quelle nationalité en partance pour l'Amérique, mais qui doit faire escale à Dieppe pour y déposer de la marchandise. Le bateau doit appareiller dans l'après-midi, et mon obligeant ami m'a dit qu'il serait sur le quai à partir de deux heures et regarderait si j'étais là.

– Josette, ma chérie, s'exclama Louise, il faut être sur ses gardes avec les gens qu'on ne connaît pas.

– Mais naturellement, Louise, je suis sur mes gardes ; je suis prudente, très prudente, même. Dans les hôtelleries où j'ai passé la nuit, j'ai fait en sorte de partager une chambre avec d'autres femmes ou jeunes filles, bien qu'ayant assez d'argent pour m'offrir une chambre particulière. Pour rien au monde je n'aurais voulu dormir seule dans un endroit inconnu. Mais pour en revenir à mon compagnon de voyage, si vous voyiez ce petit homme à l'air effacé, vous vous rendriez compte que je n'ai rien à craindre de sa part.

– Qui peut-il bien être ?

– Quelquefois, je pense…, murmura Josette.

– Quoi donc, ma chérie ?

– Oh ! vous allez rire de moi.

– Sûrement non. Et je devine d'ailleurs ce que tu allais dire.

– Que devinez-vous ?

– Que tu penses qu'il a quelque rapport avec la ligue du Mouron Rouge.

– Et vous-même, ne le croyez-vous pas ?

– Je n'en sais rien, ma chérie. Les membres de la ligue qui se sont occupés de moi pendant mon voyage étaient tous anglais.

– Peut-être y a-t-il aussi dans la ligue des membres français. Mon compagnon de voyage pourrait en être un. Comment expliquer autrement son extraordinaire obligeance à mon égard ?

– Je ne cherche pas à l'expliquer, ma chérie. Tout ce qui m'est arrivé à moi-même était tellement surprenant, que je suis prête à accepter tout ce qu'on pourrait me dire sur le pouvoir fabuleux de ce mystérieux Mouron Rouge. Mais, maintenant, Josette, assez bavardé. Tu es fatiguée et il faut te reposer. Après cela, nous souperons et tu te coucheras de bonne heure ; car si tu dois me quitter si vite…

– Il le faut, Louise, il le faut, et vous en comprenez la raison, n'est-ce pas ?

– Je suppose que oui ; mais cela me brisera le cœur de me séparer de toi une seconde fois.

– Je dois penser à Maurice, dit Josette doucement.

– Tu l'aimes, Josette ?

– Je ne sais pas, répondit la jeune fille avec un soupir. Tout d'abord je ne le croyais pas. Mais depuis que Maurice est en danger, je me suis aperçue…

– De quoi donc, Josette ?

– Qu'il m'était devenu infiniment cher.

21

Regard en arrière

Cela semblait vraiment étrange de se retrouver en France, d'entendre de nouveau sa propre langue et de comprendre tout ce qui était dit autour de soi.

La jeune fille qui faisait la queue à la porte de l'hôtel de ville de Rouen, avec le même petit baluchon et le même panier d'osier, pour montrer son sauf-conduit, était très différente de la pauvre voyageuse qui s'était sentie si perdue en arrivant à Douvres. Les deux jours que Josette avait passés à Maidstone avaient été vraiment deux jours de bonheur. Être assises toutes deux, la main dans la main, auprès d'un joli feu, ramenait à la mémoire des deux amies les plus heureux souvenirs de leur enfance. Et à leurs pieds, il y avait Jean-Pierre – un Jean-Pierre joyeux, aux joues roses, et chez lequel on ne voyait plus trace de l'inquiétante indolence dont on ne pouvait le tirer lorsqu'il était malade à Paris.

Josette avait l'impression d'avoir été transportée dans un pays de rêve. Les gens y paraissaient heureux et libres – oui, libres ! Ici, pas de regards furtifs, pas d'expression de bête traquée sur les visages. Les enfants avaient tous des souliers et des bas, et rares étaient ceux qui avaient l'air chétifs ou mal nourris. La paix et le contentement semblaient régner partout dans ce pays fortuné. Josette, cependant, n'aimait pas tout en Angleterre. Les nuages gris, l'atmosphère brumeuse et humide lui faisaient regretter le beau ciel bleu et l'air de son Dauphiné natal, cet air pur et vivifiant qui montait à la tête comme le ferait

un vin pétillant. L'air de Maidstone, néanmoins, n'était pas mauvais ainsi qu'en témoignaient les yeux brillants et l'entrain de Jean-Pierre. Louise elle-même, en peu de temps, avait retrouvé le ressort et l'élasticité de la jeunesse. Elle travaillait avec ardeur aux ouvrages de couture et de broderie qui lui étaient confiés – travail peu rémunérateur, c'est vrai, mais qui, grâce à un labeur acharné, arrivait à les faire vivre, elle et Jean-Pierre.

Oui, en vérité, dans la petite maison de Maidstone qui devait être si jolie, à la belle saison, avec son porche minuscule encadré par des rosiers, Josette avait vécu des heures bénies, embellies encore par la pensée qu'elle travaillait à la délivrance de Maurice.

Dès le premier soir, Louise lui avait remis le paquet scellé contenant les lettres, le précieux paquet qui allait servir à racheter la liberté de Maurice. Josette le tournait et le retournait dans ses mains et le considérait comme si elle voulait percer de son regard le papier qui l'enveloppait.

– Qu'est-ce que tu regardes si attentivement, ma chérie ? demanda Louise.

– Je ne reconnais pas les cachets, répondit Josette.

– Ce doit être un cachet dont Sébastien se servait à l'étude. Je n'avais pas pensé jusqu'ici à en examiner l'empreinte.

– Vous n'avez jamais ouvert le paquet ?

– Jamais ; et je ne m'en suis jamais séparée depuis le moment où j'ai quitté la maison. Je le mettais dans la grande poche à l'intérieur de ma jupe, et la nuit, je le glissais sous mon oreiller… ou ce qui me servait d'oreiller.

– C’est ce que je ferai moi-même, naturellement, dit Josette.

– Une fois seulement, reprit Louise après quelques secondes de réflexion, j’ai eu une belle frayeur au sujet de ce paquet. C’était le dernier jour du trajet en charrette, alors que nous traversions cette triste région de l’Artois et que je me sentais si lasse. J’étais sûre qu’avant de repartir j’avais glissé les lettres dans ma poche comme d’habitude. Cependant, quand nous fîmes halte en arrivant en vue de Calais, comme je venais de descendre de la charrette, je tâtai ma poche, et imagine mon émotion quand je sentis que le paquet n’y était plus ! Une terreur folle me saisit, j’eus soudain envie de m’enfuir. J’avais l’impression qu’on m’avait attirée dans cet endroit solitaire à cause des lettres et qu’on allait nous assassiner, Jean-Pierre et moi. Mais je n’avais pas fait trois pas quand la voix la plus aimable qu’on puisse imaginer, accompagnée d’un petit rire singulier, m’arrêta ; je me retournai, et, ma chère Josette, représente-toi ma surprise et ma joie en voyant notre conducteur qui me tendait tranquillement le paquet de lettres.

– Le conducteur ?

– Oui. Qui pouvait être cet homme ? devine-le si tu peux. Moi-même, je voudrais bien le savoir.

Elles causèrent ainsi au coin du feu le lendemain toute la journée et tard dans la nuit. Elles avaient tant de choses à se raconter sur ce qui leur était arrivé pendant qu’elles étaient séparées ! Oui, ces deux jours à Maidstone avaient été deux jours de bonheur et avaient passé comme un rêve.

Et maintenant Josette se trouvait de nouveau en France, à l’avant-dernière étape de son voyage de retour. Dans trois ou quatre jours au plus, Maurice serait libre, et ensemble ils se rendraient dans ce beau pays d’Angleterre ; car ce ne serait pas

prudent de demeurer en France plus longtemps. Là-bas, ils attendraient le temps qui ne pouvait pas manquer de venir où la France retrouverait l'ordre et la paix. Intelligent et laborieux comme il l'était, Maurice réussirait à se procurer une situation. Alors, en se souvenant de leurs promenades à travers Paris, ils erreraient ensemble dans les bois, ces jolis bois anglais dont Josette n'avait eu qu'une rapide vision en se rendant à Maidstone. Dans peu de temps reviendrait le printemps, et les oiseaux d'Angleterre, comme ceux de France, bâtiraient leurs nids tandis que les sous-bois se tapisseraient de primevères et d'anémones. Et si le cœur de Maurice n'avait pas changé, si les mêmes mots d'amour lui revenaient aux lèvres, alors cette fois Josette ne rirait pas de lui. Elle écouterait en silence, avec recueillement, un aveu qui la comblerait de joie, et elle répondrait « oui » à la demande que Maurice lui ferait de devenir sa femme. Puis un jour, de grand matin, ils se rendraient ensemble dans une petite église, et là, sous l'œil de Dieu, se jureraient amour et fidélité pour toujours.

Des rêves, toujours des rêves, mais qui, sûrement, deviendraient bientôt une radieuse réalité. Après avoir dit adieu à Louise et à Jean-Pierre, Josette, dans le coach qui la ramenait à Douvres, pleura d'abord tout son saoul sur cette nouvelle séparation, puis elle n'eut plus de pensées que pour Maurice. De temps en temps sa main se portait à son corsage pour tâter le petit paquet qui s'y dissimulait – ce précieux paquet qu'elle était venue chercher de l'autre côté de la mer pour sauver celui que, tout bas, elle appelait déjà son fiancé.

22

Le marin

Le petit homme à la figure pâle et triste que Josette considérait maintenant comme un ami s'était montré de nouveau des plus serviables à Douvres. Il attendait Josette sur le quai, l'avait fait monter sur le bateau qui appareillait pour mettre à la voile dans la soirée et lui avait annoncé qu'il la retrouverait à Rouen. Lui-même se rendait à Calais ; mais il ne ferait qu'y passer et gagnerait par poste Rouen où il prendrait la diligence pour retourner à Paris.

Bien des fois, pendant les quarante-huit heures qui suivirent, Josette regretta sa compagnie, non pas tant parce qu'elle s'ennuyait que parce que tout le long du trajet depuis Douvres elle avait été agacée par les manières d'un individu qui lui était fort antipathique. Elle l'avait d'abord vu sur le bateau qui transportait quelques passagers en sus d'elle-même. C'était un grand et gros homme, vêtu en marin, qui arpentait le pont d'un air avantageux en lorgnant les deux ou trois femmes qui se trouvaient là, Josette tout spécialement. Chaque fois qu'il rencontrait le regard de l'une d'elles, il se mettait à loucher d'une manière hideuse. Ce manège avait causé à Josette un vague malaise. Lors du débarquement à Dieppe il ne l'avait pas quittée des yeux, et quand elle était montée dans la diligence, il était venu comme par hasard s'asseoir en face d'elle. Ce voyageur engageait la conversation avec tous ceux qui voulaient bien l'écouter et débitait des histoires de navigation et de pays lointains où il était question d'aventures extraordinaires dont il était toujours le héros. Josette le trouvait de plus en plus déplaisant.

À aucun moment, à dire vrai, il ne chercha à l'importuner ; mais elle sentait son attention fixée sur elle, et cela lui était fort désagréable.

Josette fut donc à la fois heureuse et soulagée quand, à Rouen, elle aperçut de nouveau son ami, le petit homme en noir. Dans la diligence, elle avait eu la bonne fortune de se trouver placée à côté de deux femmes, la mère et la fille, qui devaient aussi passer la nuit suivante à Rouen, et qui étaient disposées à partager une chambre avec elle à *l'Auberge du Cheval Blanc*. Les trois femmes s'y rendirent donc, une fois les formalités remplies à l'hôtel de ville, et c'est là que Josette revit son compagnon de voyage. Il se tenait dans le vestibule, à côté d'un homme à l'aspect rude auquel il semblait donner des instructions. Ses yeux ayant rencontré ceux de Josette, il la salua d'un signe de tête et d'un sourire encourageant.

Josette et les deux femmes entrèrent dans la salle à manger où plusieurs petites tables étaient déjà occupées. Au milieu de la salle il y avait une longue table autour de laquelle avaient pris place quelques voyageurs qui attendaient leur souper. Les trois femmes eurent la chance de trouver une petite table libre dans un coin tranquille, et elles purent s'y installer commodément pour prendre leur repas.

Étant placée en face de la porte, Josette pouvait voir les gens qui entraient et sortaient. C'étaient pour la plupart des gens très ordinaires qui faisaient beaucoup de bruit. Deux diligences étaient arrivées coup sur coup, l'une de Dieppe – celle d'où Josette était descendue – et l'autre de Paris. De nombreux voyageurs fatigués et affamés envahissaient la salle en demandant à souper, et parmi eux Josette reconnut sans plaisir le gros marin. Elle se félicita de ce qu'il n'y eût pas de place libre à sa table, car elle avait vu l'homme jeter un coup d'œil dans sa di-

rection, et s'il était venu s'asseoir près d'elle pour souper, cela lui aurait coupé l'appétit.

Cependant, après avoir fait des yeux le tour de la salle, le gros homme ne parut plus s'occuper d'elle. Il gagna la table d'hôte en se dandinant et s'assit.

Il attaqua son souper avec appétit, et une fois de plus essaya de régaler ses voisins de ses balourdises.

Au milieu du repas, Josette eut la joie de voir entrer dans la salle le petit homme au teint pâle. Lui aussi fit du regard le tour de la pièce, et lorsqu'il aperçut Josette, il lui adressa un petit signe amical. Sa vue la réconforta quelque peu. Un peu plus tard, elle observa que tout le personnel du *Cheval Blanc* traitait cet homme d'aspect si modeste avec des égards particuliers. À peine était-il arrivé que l'hôtelier, sa femme et sa fille s'élancèrent dans la salle, et en un tournemain mirent son couvert sur une table qu'ils placèrent près de la grande cheminée. Bien que le souper fût à peu près terminé à la table d'hôte, on lui apporta de la soupe fumante suivie d'un plat qui semblait avoir été préparé spécialement pour lui. Quelques-uns des voyageurs en firent la remarque et chuchotèrent entre eux ; mais, sans qu'ils en eussent conscience, la déférence témoignée par l'hôtelier et sa famille au nouveau venu se communiqua au reste de l'assistance, et la tapageuse hilarité d'un instant auparavant fit place à des conversations d'un ton plus retenu. Seul, le gros marin essaya encore d'imposer à la compagnie ses contes à dormir debout ; mais comme personne ne paraissait plus disposé à l'écouter, il s'arrêta bientôt et garda un silence maussade en louchant dans la direction du soupeur solitaire.

Soudain il se leva. Josette, qui ne pouvait s'empêcher de l'observer, le vit prendre la poivrière sur la table et la retourner entre ses doigts pendant un instant, puis, sans la lâcher, se diriger de son allure déhanchée vers la table où l'ami de Josette ab-

sorbait tranquillement son souper. Ce dernier ne leva pas les yeux et continua à manger tandis que l'impudent individu, penché au-dessus de lui, le considérait avec insolence. Cette indifférence de la part de quelqu'un de notable aurait eu naguère de quoi surprendre ; mais à présent que des brutes semblables à ce déplaisant marin gouvernaient en fait le pays, il était prudent de ne pas se formaliser de leur familiarité, voire de leur impertinence.

Puis, d'un geste mesuré, le marin, se penchant lentement, posa la poivrière devant l'homme en noir. Josette vit alors son ami regarder la poivrière, puis lever les yeux vers le visage penché au-dessus du sien. Elle le vit tressaillir tandis que ses mains se crispaient sur son couteau et sa fourchette et que son teint pâle devenait couleur de cendre.

Personne n'avait remarqué cet incident, sauf Josette qui observait attentivement les deux hommes. Elle n'apercevait du marin que son large dos. Elle le vit hausser les épaules et entendit quelque chose comme un rire moqueur.

Deux secondes plus tard, le marin était sorti de la salle et Josette aurait pu croire qu'elle avait imaginé toute la scène sans l'expression tragique du visage de l'homme en noir. Celui-ci laissa tomber couteau et fourchette et se précipita à son tour hors de la salle.

Ce qui se passa ensuite, elle ne le sut point, car son ami ne revint pas achever son souper, et bientôt les deux femmes dont elle allait partager la chambre se levèrent en déclarant qu'il était temps d'aller se coucher.

La chambre qu'elles avaient retenue était tout en haut de la maison, sous les toits. Elle contenait deux lits : un grand lit dans le fond de la pièce, que la mère et la fille prirent pour elles, et un

étroit lit de fer, placé sous la lucarne, entre le grand lit et la porte. Josette, comme c'était son habitude, prit la précaution de placer le paquet de lettres sous son oreiller, puis, ayant dit sa prière, elle ferma les yeux pour essayer de dormir. Ses compagnes, qui avaient près de leur lit l'unique chandelle, la soufflèrent, et bientôt leur respiration régulière montra qu'elles étaient parties pour le pays des rêves. Pour commencer, une obscurité complète semblait régner dans la chambre. Au-dehors le temps était mauvais, et aucune clarté n'arrivait par la lucarne ; mais bientôt un petit filet de lumière apparut sous la porte. Cette lumière était celle de la lampe qui était tenue allumée toute la nuit dans l'escalier pour la commodité des voyageurs attardés.

La vue de ce faible rayon fit plaisir à Josette ; ses yeux s'habituant peu à peu à ce qui n'était qu'une demi-obscurité, elle se sentit rassurée, et quelques minutes plus tard elle s'endormait à son tour.

Ce qui la tira brusquement de son sommeil elle ne s'en rendit pas compte, mais le fait est qu'elle se réveilla soudain et, pendant un moment, demeura immobile, les yeux grands ouverts, le cœur battant, la main glissée sous son oreiller pour y tâter le précieux paquet. À l'autre bout de la pièce les deux femmes dormaient ; l'une d'elles, même, ronflait bruyamment. Tout à coup Josette s'aperçut que l'étroite bande lumineuse sous la porte s'était visiblement élargie en prenant une forme triangulaire et qu'elle continuait à s'élargir doucement. De plus Josette vit qu'il y avait maintenant le long de la porte une bande lumineuse verticale qui s'élargissait aussi petit à petit tandis que lentement, très lentement, la porte s'ouvrait.

Josette se dressa sur son lit en poussant un cri qui tira ses compagnes de leur sommeil. De leur lit elles ne pouvaient voir la porte, et elles crièrent :

– Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui arrive ?

– La porte ! balbutia Josette d'une voix étranglée. La lumière… la lumière…

Ses compagnes avaient sur une chaise près de leur lit un briquet qu'elles cherchèrent à tâtons, tandis que Josette tenait fixé sur la porte un regard rempli de terreur. Celle-ci était maintenant à demi ouverte, mais qui l'avait poussée ? Impossible de le savoir, car on ne voyait personne. Mais Josette crut entendre un pas furtif traverser l'étroit palier et descendre les marches tremblantes de l'escalier.

De son lit la mère demanda avec humeur :

– Qu'est-ce qui t'a effrayée ainsi, petite citoyenne ?

Sa fille essayait toujours d'allumer le briquet qui refusait de fonctionner. Josette murmura d'une voix haletante :

– La porte… Quelqu'un l'a ouverte… J'ai entendu…

– As-tu vu quelqu'un ?

– Je ne sais pas… mais la porte est ouverte… et j'ai entendu…

– C'est le loquet qui sera mal retombé, dit la mère avec impatience. Avant de me coucher j'avais remarqué qu'il ne fonctionnait pas bien, et le courant d'air aura ouvert la porte.

Elle s'installa de nouveau sur son oreiller. La fille renonça à allumer une lumière et dit avec autant de mauvaise grâce que sa mère :

– Va fermer cette porte, citoyenne ; mets une chaise devant pour la maintenir si tu as peur, et laisse-nous dormir.

Pendant un certain temps Josette demeura immobile, assise sur son lit et les yeux fixés sur la porte. Elle était convaincue que quelqu'un, animé de mauvaises intentions, avait voulu l'ouvrir, puis, effrayé sans doute par son cri et la voix de ses compagnes de chambre, s'était éclipsé furtivement. À présent il n'y avait certainement personne derrière la porte. Pendant un moment elle resta entrouverte juste comme elle était auparavant, puis un courant d'air la fit osciller doucement et grincer sur ses gonds rouillés. Les deux femmes, s'étant retournées dans leur lit, ronflaient de nouveau. Que pouvait faire Josette sinon se gourmander d'être si craintive ? Néanmoins, il lui était impossible de se rendormir dans l'état de nervosité où elle se trouvait avec cette porte qui continuait à se balancer et à grincer sans arrêt. Aussi Josette finit-elle par sortir de son lit et traverser la chambre sur la pointe des pieds pour aller la fermer. Elle le fit aussi doucement que possible afin de ne pas réveiller de nouveau ses compagnes. La main sur le loquet, elle commença par risquer un coup d'œil sur le palier. La lampe placée plus bas projetait une lumière jaunâtre dans la cage de l'escalier. La maison paraissait très tranquille, à part les bruits de ronflements qui venaient des chambres où des voyageurs fatigués se livraient au sommeil. Au-dehors un chien aboya. Josette prêta l'oreille un moment pour écouter si elle percevrait de nouveau le pas furtif qu'elle avait entendu auparavant. Elle ferma la porte très doucement et cherchait à tâtons une chaise pour la placer devant quand elle entendit soudain un choc violent derrière elle, et une rafale de vent s'engouffra dans la chambre. La porte se rouvrit, cette fois toute grande, la chaise échappa des mains de Josette et tomba avec fracas, et Josette elle-même demeura sur place en chemise et en jupon, frissonnant de froid et de terreur. Les femmes se réveillèrent et demandèrent avec irritation si leur compagne ne pourrait pas se coucher et laisser les autres dormir en paix.

Le cœur de Josette battait si fort qu'elle ne pouvait ni remuer ni parler, et le courant d'air très violent lui coupait le souffle.

– Fermez donc la fenêtre, cria la plus jeune des femmes. Le vent l'a ouverte.

À la fin Josette, rassemblant ses esprits, put s'orienter, et, se tournant vers la fenêtre, vit qu'elle était en effet grande ouverte. Il lui fallut grimper sur son lit pour arriver à la refermer.

– Loger d'honnêtes femmes dans une bicoque aussi délabrée, marmotta la plus âgée de ses compagnes à moitié endormie, j'appelle ça de l'escroquerie.

Mais ni elle ni sa fille n'offrirent d'aide à Josette qui, souffletée par le vent, eut beaucoup de difficulté à refermer la croisée. Quand elle y fut parvenue, il lui fallut redescendre de son lit pour aller fermer la porte. Ainsi, plusieurs minutes s'écoulèrent avant que la paix régnât de nouveau dans la chambre. Josette regagna son lit. Sa première pensée fut pour le paquet de lettres ; elle enfonça sa main sous l'oreiller, mais le paquet n'y était plus.

Le cœur défaillant, et moins remplie d'effroi que de désespoir, elle s'élança telle qu'elle était, hors de la chambre, et descendit nu-pieds l'escalier en criant : « Au voleur ! au voleur ! » Elle atteignit le bas de l'escalier sans rencontrer personne, traversa le vestibule en courant et tenta d'ouvrir la porte d'entrée ; mais celle-ci était fermée et verrouillée.

Josette secoua le bouton de la porte et les verrous en continuant à crier : « Au voleur ! au voleur ! » d'une voix brisée par les sanglots. Peu à peu, toute l'hôtellerie se réveilla. Des voix indignées demandèrent ce que signifiait tout ce tapage. Le valet d'écurie qui était de gardé pour la nuit parut le premier en se

frottant les yeux, puis le patron sortit de sa chambre au bout du corridor en pestant :

– Sacrédié ! quel est le gredin qui ose ainsi troubler la paix de cette respectable hôtellerie ?

C'est alors qu'il découvrit Josette qui essayait toujours d'ouvrir la porte en continuant à crier : « Au secours ! au secours ! » d'une voix étranglée par les larmes. Ses épaules étaient humides de la pluie qu'elle avait reçue en fermant la fenêtre, et ses cheveux mouillés lui retombaient sur la figure.

– Nom de nom, la fille ! tonna l'hôtelier en saisissant par le poignet cette femme qui jetait la perturbation dans sa maison. Qu'est-ce que tu fais là ? Et dis-moi, s'il te plaît, pourquoi tu n'es pas dans ton lit comme tous les gens respectables à pareille heure ?

C'était en somme heureux pour Josette d'être tenue aussi fermement par le poignet, sinon elle se serait sûrement effondrée sur le sol. La tête lui tournait. Elle voyait comme dans un brouillard des visages mécontents qui la regardaient d'un air réprobateur. Dans le vestibule s'était formé un groupe d'hommes à demi vêtus, irrités d'avoir été tirés de leur sommeil. Les femmes, pour la plupart, ne dépassaient pas le seuil de leur chambre et se contentaient d'avancer la tête pour regarder, les yeux lourds de sommeil, ce qui pouvait bien se passer.

À la vue de Josette, plusieurs murmurèrent :

– Une vaurienne, sans aucun doute, prise sur le fait de… L'irascible hôtelier secoua Josette par le bras :

– Qu'est-ce que tu faisais là, petite…

Il allait prononcer un mot cru, mais juste à cet instant Josette leva son regard vers le sien. Or les yeux de Josette étaient baignés de larmes, et ils avaient une telle expression d'innocence enfantine qu'elle rappela au digne hôtelier la charmante image de la Vierge devant laquelle il priait étant enfant dans l'église de son village – église maintenant close par la volonté d'un gouvernement impie. Les yeux de Josette lui rappelaient ceux de cette Vierge. Comment aurait-il pu prononcer un mot grossier en l'appliquant à une créature d'aspect aussi angélique ?

– Il faudrait pourtant que tu dises, reprit-il d'un ton plus doux, pourquoi tu n'es pas dans ton lit en train de dormir.

Il s'arrêta pendant que Josette faisait un grand effort pour rassembler ses esprits. Confuse de sa tenue négligée, elle essayait de se reculer dans l'ombre.

– Peut-être est-ce une somnambule, avança quelqu'un, et elle a eu un cauchemar.

Mais à cette suggestion, Josette fit « non » de la tête.

– Est-ce que quelque chose t'a fait peur, petite citoyenne ? demanda l'hôtelier avec bienveillance.

Josette recouvra enfin la voix.

– Oui, dit-elle en se raidissant, car la dernière chose qu'elle voulait faire était de pleurer devant tous ces gens. Je me suis réveillée en sursaut. J'ai regardé la porte. Elle s'ouvrait lentement, poussée du dehors. J'ai jeté un cri. Alors j'ai entendu un bruit de pas descendant tout doucement l'escalier.

– Impossible ! dit l'hôtelier.

– Je n'ai rien entendu, commenta quelqu'un.

– Ni moi, ajouta un autre.

– Moi, remarqua un troisième, j'ai entendu une sorte de fracas, il n'y a pas bien longtemps.

– Il y a eu un fracas en effet, poursuivit Josette lentement. Pendant que je fermais la porte un vent violent a ouvert la fenêtre derrière moi. J'ai été la fermer. Alors la porte s'est rouverte et je suis allée la fermer aussi. Quand je suis retournée dans mon lit, je me suis aperçue que… oh ! mon Dieu !…

– Quoi donc ? que t'est-il arrivé ? demandèrent les assistants en chœur.

– Un paquet de lettres qui, pour moi, était une chose sans prix…

– Il n'était pas volé ?

– Si, volé.

– Où l'avais-tu mis ?

– Sous mon oreiller.

– Et tu dis que lorsque tu es rentrée dans ton lit, ce paquet…

– … N'était plus là.

– Impossible ! réitéra l'hôtelier d'un air obstiné. Un des hommes remarqua :

– Le voleur, quel qu'il soit, doit toujours être dans la maison, puisque la porte d'entrée est verrouillée à l'intérieur.

– Et la porte de derrière ? suggéra un autre.

Plusieurs des assistants, sous la conduite du veilleur de nuit, allèrent examiner la porte de derrière et la trouvèrent fermée et verrouillée comme la porte principale.

– J'en étais sûr, dit le veilleur. J'avais poussé les verrous moi-même aux deux portes et vérifié la fermeture de toutes les fenêtres.

Il avait l'impression que l'histoire de Josette pouvait faire douter de son zèle.

– Le voleur doit être encore dans la maison, murmura Josette.

– Impossible ! répéta une troisième fois l'hôtelier du *Cheval Blanc*.

Les regards lancés à Josette devenaient rien moins que tendres, et si l'hôtelier et quelques hommes dans l'assistance subissaient l'influence des grands yeux bleus si remplis d'innocence, les femmes, sur le pas de leurs portes respectives, avaient leur mot à dire. L'une d'elles attacha le grelot en marmottant :

– Tout cela n'est qu'un tissu de mensonges.

Après quoi, les autres y allèrent de tout leur cœur. Les femmes sont ainsi : qu'une mégère lance un premier coup de langue, et rien ne peut plus arrêter le flot des mauvaises paroles. La pauvre Josette sentait l'hostilité croître autour d'elle, et cela ajoutait encore à son angoisse au sujet de la disparition des

lettres. En fait, et comme il arrive souvent, tous ces gens se conduisaient comme des moutons. Dès que le doute eut été jeté sur la véracité du récit de Josette, il n'y eut presque plus personne pour la croire. La supposition qu'elle était somnambule fut rejetée définitivement. Cette fille n'était qu'une petite drôlesse, errant la nuit à travers l'hôtellerie, en quête d'aventures. En vain Josette pleurait-elle, en vain invoquait-elle le témoignage de ses compagnes de chambre. Les deux femmes refusèrent de quitter leur lit où, la tête sous les couvertures, elles déploraient d'avoir jamais mis le pied dans cette abominable hôtellerie. Vaincue par la douleur et la honte, Josette s'était réfugiée dans le coin le plus sombre du vestibule et s'efforçait de surmonter la terreur que lui causait la vue de tous ces visages irrités. Dans son cœur elle priait comme jamais elle n'avait prié, suppliant son ange gardien de l'aider à sortir de cette horrible situation.

– À mon sens, c'est une affaire pour la police.

Cette suggestion faite par une femme fut reprise aussitôt par d'autres. C'était en vérité la solution la plus commode. Après quoi, tout le monde pourrait retourner se coucher et terminer en paix ce qui restait de la nuit.

– C'est bien mon avis, dit un des hommes. On n'a qu'à conduire cette fille au poste de police le plus proche.

Alors une chose curieuse se passa.

Pendant que tout le monde donnait son avis, à voix haute ou basse, l'hôtelier, indécis, se grattait la tête. C'était à lui que revenait de prendre une décision, et il ne savait ce qu'il devait faire.

Soudain, dominant le tohu-bohu, une voix nette prononça d'un ton d'autorité :

– Certainement non. Il ne sera pas dit qu'une respectable citoyenne de la République a été tramée devant la police au milieu de la nuit.

C'était la voix de quelqu'un habitué à commander et à être obéi, une voix très calme, mais impérieuse.

Un homme petit et mince, avec une figure pâle et des yeux pénétrants, se fraya un passage à travers les gens qui remplissaient le vestibule. Contrairement aux autres, il avait pris le temps d'enfiler son habit sur sa chemise, de mettre ses bas et ses souliers et de brosser correctement ses cheveux. Sous son habit, autour de la taille, il avait une ceinture tricolore. L'hôtelier poussa un soupir de soulagement ; il était vraiment heureux d'être déchargé de l'obligation de prendre une décision dans un cas pareil. Évidemment, l'histoire de la jeune fille n'avait pas beaucoup de suite… mais elle avait de si jolis yeux bleus… c'est bon, c'est bon ! de cette façon il n'aurait pas la pénible tâche de la mener à la police en portant contre elle une accusation infamante. Les autres spectateurs étaient profondément impressionnés par l'air impératif du nouveau venu et par son écharpe tricolore, insigne porté par les représentants de l'autorité. Quant à Josette, elle joignit les mains et leva sur lui un regard chargé de reconnaissance, mais elle était encore incapable de parler.

– Où est votre épouse, hôtelier ? poursuivit l'homme à l'écharpe tricolore du même ton bref.

– Voilà, à votre service, citoyen, répondit elle-même la digne hôtelière.

Elle avait glissé ses pieds nus dans des pantoufles, passé une jupe et mis un châle sur ses épaules. À la différence des

autres femmes, elle sentait que l'affaire la concernait, et elle s'était habillée pour être prête en cas de besoin.

– Tu vas donner un lit à la citoyenne Gravier dans la chambre de ta fille, où elle passera, j'espère, le reste de la nuit en paix.

Ainsi parla l'homme au teint pâle, et c'était merveilleux de voir avec quelle rapidité ses ordres furent obéis. La ceinture tricolore opérait vraiment des prodiges !

– Et maintenant, ajouta-t-il sèchement, rappelez-vous que la citoyenne est sous la protection spéciale du Comité central de salut public.

Josette fixait sur lui de grands yeux stupéfaits. Le petit homme surprit ce regard et vint jusqu'à elle. Il prit sa petite main glacée et la caressa doucement.

– Essaye de prendre maintenant un peu de repos, ma petite, dit-il avec bonté. Tu retrouveras tes lettres, je te le promets, même, ajouta-t-il avec un sourire, s'il faut pour cela mettre en branle tout l'appareil de la justice.

Il prononça ces mots d'un ton si plein de confiance que Josette se sentit réconfortée et presque rassurée. Son cœur simple, même, débordait d'une telle gratitude qu'instinctivement, comme une enfant, elle leva la main maigre qui caressait la sienne jusqu'à ses lèvres. Elle était sur le point d'y déposer un baiser quand soudain, quelque part dans la maison, un fracas de meubles renversés se fit entendre, immédiatement suivi d'un rire sonore et prolongé. Toutes les têtes se tournèrent vers l'escalier, le bruit paraissant venir des étages supérieurs de la maison.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Que diable se passe-t-il », et autres expressions de surprise du même genre jaillirent des lèvres de toutes les personnes présentes.

– Je parie que c'est le matelot ivre, dit quelqu'un.

– Cela ne peut pas être lui, affirma un garçon d'écurie. Je l'ai fait sortir moi-même par la porte de la cour, il y a deux heures, et j'ai poussé les verrous derrière lui.

Mais l'homme à l'écharpe tricolore avait arraché sa main de celle de Josette. L'espace d'une seconde, il parut prêt à se joindre à l'hôtelier pour rechercher le marin ; mais il se ravisa. Sans doute estima-t-il que faire la chasse à un gredin du haut en bas des escaliers d'une auberge était contraire à la dignité d'un membre du gouvernement. En outre, il savait très bien, dans son for intérieur, qu'on ne trouverait pas plus de marin que de gredin à l'intérieur de la maison. Le rire de tout à l'heure était venu du dehors – il devait y avoir une fenêtre ouverte quelque part – et le son de ce rire n'était que trop familier aux oreilles dudit membre du gouvernement : le rire était celui d'un personnage qui, jusque-là, s'était montré insaisissable, bien que son adversaire eût déployé toutes les ressources de son intelligence pour le réduire aux abois.

Dans les circonstances présentes qui faisaient présager de graves difficultés, il importait avant tout d'examiner la situation avec calme, puis de préparer minutieusement un plan de bataille, et de le tenir si secret que rien ne pût venir le contrecarrer. Dans la partie qui allait se jouer, la fille Gravier était une pièce maîtresse – juste ce qu'il fallait pour susciter l'intérêt et les prétendus sentiments chevaleresques de ces damnés espions anglais.

L'homme à l'écharpe tricolore, dont le visage blême reflétait la rage qui le bouleversait intérieurement, se retourna vers

le petit groupe de curieux qui étaient restés à chuchoter dans le vestibule, et, avec un geste impératif, leur ordonna à tous de regagner leurs chambres ; et tous se dispersèrent aussitôt comme autant de moutons. L'hôtelière prit la main de Josette.

– Viens, dit-elle, ma jolie. Dans la chambre d'Annette il y a un bon canapé sur lequel tu pourras très bien dormir.

Et Josette s'étant laissée emmener docilement, l'homme à l'écharpe se tourna vers l'hôtelier demeuré seul avec lui dans le vestibule.

– Rappelle-toi bien, lui dit-il en martelant les mots, que toi et ta femme vous répondez sur votre tête – je dis bien, sur votre tête – de la sécurité de la citoyenne Gravier.

L'hôtelier frémit, et son visage haut en couleur devint blême. Il comprenait suffisamment la menace, bien que le tour imprévu des événements passât sa compréhension.

Docilement, sans bruit, les derniers curieux avaient regagné leurs lits, d'où ils commentaient l'incident avec leurs compagnons de chambre respectifs, chacun faisant part aux autres de ses suppositions et de ses conjectures. Josette s'était couchée sur le canapé dans la chambre d'Annette, mais il lui était impossible de dormir parce que son cerveau ne cessait de travailler et que son cœur battait encore des trop nombreuses émotions qu'elle venait de subir. Il y avait des moments où, étendue dans l'obscurité de la nuit, il lui venait des doutes et des craintes. Ces doutes, ces craintes étaient causés par l'écharpe tricolore de son protecteur et par l'autorité dont il semblait investi. Qui pouvait-il être ? un haut fonctionnaire ? un magistrat ? Avant de le voir sous ce nouvel aspect, Josette s'était plu à supposer qu'il pouvait avoir des liens avec la ligue du Mouron Rouge. Mais il n'y avait pas moyen de croire qu'un personnage porteur de cet insigne officiel pût avoir quelque chose de commun avec les valeu-

reux héros de ses rêves. Néanmoins, c'était le même homme qui était venu à son secours alors que tous ces gens disaient d'elle des choses si abominables et la menaçaient de la police. C'était lui qui lui avait solennellement promis que ses lettres lui seraient rendues. Comment Josette, si simple et si droite, aurait-elle pu se reconnaître dans tous ces mystères ?

Dans sa chambre, à l'étage au-dessus, le citoyen Chauvelin faisait les cent pas, le visage crispé, les mains nouées derrière le dos, tout en répétant d'une voix rageuse :

– Et maintenant, une fois de plus, à nous deux, mon élégant Mouron Rouge !…

Un moment après on frappa à la porte. En réponse à son impérieux « Entrez », un individu à l'aspect rude et grossier, vêtu d'un maillot et d'une culotte déboutonnée aux genoux, entra dans la chambre. Il tenait à la main un paquet scellé qu'il tendit à Chauvelin. Ni l'un ni l'autre des deux hommes ne parla tout d'abord. Celui qui venait d'entrer demeurait debout au milieu de la pièce, attendant qu'on lui adressât la parole, tandis que Chauvelin, assis à la table, tournait et retournait le paquet entre ses doigts minces.

Ce fut le nouveau venu qui rompit le silence. Il désigna du doigt le paquet.

– C'est bien ce que tu désirais, n'est-ce pas, citoyen ? dit-il.

– Oui, répondit sèchement l'autre.

– Ce n'était pas une besogne facile. Si j'avais su…

– Cependant, interrompit Chauvelin avec impatience, le vent et la pluie t'ont aidé, à ce qu'il me semble.

– Mais si j'avais été pris ?

– Tu ne l'as pas été. Alors, à quoi bon en parler !

– Et je me suis abîmé le genou en redescendant de cette maudite fenêtre, marmotta Picard en jetant un regard en dessous à son employeur.

– Ton genou se guérira, répliqua Chauvelin d'un ton cassant, et tu as gagné une jolie somme.

Il eut un petit rire satisfait au souvenir des événements de la nuit. Lui et Picard. La porte ouverte. La fenêtre ouverte. Le courant d'air. Josette en chemise et jupon luttant avec la porte pendant que Picard se glissait par la fenêtre, et que lui, Chauvelin, descendait à pas de loup les escaliers. Oui, tout avait marché admirablement. Mieux, même, qu'il ne l'avait espéré. Leur action concertée avait parfaitement réussi.

Picard attendait sa récompense. Chauvelin lui donna les deux cents livres promises – une grosse somme pour l'époque. L'homme grommela quelque chose d'indistinct et se retira.

Pendant près d'une demi-heure, Chauvelin demeura assis devant la table, à manier dans tous les sens le paquet volé. Il y avait sur la table une bougie allumée dont la faible lumière vacillait au moindre souffle d'air. Les yeux expressifs de Chauvelin étaient fixés sur les cachets. Il ne les brisa pas. Dans le plan machiavélique qu'il avait conçu, les cachets devaient demeurer intacts. Il les regarda de tout près et se demanda qui les avait apposés : Sébastien de Croissy, ou sa femme avant de remettre les lettres à Josette ? Les sceaux ne lui disaient rien ; en tout cas, il n'avait pas l'intention de les rompre. Il déposa le paquet sur la table dont il ouvrit le tiroir. Du tiroir il tira un petit morceau de cire molle, et, avec le plus grand soin, prit l'empreinte d'un des

cachets. Une fois terminé, il examina son travail et en fut satisfait. Il mit alors l'impression en creux du cachet dans le tiroir de la table qu'il ferma à clef.

Quant au paquet volé, il le plaça dans la poche de son habit, et l'habit sous son matelas. Après quoi, il se mit au lit.

23

L’épée de Damoclès

Chacun connaît l’histoire du courtisan Damoclès élevé temporairement à la dignité de monarque, et qui savoure par avance le luxe et les honneurs dont il va pouvoir jouir, quand il s’aperçoit qu’une épée est suspendue au-dessus de sa tête par un simple crin de cheval.

En cette fin d’automne 1793, trois représentants du peuple de France menaient leur existence avec la désagréable sensation qu’éprouva jadis Damoclès.

Le club des cordeliers avait alors perdu une grande partie de son prestige au bénéfice du club des jacobins, et en conséquence, n’était plus guère fréquenté par les membres influents du gouvernement. Ce club était devenu un lieu commode de rendez-vous, la paix et le silence de ses salles désertes étant appréciés par ceux qui voulaient traiter d’affaires confidentielles. Là, bien des fois, pendant ces journées d’attente, les trois hommes, tremblant d’inquiétude, avaient tenu conseil, essayant de se communiquer mutuellement l’assurance et l’espoir que chacun en particulier était loin d’éprouver. L’attente se prolongeant, ils se posaient sans cesse la même question : qu’avait pu devenir cette jeune drôlesse qui avait eu le front de venir les menacer, ruinant ainsi la tranquillité à laquelle, estimaient-ils, leur donnaient droit des services qu’ils avaient rendus à la nation.

Un beau jour, enfin, arriva une lettre de Chauvelin. Il l'avait adressée à François Chabot comme à celui des trois compères le plus compromis dans l'affaire des lettres. Chabot, quand il la reçut, se trouvait dans son bureau. D'un doigt tremblant il rompit les cachets du message si impatiemment attendu, car il avait reconnu la fine écriture de son correspondant. Pour commencer, il lui fut impossible de lire ; le sang lui battait aux tempes, le papier tremblait dans ses doigts et les lettres dansaient devant ses yeux. Quand il fut capable de déchiffrer sa missive, la première phrase qu'il lut lui fit pousser une exclamation de joie : *J'ai ici la fille Gravier*… Certes, voilà qui était une bonne nouvelle. Chabot ferma les yeux pour savourer la joie intense qu'elle lui causait. Avec la fille Gravier en son pouvoir, Chauvelin n'avait eu aucune difficulté à s'emparer des lettres. Pourtant, à y bien réfléchir, Chabot trouva étrange que son correspondant eût choisi cette manière énigmatique de commencer sa lettre : *La fille Gravier !* Oui, tenir la fille était bien, mais les lettres ? Qu'étaient devenues les lettres ? Chabot ressentit soudain un malaise et une vague frayeur. Il cligna des yeux une ou deux fois parce que sa vue était brouillée. Des gouttes de transpiration se formaient sur son front et descendaient le long de son visage. Enfin il reprit la lettre, et voici ce que le citoyen Chauvelin lui écrivait de Rouen :

*J'ai ici la fille Gravier sous mes yeux, ce qui te montre que j'ai rempli ma mission avec un plein succès. Je suis à Rouen, à l'*Auberge du Cheval Blanc, *sous le même toit que la petite citoyenne qui voulait te faire chanter. Jusqu'ici je n'ai rien fait au sujet des lettres. Je les aurai quand il me plaira. Pour l'instant, d'autres affaires très graves requièrent toute mon attention. Il ne s'agit pas d'une affaire personnelle, mais d'une intrigue qui menace la sûreté de la République. Je ne compte pas revenir immédiatement à Paris, car j'ai à portée de la main un gibier que je ne veux laisser échapper à aucun prix. Tâche de lire entre les lignes. Je compte sur toi pour exposer cet état de choses à ceux que concerne également l'affaire que tu m'as con-*

fiée. Je te le répète, je puis avoir les lettres quand il me plaira. Ne trouverais-tu pas opportun que je les détruise avant qu'elles vous aient créé de nouveaux ennuis ? Si tu donnes ton adhésion à ce sage projet, écris-moi sur-le-champ en envoyant ton courrier à Rouen, Auberge du Cheval Blanc. *J'insiste pour que tu le fasses sans délai. Il y a ici au travail des forces occultes dont tu n'as pas idée, et si, comme je le pense, tu as à cœur le salut de la République autant que moi, je suis sûr que tu seras prêt à entrer dans mes vues.*

François Chabot lut et relut cette missive dont certains passages lui semblaient ambigus. Par exemple, qu'est-ce que Chauvelin voulait dire par la phrase finale ? À Chabot, elle faisait l'effet d'une vague menace. Il y avait d'autres points encore.

Ce soir-là, quatre hommes s'assirent dans un coin de la salle du club des cordeliers. Il y avait François Chabot, député du Loir-et-Cher, Fabre d'Églantine, député de Paris, et Claude Bazire, député de la Côte-d'Or, trois coquins qui ne faisaient guère honneur à leur mère patrie. Danton lui-même, sur leurs insistances, était venu les rejoindre.

– Si j'étais à votre place, je n'aurais pas grande confiance dans ce vieux renard, une fois qu'il serait hors de ma vue, déclara Danton après avoir lu la missive de Chauvelin.

– Mais il peut s'emparer des lettres quand il voudra. Cela ne fait pas de doute, fit remarquer Chabot.

– Il les a probablement déjà dans la poche intérieure de son habit, riposta le grand homme, et il est tout prêt à les vendre ou à en user pour ses propres fins.

– Alors, que vaut-il mieux faire ?

– Envoyer un courrier à Rouen, suggéra Fabre d'Églantine, pour le prier de regagner Paris immédiatement.

– Et s'il refuse ? dit Danton avec un haussement d'épaules.

– Il n'oserait pas.

– Et vous, oseriez-vous le menacer, s'il détient réellement les lettres et peut s'en servir contre vous ?

Ils se turent tous les trois, parce qu'ils savaient fort bien, mais venaient tout juste de s'en apercevoir, que c'était Chauvelin qui, après Sébastien de Croissy et Josette Gravier, tenait l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de leur tête.

Au bout d'un moment Chabot chuchota en regardant Danton pour solliciter son avis :

– Qu'est-ce que nous pouvons faire, alors ?

– À mon sens, dit Danton avec un air détaché comme si l'affaire ne le concernait aucunement, à mon sens, l'un de vous devrait partir immédiatement pour rejoindre Chauvelin à Rouen et se faire remettre directement le paquet de lettres par cette fille. Après cela, détruisez ces maudites lettres, et le plus tôt sera le mieux.

L'avis semblait judicieux. Il fut convenu qu'on s'y conformerait, et François Chabot déclara qu'il était tout prêt à partir pour Rouen dès le lendemain matin.

24

Les lettres retrouvées

De Meulan, où il passa la nuit, Chabot envoya un courrier à Rouen avec une lettre pour avertir Chauvelin de sa prochaine arrivée.

Rempli d'impatience, écrivait-il, *j'arrive en personne prendre possession de ce qui nous intéresse. Nous verrons ensemble de quelle façon mes amis et moi pourrons te témoigner notre reconnaissance.*

Un sourire ironique tordit les lèvres minces de Chauvelin quand il lut cette courte missive. Ces imbéciles de poltrons faisaient son jeu, en vérité.

L'arrivée du courrier l'avait interrompu dans un travail minutieux qui lui avait demandé beaucoup de temps et de dextérité. Il était assis devant la table de la chambre qu'il continuait à occuper à l'hôtellerie du *Cheval Blanc*. Bien qu'il fît grand jour il y avait une bougie allumée sur la table. Chauvelin, de ses doigts habiles, avait passé un certain temps à envelopper un paquet de petite taille, et venait de le cacheter avec de la cire rouge et un cachet neuf.

Quand on lui annonça le courrier, il souffla la bougie et jeta le paquet dans le tiroir de la table.

Dès qu'il se retrouva seul, il tira le paquet du tiroir, en prit un autre dans la poche supérieure de son habit et les posa à côté

l'un de l'autre. Ils étaient en tout point rigoureusement semblables ; seul, un œil particulièrement exercé pouvait déceler une différence entre les deux. À considérer la forme, les dimensions, l'aspect chiffonné et défraîchi de l'enveloppe extérieure, la disposition des cinq cachets de ces deux paquets, on aurait pu les prendre l'un pour l'autre. Chauvelin leur fit passer un dernier et rigoureux examen. À ses yeux seuls pouvait apparaître une légère, très légère, différence entre les cachets dans la netteté et la finesse de l'empreinte.

Finalement il remit dans la poche supérieure de son habit le paquet pris sous l'oreiller de Josette Gravier et glissa l'autre dans une poche de côté. Après quoi il composa ses traits, leur donna une expression amicale et partit à la recherche de Josette.

C'était le cinquième jour que Josette passait à Rouen, attendant et espérant contre toute espérance. Elle était toujours à l'hôtellerie du *Cheval Blanc* et continuait à partager la chambre d'Annette. Les premiers jours elle n'avait aperçu son ami que dans la salle à manger, où il se bornait à lui adresser de loin un signe de tête amical.

Mais la veille elle l'avait rencontré dans le petit jardin de l'hôtellerie, et cette fois il l'avait abordée avec un air bienveillant. Tout de suite il avait prononcé des paroles d'espoir au sujet du paquet volé qui, sûrement, allait être retrouvé. Il montra à Josette une telle sympathie que celle-ci ne put s'empêcher de lui confier que ce paquet représentait pour elle quelque chose d'infiniment précieux, puisqu'en le portant au député Chabot elle comptait obtenir la vie et la liberté d'un ami très cher, Maurice Reversac.

Le petit homme pâle l'avait écoutée avec intérêt et s'était montré si rassurant que Josette, la nuit suivante, avait dormi

paisiblement, ce qui ne lui était pas encore arrivé depuis qu'elle était à l'*Auberge du Cheval Blanc*.

– Ne vous tourmentez pas, ma petite fille, lui avait-il dit pour finir, votre précieux paquet vous sera rendu très prochainement.

Pour profiter d'un rayon de soleil et respirer un peu d'air pur, Josette était allée se promener, comme elle le faisait souvent, dans la belle avenue qui faisait naguère partie du domaine des ursulines, expulsées de leur couvent par la Révolution. La vue sur le fleuve, avec ses deux îles et les bateaux qui glissaient majestueusement, portés par le courant vers la mer, était très belle. L'endroit n'avait rien de solitaire, car c'était la promenade favorite des gens de la ville. Puis, le couvent ayant été transformé en école, durant la récréation ou après les classes, des troupes d'enfants sortaient de la vieille construction médiévale pour courir et s'ébattre le long de l'avenue. Josette, d'ailleurs, ne venait pas là en quête de solitude, elle aimait à regarder les enfants et les promeneurs, et de toute façon c'était plus agréable pour elle que de rester dans l'atmosphère confinée de la salle à manger de l'hôtellerie, exposée aux regards plus ou moins bienveillants ou curieux des allants et venants.

Le temps étant vraiment doux pour la saison, elle s'était assise un moment sur un banc, sous les marronniers dénudés, quand elle aperçut son ami qui venait vers elle d'un pas alerte, et dès qu'elle distingua l'expression de son visage, elle comprit qu'il était porteur d'une bonne nouvelle. Avant même de l'avoir rejointe, il plongea la main dans la poche de côté de son habit, et elle devina ce qu'il y cherchait. Elle ne put réprimer un cri de joie et courut à sa rencontre. Il avait en effet tiré un paquet de sa poche, et voilà qu'il le lui remettait bel et bien entre les mains ! N'était-ce pas merveilleux, incroyable ? Josette pressa le paquet sur sa joue, puis le mit contre son cœur battant. Elle était telle-

ment transportée de joie que, comme une enfant, elle ouvrit les bras, et elle aurait serré sur son cœur cet excellent, cet incomparable ami si celui-ci n'avait levé la main en signe d'avertissement, car elle aurait attiré sur eux l'attention des promeneurs. Elle s'excusa aussitôt de son impétuosité.

– Je suis si contente ! expliqua-t-elle, mi-riant, mi-pleurant, si soulagée. J'oubliais…

– Je vous avais bien dit que je vous retrouverais vos lettres, dit-il en prenant les mains tremblantes de Josette dans les siennes.

– Je prierai Dieu tous les jours pour qu'il vous donne la récompense que vous méritez, murmura Josette. Mais dites-moi, comment avez-vous fait, citoyen, pour retrouver ces lettres ?

– Cela, c'est mon secret, que je ne suis pas libre de révéler. Il vous suffit que les lettres vous soient rendues. Maintenant, j'ai une autre bonne nouvelle à vous annoncer.

– Une autre bonne nouvelle ! s'exclama-t-elle toute joyeuse.

Puis, se ressaisissant :

– Je ne veux pas l'apprendre, dit-elle, avant que vous m'ayez dit votre nom.

Il eut un petit rire et un haussement d'épaules.

– Et si vous m'appeliez Armand, dit-il, citoyen Armand ?

– Est-ce là votre nom ?

– Eh ! oui.

Josette répéta le nom une ou deux fois tout bas.

– Cela me sera plus facile pour vous nommer dans mes prières, fit-elle avec une gravité naïve, sans remarquer le pli ironique des lèvres de son interlocuteur. Et maintenant, apprenez-moi votre bonne nouvelle.

– Simplement ceci : vous n'avez plus besoin d'aller jusqu'à Paris.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire qu'un courrier vient d'arriver de Meulan avec la nouvelle que François Chabot – l'homme dont vous me parliez hier – sera ce soir à Rouen.

– Ce soir même ?

– Oui, alors, vous comprenez…

– Oui… je comprends, murmura-t-elle, émue par l'annonce de cet événement imprévu.

– Cela supprime pour vous un voyage qui n'est pas sans risque. J'ai réussi à vous retrouver ce paquet, mais je ne puis vous accompagner tout le long du chemin jusqu'à Paris, et l'on pourrait vous le dérober de nouveau.

– Oui, je comprends, répéta Josette.

Elle était tout interdite. Cette nouvelle inattendue la déconcertait. Instinctivement sa main chercha le paquet et le tira de l'intérieur de son corsage. Le papier qui l'entourait était sali et froissé, ce qui n'avait rien de surprenant après avoir été manié par d'autres mains, mais les cachets étaient intacts.

– Si j'étais à votre place, ma petite, dit le citoyen Armand, je ne briserais pas les cachets. Il est préférable pour vous, et aussi pour votre ami, – Reversac, c'est bien son nom ? – que le citoyen député puisse être sûr que vous n'avez pas lu ces lettres qui ont probablement un caractère confidentiel. Cela le disposera mieux à votre égard. Vous comprenez ce que je veux dire ?

– Je pense que oui, mais, même si je ne comprenais pas, ajouta naïvement Josette, je ferais ce que vous me conseillez de faire.

Le citoyen Armand lui donna une petite tape sur l'épaule.

– Voilà qui est bien, dit-il simplement.

Il allait la quitter, mais Josette posa timidement la main sur son bras.

– Citoyen Armand…

– Oui. Qu'est-ce qu'il y a donc ?

– Vous verrai-je avant l'arrivée du citoyen Chabot ?

– J'irai certainement vous prévenir de son arrivée… À propos, ajouta-t-il comme si une idée lui venait soudain, ne serait-il pas plus sage que vous me laissiez ce paquet jusqu'au soir ?… Non ? continua-t-il avec un sourire en voyant Josette croiser les bras sur sa poitrine, comme si une force irrésistible la poussait à ne pas se séparer de nouveau de ce qui avait pour elle tant de valeur. Non ? Eh bien ! comme il vous plaira, mon enfant. Mais prenez-en grand soin. Espions et voleurs continuent à rôder par ici, sachez-le.

– Des espions ?

– Mais oui. Vous avez certainement deviné que les lettres n'avaient pas été prises par des voleurs ordinaires ?

– Non. Je pensais…

– Quoi donc ?

– Que ce paquet étant cacheté, un voleur avait pu croire qu'il contenait de l'argent.

– Assez d'argent pour justifier un tel coup d'audace ? remarqua narquoisement le citoyen Armand, et quand vous-même ressemblez si peu à une riche voyageuse ?

– Je n'avais pas pensé à cela. Mais alors, citoyen Armand, vous devez savoir qui a volé le paquet puisque…

– Puisque je vous l'ai rapporté ? Naturellement, je le sais.

– Qui était-ce ? demanda Josette en le regardant avec des grands yeux interrogateurs.

– Eh bien ! reprit-il en baissant la voix au point qu'elle devint un simple murmure, avez-vous vu, par hasard, le premier soir de votre arrivée ici, un grand gaillard habillé en marin qui se faisait remarquer par sa faconde dans la salle à manger du *Cheval Blanc ?*

– Oui, je l'ai observé. Un horrible individu. Mais, pour sûr…

– Cet homme, qui, je le reconnais, était très habilement déguisé et grimé, est à la tête d'une organisation d'espionnage dont le but véritable est la destruction de la France.

– Vous ne voulez pas dire… ? balbutia Josette. Le citoyen Armand inclina la tête.

– Je vois, dit-il, que vous avez entendu parler de ces gens-là. Ils se sont donné à eux-mêmes le nom de ligue du Mouron Rouge, et, sous le couvert de l'aide chevaleresque qu'ils apportent à de prétendus opprimés, ils ne sont en réalité qu'un vil ramassis d'espions prêts à accepter l'argent d'où qu'il vienne, de leur pays ou du nôtre.

– Je ne puis pas le croire, protesta Josette avec véhémence.

– N'avez-vous pas remarqué que dès que je suis entré dans la pièce, ce soir-là, le gros marin a battu vivement en retraite ?

– J'ai remarqué en effet, admit-elle, qu'il a quitté la pièce peu après que vous aviez commencé à souper.

– J'ai mis aussitôt la police à ses trousses, mais il a une faculté merveilleuse de savoir disparaître quand il craint pour sa peau, ce fameux héros dont les prétendues prouesses ont ébloui tant de gens.

– Je ne puis le croire, répéta Josette à voix basse.

– Mon enfant, laissez-moi vous mettre en garde contre des gens et des agissements dont vous ne soupçonnez pas les mobiles et dont vous seriez la première victime. Cet homme avait évidemment intérêt à vous prendre vos lettres, et c'est pourquoi il vous a suivie jusqu'à Rouen. Je m'en suis rendu compte, et j'ai fait de mon mieux pour vous protéger.

– Oh ! je le sais, soupira Josette. Vous vous êtes montré si bon pour moi, citoyen Armand !

Elle se sentait plongée dans un océan de doute et de perplexité. Pauvre Josette, dont on cherchait à ruiner la foi dans un idéal si cher à son cœur ! Seule pour se diriger dans des circonstances aussi graves, comment lui était-il possible de savoir qui elle devait croire et en qui elle pouvait avoir confiance ? Cet ami inconnu lui avait témoigné tant d'intérêt ! Les lettres volées, c'est lui qui les avait retrouvées ; et sans lui, à l'heure présente, elle n'aurait plus rien entre les mains pour négocier la vie et la liberté de Maurice. Si tout autre avait parlé du Mouron Rouge comme l'avait fait cet homme, elle l'aurait qualifié de menteur et aurait rompu des lances en faveur de son héros. Mais que dire au citoyen Armand à qui elle devait tant de reconnaissance ?

Certes, il se trompait. Josette était certaine qu'il se trompait dans son appréciation du Mouron Rouge ; mais pas un moment elle ne douta de sa sincérité. Quoi qu'il eût dit – et ses paroles avaient été comme autant de traits cruels qui perçaient son cœur – il l'avait dit parce qu'il était convaincu que c'était la vérité, et cette vérité, il ne lui en avait fait part que par amitié pour elle.

En ce moment même, il paraissait deviner ses pensées et la raison de ses larmes.

– C'est toujours triste, dit-il avec douceur, de voir tomber ses illusions. Mais vous pouvez considérer ainsi la chose, mon enfant : vous avez perdu un ami qui n'avait d'existence que dans votre imagination. Par contre, vous en avez trouvé un véritable. Celui-là, j'ose le dire, a déjà prouvé son dévouement en vous retrouvant la clef magique, grâce à laquelle s'ouvrira la porte de la prison devant celui que vous aimez. Ai-je raison de supposer que Maurice Reversac est cet heureux élu ?

Josette inclina la tête et sourit à travers ses larmes.

– Je n'avais pas l'intention de vous dire tout cela, reprit-il comme il allait la quitter, mais j'ai senti la nécessité de vous mettre sur vos gardes. L'homme qui a volé ces lettres une première fois tentera de le faire de nouveau, et je ne réussirais sans doute pas à vous les rendre une seconde fois.

Josette ne répondit pas. Ses pensées l'entraînaient loin de Rouen, dans la gentille demeure anglaise où Louise lui racontait les prouesses du Mouron Rouge, son ingéniosité, son dévouement, l'auréole de mystère qui l'entourait dans son pays même. Est-ce que tous les récits qu'elle avait entendus pouvaient n'être que légendes et mensonges ?

Elle entendait autour d'elle comme un bourdonnement confus où se mêlaient les pas des allants et venants, les conversations des mariniers sur le quai, les rires et les cris des enfants sortant de l'école. Soudain, dominant tous ces bruits, retentirent les premières mesures de la *Marseillaise* mugies par une voix de stentor archi-fausse. Le citoyen Armand sursauta et se précipita vers le quai d'où venaient ces clameurs. Les mariniers riaient tous en se montrant une barque qui venait de quitter la rive, et dans laquelle un gros marin, coiffé d'un chapeau de toile cirée posé de travers sur la tête, maniait ses avirons avec vigueur. C'était lui qui chantait si fort et si faux et sa voix s'entendait encore alors qu'il était déjà au milieu du fleuve, se dirigeant vers les îles.

Josette sourit. Était-ce là l'homme qui avait volé les lettres sous son oreiller ? le dangereux espion à la capture duquel le citoyen Armand employait toutes les ressources de son intelligence et de son ingéniosité ? Cet affreux individu débraillé pouvait-il être, en définitive, le mystérieux et redoutable Mouron Rouge ?

Josette ne put s'empêcher de rire toute seule à cette pensée. Le citoyen Armand devait avoir l'esprit dérangé pour établir

un rapport entre cet être bouffon et l'homme le plus vaillant qui eût vécu au cours des âges.

Elle le chercha des yeux, car elle voulait essayer de le convaincre de son erreur. Elle se sentait soulagée, heureuse. Elle pouvait continuer à vénérer dans son cœur la figure idéale de son héros et en même temps garder son affection pour l'homme qui lui avait témoigné tant de bonté. Oui, elle était heureuse, et ses lèvres, maintenant, étaient prêtes à prononcer des paroles de gratitude.

Mais ce fut en vain qu'elle regarda autour d'elle. Le citoyen Armand avait disparu.

25

Le loup et l'agneau

Il était maintenant huit heures du soir. Une heure auparavant était arrivée dans la cour du *Cheval Blanc* une chaise de poste d'où le citoyen François Chabot, représentant du peuple à la Convention pour le département de Loir-et-Cher, était descendu. L'hôtelier l'avait accueilli avec tous les égards dus à sa situation élevée, et lui avait fait servir à souper dans la grande salle à manger, en compagnie du petit homme pâle connu familièrement à l'hôtellerie sous le nom de citoyen Armand.

Assise à une autre table, Josette terminait son souper lorsque les deux hommes entrèrent. En les voyant, elle fut saisie d'appréhension à l'idée de l'entrevue qui allait avoir lieu entre elle et le meurtrier de Sébastien de Croissy, et elle se hâta de gagner sa chambre pour s'y préparer dans le calme et la solitude. Le souvenir de la visite à Chabot rue d'Anjou lui revenait dans tous ses détails. Ce jour-là elle avait été maîtresse d'elle-même ; elle le serait encore tout à l'heure, mais elle ne se dissimulait pas le risque qu'elle courait à avoir cette entrevue ici, à Rouen, avec les lettres sur elle. Les événements s'étaient déroulés tout autrement qu'elle ne l'avait prévu. Elle avait toujours pensé revoir Chabot à Paris, en terrain neutre, après avoir mis les lettres en sûreté. Elle n'entendait les donner qu'au moment où elle aurait été en possession des sauf-conduits. Ici, il en allait différemment. Si le citoyen Armand n'avait pas été là, elle aurait peut-être tenté de se soustraire à une rencontre avec Chabot avant son retour à Paris. Mais la présence de cet ami secourable

et puissant serait, elle l'espérait, une protection pour elle et garantirait un échange loyal des documents.

Au bout d'un long moment, Annette vint l'avertir que le citoyen Armand l'attendait dans le corridor. Josette s'empressa d'aller l'y rejoindre, et il l'emmena dans une petite pièce qui avait été mise à la disposition du représentant du Loir-et-Cher. C'était une pièce assez confortable où l'hôtelier devait recevoir ses amis dans l'intimité, hors de la vue des clients. Elle était simplement meublée d'une table recouverte d'un tapis, de quelques chaises rangées autour de la table et d'un banc disposé contre le mur. Dans un petit poêle de fonte, un feu de bois ronflait, répandant dans la pièce une agréable tiédeur et une clarté rougeâtre. Le seul meuble de valeur était une grande horloge normande au balancier de cuivre, placée contre le mur, qui marquait chaque seconde d'un tic-tac majestueux. Il n'y avait qu'une fenêtre, dont les contrevents étaient fermés. Sur la table se trouvaient une bouteille d'encre, une plume d'oie, une soucoupe remplie de sable, et deux chandeliers dans lesquels des bougies allumées crépitaient et coulaient. Quand Chauvelin fit entrer Josette, Chabot était assis devant la table. La jeune fille s'approcha et, sans qu'on l'en priât, s'assit en face de lui, puis elle attendit qu'il parlât. Chabot la regardait d'un air railleur, mais elle ne baissa pas les yeux.

Chauvelin, qui était entré derrière Josette, demanda :

– Dois-je sortir, ou préfères-tu que je reste ?

Josette tourna la tête, ne sachant à qui s'adressait cette question ; mais comme ce pouvait être à elle, à tout hasard elle répondit en employant le tutoiement républicain :

– Reste, si tu veux bien, citoyen Armand.

Chauvelin s'assit alors sur le banc, derrière Josette et en face de son collègue. Pendant une minute, personne ne parla, et on entendit seulement le tic-tac lent et grave de la vieille horloge. Enfin Chabot dit brusquement :

– Alors, jeune donzelle, tu es allée en Angleterre ?

– Oui, citoyen, répondit Josette d'un ton froid.

Chabot, la tête penchée de côté, fixait sur elle un regard ironique. Un sourire moqueur se dessinait sur ses lèvres épaisses. Il saisit la plume posée sur la table et s'en caressa le menton.

– Voyons, reprit-il lentement, rappelle-moi donc l'objet de ton voyage.

– Aller chercher des lettres, citoyen, répondit-elle sans se laisser émouvoir par l'attitude méprisante de Chabot, des lettres dont tu étais désireux de reprendre possession.

– Hem ! fit Chabot.

Il ajouta du même ton railleur :

– Alors tu crois que j'étais vraiment désireux d'en reprendre possession ?

– Assurément, citoyen.

– Et c'est pour satisfaire mon désir que tu as fait tout ce voyage ?

– Mettons cela sous cette forme, si tu veux, citoyen député.

Le calme de la jeune fille paraissait exaspérer Chabot. Il dit subitement :

– Où sont ces lettres, citoyenne ?

– Je les ai ici, répondit-elle avec une froideur déconcertante.

– Donne-les-moi, commanda-t-il.

Mais Josette n'était pas disposée à se laisser faire.

– Tu te rappelles, citoyen, dit-elle, à quelles conditions je t'ai proposé d'aller chercher ces lettres ?

– Des conditions ! répliqua-t-il avec un rire discordant, des conditions ! Je les ai oubliées, ces conditions, vois-tu. Veux-tu avoir la bonté de me les rappeler ?

– Citoyen député, reprit Josette lassée par toutes ces paroles inutiles, je te l'ai déjà dit : je désire un sauf-conduit au nom de Maurice Reversac et un autre à mon nom, nous permettant de quitter Paris et de nous rendre en un lieu choisi par nous.

– C'est tout ? fit-il en ricanant.

– Cela me suffit. Ne pouvons-nous maintenant procéder à cet échange ? Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage.

– Sur ce point tu as raison, impudente friponne ! jeta Chabot aigrement. Donne-moi tout de suite ces lettres.

Comme elle ne répondait pas et se contentait de le regarder avec répulsion, il répéta d'une voix rauque :

– Entends-tu ? Donne-moi ces lettres !

– Pas avant d’avoir les sauf-conduits signés de ta main, citoyen.

– Ah ! c’est comme cela ! gronda Chabot en se penchant au-dessus de la table pour fixer Josette de plus près.

Affreux à voir à la lumière mouvante des chandelles, il se tint ainsi un instant, exultant, triomphant. Cette fille était en son pouvoir, rien ne pouvait l’en arracher. La vengeance dont il était altéré, il allait en jouir enfin.

– Ah ! fit-il d’une voix rauque, tu te figurais avoir François Chabot en ton pouvoir, folle que tu es ! Tu croyais pouvoir lui faire peur, péronnelle !

Il sauta sur ses pieds, donna un coup de poing sur la table et hurla :

– Ici, la garde ! À moi !

La porte s’ouvrit, deux gardes nationaux parurent sur le seuil, et d’autres soldats se montrèrent derrière eux. Josette vit tout cela d’un coup d’œil. Tant que Chabot lui avait lancé des injures à la face, crachant son venin comme un serpent, elle avait conservé son sang-froid, sans se laisser effrayer, parce qu’elle savait que le citoyen Armand, son ami, était là. En présence d’un personnage de cette importance, Chabot n’oserait pas, pensait-elle, commettre une déloyauté flagrante ; il n’oserait pas non plus la pousser, elle, Josette, à révéler devant un tiers l’existence de lettres le compromettant gravement. Mais quand la porte s’ouvrit et que Josette vit les soldats, elle se leva brusquement tandis que Chabot, la tête en arrière, riait à gorge déployée, et elle se tourna vers celui de qui elle attendait secours et protection.

– Folle que tu es ! répéta Chabot d'une voix féroce ; pauvre idiote ! Après une courte pause il se tourna vers la porte et commanda :

– Qu'on la fouille !

Les deux gardes nationaux s'avancèrent. Josette, immobile, ne poussa pas un cri. Ses grands yeux étaient fixés sur son ami – l'ami qui la trompait, l'ami qui l'avait déjà trahie. Le premier regard qu'elle lui avait lancé signifiait « Au secours ! », puis ses yeux bleu sombre avaient semblé dire : « N'êtes-vous donc pas mon ami ? » Leur expression suppliante s'était alors modifiée peu à peu, se chargeant d'étonnement, puis d'horreur, car le citoyen Armand, l'ami et le protecteur qui s'était insinué dans ses secrets, avait gagné indûment sa confiance, volé sa reconnaissance, était là tranquillement assis, immobile, muet, un sourire énigmatique sur ses lèvres minces. Le regard de Josette passa du faux ami à l'ennemi exultant. Les soldats s'étaient placés de chaque côté de la jeune fille ; elle sentait leur souffle sur son cou, et l'un d'eux posa sa main sur son épaule. Étouffant un cri de révolte, elle se dégagea, et plongeant la main dans son corsage, elle en tira le paquet de lettres qu'elle posa sur la table.

Une exclamation de satisfaction s'échappa de la gorge de Chabot. Sa main épaisse se referma sur le précieux paquet. Les soldats se tenaient toujours immobiles de chaque côté de Josette.

– Puis-je maintenant m'en aller ? demanda la jeune fille.

Chabot lui lança un coup d'œil railleur.

– T'en aller ? répéta-t-il avec un ricanement en imitant le ton de Josette.

Alors le pli sarcastique de ses lèvres s'effaça, et il avança son visage défiguré par la rage à deux doigts du visage de Josette :

– T'en aller ? Non, coquine, il n'en est pas question. Comme une idiote que tu es, tu t'es placée en mon pouvoir. Depuis des semaines tu riais sous cape de moi et de mes amis. Eh bien ! c'est à notre tour de rire ; et nous rirons quand tu iras pourrir en prison avec ton amoureux, jusqu'au jour où vos deux têtes tomberont sous le couperet de la guillotine.

Un sentiment de dégoût fit reculer Josette quand elle sentit l'haleine de Chabot sur son visage, mais elle ne se départit pas de son attitude digne et calme. Dès le moment où elle s'était rendu compte que l'ami qui aurait dû la protéger n'était qu'un traître, elle avait compris que Maurice et elle-même étaient perdus. Rien sur terre ne pouvait les sauver du sort que ces assassins leur destinaient. Elle pria Dieu de lui donner le courage nécessaire pour supporter les sombres jours à venir, et assez de force pour ne pas laisser voir à ces misérables la souffrance qu'elle endurait. L'allusion à Maurice lancée avec tant de haine l'avait fait tressaillir. C'était pour Maurice qu'elle souffrait le plus. Elle avait fondé de si beaux espoirs – espoirs vains et absurdes, hélas ! – sur les efforts qu'elle faisait pour le sauver que sa déception était d'autant plus cruelle.

Josette ne regardait plus celui qui avait trahi sa confiance ; dans sa simplicité, elle pensait qu'il devait se sentir accablé par la honte de sa lâcheté. Dieu seul saurait le punir.

Sur un signe de Chabot, les deux soldats placèrent chacun une main sur l'épaule de Josette, n'attendant qu'un ordre pour l'emmener. L'officier se tenait à l'entrée de la pièce. Chabot lui demanda :

– Quel est dans cette ville le lieu de détention pour les criminels à garder au secret ?

– Les cellules placées dans le sous-sol de l'hôtel de ville, citoyen député.

– Qui en a la responsabilité ?

– Moi-même, citoyen député, avec une vingtaine d'hommes.

– Et l'hôtel de ville, qui en a la garde ?

– Un détachement de gardes nationaux sous le commandement du capitaine Favret.

– Cantonné sur place ?

– Oui, citoyen député.

Avec un rire satanique et un haussement d'épaules, Chabot observa :

– Cela doit suffire pour garder une femme. Mais on ne sait jamais ! Les hommes sont parfois de tels imbéciles…

Tout en parlant, Chabot maniait le paquet, brisant les cachets l'un après l'autre. Le papier extérieur s'ouvrit, laissant voir une petite liasse de lettres. Mais quoi… ? des lettres, ces feuilles sans suscription ? Tandis qu'il prenait et dépliait chaque feuille l'une après l'autre, sa main tremblait, le sang se retirait de son visage et son teint bilieux devenait couleur de cendre ; car cette liasse ne contenait que des feuilles de papier pliées comme des lettres, mais absolument blanches.

Les yeux de Chabot, fixés sur ces papiers sans valeur, semblaient prêts à lui sortir de la tête, son visage convulsé l'instant d'avant était maintenant figé dans une immobilité de statue. Il leva les yeux et regarda Josette en laissant tomber les papiers un à un.

Mais Josette elle-même n'avait plus le calme, le sang-froid qu'elle avait conservés jusque-là. Quand Chabot avait rompu les cachets et ouvert le paquet, elle se disait douloureusement que, sans la trahison du citoyen Armand, ces lettres lui auraient obtenu la liberté de Maurice. Puis soudain elle s'aperçut qu'il n'y avait pas là de lettres, mais de simples feuilles blanches, et sa stupéfaction fut aussi grande que celle de son bourreau. Elle avait reçu ce paquet des mains de Louise, et depuis le jour où celle-ci le lui avait confié, elle ne s'en était jamais séparée. Jamais ?... mais si ! Elle revécut les cinq derniers jours : l'arrivée à Rouen... le vol... le retour miraculeux du paquet... Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! qu'est-ce que tout cela signifiait ? Prise d'une sorte de vertige, elle regardait fixement ces bouts de papier qui tombaient de la main tremblante de Chabot.

Personne ne parlait. Les soldats demeuraient au port d'armes, attendant des ordres. Au bout de la pièce, la vieille horloge découpait le temps en secondes avec une solennelle monotonie. À la fin, un grognement étouffé sortit des lèvres frémissantes de Chabot. Il pointa son index vers Josette, puis vers les papiers dispersés sur la table.

– Ainsi, fit-il d'une voix étranglée, tu pensais encore à me berner ?

– Non ! oh ! non..., protesta-t-elle involontairement.

– Tu voulais, insista-t-il de la même voix étranglée, me soutirer un passeport en échange de ces chiffons de papier ?

Il s'interrompit quelques secondes, puis cria du haut de sa tête :

– Où sont les lettres ?

– Je ne sais pas, protesta Josette. Je jure que je ne sais pas.

– Va me les chercher immédiatement, répéta-t-il, ou par Satan…

Il s'interrompit, à court de menaces. Que pouvait-il dire de plus, puisqu'il lui avait déjà promis tous les tourments physiques et moraux possibles ? « Ou par Satan… » Pouvait-il trouver quelque chose de pire que l'emprisonnement et la mort pour elle et son bon ami ?

– Va me chercher ces lettres, gronda-t-il en montrant les dents comme un chat sauvage privé de sa proie, ou je te ferai marquer au fer, fouetter en place publique. Je… je te ferai… Oui, je te ferai fouetter, et je me réjouis que nous ayons encore en France les moyens de punir des sorcières comme toi.

– Je ne puis te donner ce que je n'ai pas, citoyen, déclara Josette en se maîtrisant, et, je te le jure, je croyais que les lettres étaient dans le paquet que je viens de te donner.

– Tu mens… tu…

Chabot se tourna vers l'officier :

– Emmène cette gourgandine et prends garde de…

Il s'interrompit, lança quelques jurons, puis changeant subitement de ton il dit à Josette :

– Écoute, jeune citoyenne, j'essayais seulement de te faire peur. Et le grondement du tigre se transforma en ronronnement de chat.

– Je voix que tu es une fille intelligente. Tu croyais que tu pouvais mystifier ce brave Chabot ? Tu croyais que tu pouvais lui jouer un bon tour, n'est-ce pas ?

Il fit à petits pas le tour de la table, et, s'approchant de Josette, lui prit le menton et la força à lever la tête.

– La jolie mignonne ! s'exclama-t-il, avançant ses lèvres épaisses comme pour un baiser.

On peut supposer que quelque chose dans l'expression du visage de Josette l'empêcha de lui infliger cet outrage. Ce qui est certain, c'est qu'il se contenta de jeter une œillade au joli visage pâli par les émotions dont la vue aurait ému n'importe quel cœur, sauf celui d'un monstre.

– Ainsi, tu voulais t'amuser un peu ? Maintenant, c'est fait, et nous nous retrouvons au même point. Tu vas me donner les lettres pour lesquelles tu as pris la peine d'aller en Angleterre, et je te donnerai en échange un sauf-conduit en bonne et due forme pour toi à ton nom et à celui de ton beau jeune galant – un veinard, celui-là – pour que vous puissiez aller vous caresser et vous embrasser tout votre content où bon vous semblera. Maintenant, j'ai idée que tu as caché ces méchantes lettres quelque part dans ton joli petit dodo, et nous allons aller ensemble les y chercher, eh ?

Josette ne répondit pas, ne fit pas un mouvement. Qu'aurait-elle pu dire ou faire ? Elle n'avait écouté qu'à moitié les cajoleries de cet hypocrite. Pas plus que lui, elle n'avait idée de ce qu'avaient pu devenir les lettres, ou comment il se faisait qu'un paquet absolument semblable à celui que Louise lui avait

remis eût pu être substitué au premier. Sans doute le citoyen Armand avait-il quelque chose à voir avec cette substitution. Mais quel mobile l'avait poussé ? Josette n'arrivait pas à se le figurer. Comme elle demeurait muette, essayant de coordonner ses pensées, Chabot s'impatienta.

– Allons, la fille, dit-il, abandonnant son ton insinuant, ne reste pas là comme une bûche, et ne me force pas à te faire marcher entre deux gendarmes. Montre-nous le chemin de ta chambre. Mon ami et moi te suivrons.

– Je te l'ai déjà dit, citoyen, maintint Josette d'une voix ferme, je ne connais pas d'autre paquet que celui que je t'ai donné.

– C'est un mensonge !

– C'est la vérité, Dieu m'en est témoin ! Et elle ajouta avec gravité :

– Je crois encore en Dieu.

– Sornettes !...

Ayant jeté cette exclamation rageuse, Chabot, les mains croisées derrière le dos, arpenta la petite pièce comme un ours en cage. Au bout d'un instant il s'arrêta en face de son collègue :

– Que ferais-tu, l'ami Chauvelin, si tu étais à ma place ?

Chauvelin, pendant ce temps, était resté immobile sur le banc, derrière Josette. On pouvait se demander s'il avait suivi dans toutes ses phases la scène qui se déroulait dans cette pièce depuis un quart d'heure. La violence de Chabot, la dignité méprisante de Josette l'avaient laissé également froid. À un mo-

ment on aurait presque cru qu'il dormait : il avait la tête penchée en avant, les bras croisés, les yeux clos. Quand son collègue l'interpella, il se redressa et leva les yeux vers le visage enflammé de colère qui lui faisait face.

– Comment ? demanda-t-il d'un ton vague. Que disais-tu, citoyen député ?

– Ce n'est pas le moment de dormir, répliqua l'autre rageusement, pendant que cette friponne se gausse de nous. Que vais-je faire d'elle ?

– La placer sous bonne garde et faire une perquisition serrée dans sa chambre.

– Une perquisition ? Oui, bien sûr ! c'est le plus simple.

Chabot se tourna de nouveau vers le sous-officier :

– Sergent, va avec tes hommes demander à l'hôtelier qu'il vous conduise à la chambre occupée par la fille Gravier. Vous fouillerez cette pièce et ne reviendrez qu'après avoir trouvé un paquet cacheté semblable à celui que cette fille a posé tout à l'heure sur la table. C'est compris ?

– Oui, citoyen député.

– Va, et fais le nécessaire pour que ce paquet se retrouve ; faute de quoi tu pourrais être accusé de manque de zèle.

– Sois sans crainte, citoyen, le nécessaire sera fait.

Le sergent fit demi-tour et se dirigeait vers la porte lorsque Chauvelin chuchota à son ami :

– À ta place, j'irais avec eux. Tu t'assurerais toi-même que le paquet est intact avec tous ses cachets.

– Tu as raison, approuva Chabot.

Il rappela aussitôt le sergent qui se mit au garde-à-vous et attendit que le distingué représentant du peuple sortît de la pièce. Arrivé à la porte, Chabot se retourna vers Chauvelin.

– Aie l'œil sur cette péronnelle en mon absence, recommanda-t-il en faisant un geste dans la direction de Josette. Je laisse deux gardes pour la surveiller.

– Sois tranquille, répondit Chauvelin. Elle ne va pas se sauver.

Chabot sortit, et le sergent et ses hommes le suivirent en scandant le pas le long des corridors.

– Vous, dit Chauvelin en s'adressant aux deux soldats qui étaient restés de chaque côté de Josette, vous pouvez aller attendre dans le couloir.

On ne discute pas un ordre quand il est donné par un personnage portant l'écharpe tricolore ; aussi les soldats lui obéirent-ils. Sans mot dire ils sortirent et fermèrent la porte derrière eux.

Entre ces quatre murs blanchis à la chaux, Josette était maintenant seule avec Chauvelin.

26

Le traître

– N’avais-je pas raison, mon enfant, de mener à bien cette petite supercherie ?

Si notre mère Ève, au moment où elle était chassée du paradis terrestre, avait entendu soudain la voix du serpent lui murmurer : « N’avais-je pas raison de t’engager à goûter à cette pomme ? » elle n’eût pas été plus stupéfaite que ne le fut Josette quand cette voix douce et insinuante frappa son oreille.

Il lui sembla s’éveiller brusquement d’un rêve, d’une sorte de léthargie où l’avait plongée le désespoir. Se retournant, elle rencontra l’habituel regard bienveillant du citoyen Armand. Celui-ci était toujours dans la même position, assis sur le banc, les jambes croisées, la tête appuyée au mur. À la faible lueur des chandelles, il paraissait très las, plus pâle encore qu’à l’ordinaire. Interdite, Josette le regardait sans mot dire. Elle se sentait plus désorientée que jamais, bien que ces derniers jours eussent déjà été remplis d’événements inexplicables et déroutants. Comme elle ne répondait pas, le citoyen Armand poursuivit :

– Sans la substitution que j’ai jugé sage de faire, vos précieuses lettres seraient en ce moment entre les mains de ce fourbe, et rien au monde ne pourrait vous sauver, vous et votre ami Reversac.

Il conclut :

– La situation serait la même que maintenant, mais nous n'aurions plus les lettres.

Il introduisit sa longue main maigre dans la poche intérieure de son manteau et en tira un paquet enveloppé et cacheté exactement comme celui qui contenait les fausses lettres. Josette étouffa une exclamation et, d'un geste instinctif, pressa ses deux mains contre son cœur qui battait à grands coups. Elle allait s'approcher, mais le citoyen Armand mit vivement un doigt sur ses lèvres.

– Chut ! fit-il en remettant le paquet dans sa poche.

On entendait des voix ; les soldats chuchotaient entre eux, l'un d'eux toussait, un autre marchait de long en large en traînant les pieds, et tous ces bruits rappelaient que bonne garde était faite par ordre du citoyen député.

Josette dit très bas :

– Et vous avez fait cela pour moi… ? pendant que moi-même…

– Pendant que vous-même, intérieurement, m'appeliez traître et Judas, conclut-il avec un pâle sourire. N'en parlons plus.

– Vous me pardonnez ?… Moi, je ne puis me pardonner.

– Laissons cela, reprit-il en manifestant un peu d'impatience. Je voulais seulement vous faire comprendre que si je ne suis pas intervenu entre vous et Chabot, c'est que dans la présente humeur du citoyen député une intervention de ma part eût été non seulement vaine, mais nuisible à votre cause et à celle de Reversac. Tout ce que j'ai pu faire a été de suggérer cette

perquisition et d'envoyer Chabot la diriger, de façon à pouvoir vous dire ces quelques mots en particulier.

– Vous avez raison, comme toujours, prononça Josette avec ferveur. Je ne puis comprendre comment j'ai pu douter de vous.

Il se leva, vint jusqu'à Josette, lui adressa son sourire le plus bienveillant et le plus aimable et lui tapota l'épaule.

– Pauvre petite fille, murmura-t-il doucement.

Elle s'empara de sa main, et, avant qu'il l'eût retirée, réussit à y déposer un baiser.

– Vous avez été si merveilleusement bon pour moi, soupira-t-elle ; jamais plus je ne douterai de vous.

– Même si je devais mettre votre confiance à plus rude épreuve ? demanda-t-il.

– Essayez, dit-elle simplement.

– Supposez que j'ordonne votre arrestation… qu'en penseriez-vous ? Ce ne serait que pour quelques jours, ajouta-t-il pour la rassurer.

– Je continuerais à avoir confiance en vous, déclara-t-elle avec fermeté.

– Seulement le temps de faire amener ici le jeune Reversac.

– Maurice ?

– Oui. Pour assurer votre liberté définitive, il faut que je vous aie tous les deux à Rouen. Vous comprenez ?

– Je crois que oui.

– Tant que l'un de vous est ici et l'autre à Paris, des complications sont à craindre, et vos ennemis peuvent encore tenter de vous duper. Mais avec vous deux ici et les lettres dans ma poche, je suis à même de négocier avec Chabot pour assurer votre mise en liberté et vous faire délivrer les sauf-conduits. Après quoi, vous prenez la diligence pour Dieppe ou Le Tréport et vous êtes en Angleterre trois jours après.

– Oui, oui ! je comprends, répéta Josette, tandis que des larmes de joie et de gratitude lui montaient aux yeux. Cela m'est égal d'aller en prison, cher citoyen Armand, ajouta-t-elle. Vraiment je ferai sans inquiétude tout ce que vous m'ordonnerez. J'ai en vous une confiance entière, absolue.

– Je tâcherai de vous rendre la chose aussi supportable que possible, et si tout va bien, j'espère recevoir ici notre ami Reversac avant la fin de la décade.

Émue, heureuse, sans la moindre crainte ni le plus léger soupçon, Josette vit Chauvelin se diriger vers la porte et appeler les soldats restés de garde dans le corridor. Elle l'entendit demander :

– Qui commande ici ?

Un des hommes s'avança rapidement en répondant :

– Moi, citoyen.

Suivit cet ordre donné d'un ton cassant :

– Caporal, emmène cette femme, Joséphine Gravier, à l'hôtel de ville, et remets-la au capitaine Favret en lui deman-

dant de ma part de la tenir sous bonne garde jusqu'à nouvel ordre.

Chauvelin revint à la table, prit la plume d'oie qui s'y trouvait, tira un papier de sa poche, griffonna quelques mots, signa et jeta une pincée de sable sur l'écriture encore humide. Les chandelles de suif avaient tant coulé qu'elles émergeaient à peine des bougeoirs, et leurs mèches fumaient de telle sorte que Chauvelin avait peine à distinguer ce qu'il venait d'écrire. Il parvint cependant à se relire et fut apparemment satisfait de sa rédaction puisqu'il tendit le papier au caporal en disant :

– Ceci confirme que l'ordre d'arrestation est donné par un membre de la troisième Section du Comité de salut public, Armand Chauvelin, qui soupçonne Joséphine Gravier de vouloir trahir la République.

Le caporal, homme d'âge moyen, vêtu d'un uniforme défraîchi, prit le papier et se mit au garde-à-vous pendant que Chauvelin, d'un geste péremptoire, faisait signe à Josette de sortir avec les soldats. Loyale et confiante jusqu'au bout, la jeune fille s'interdit de jeter un regard sur l'ami dont elle ne voulait plus douter ; elle eut même la présence d'esprit de simuler la terreur éprouvée par une malheureuse aristocrate convaincue de trahison, et elle joua ce rôle à la perfection.

– En avant, citoyenne ! commanda le caporal d'une voix rude.

Trois hommes attendaient dans le corridor. D'un pas chancelant et se couvrant le visage de ses mains, Josette se laissa conduire hors de la pièce. Le caporal fermait la marche ; la porte se referma derrière lui en claquant et Chauvelin demeura un instant debout, l'oreille tendue. Il entendit un ordre bref, des pas lourds dans le passage menant à la porte de l'hôtellerie, un bruit de verrous qu'on tire et de chaînes qu'on détache. Il se

frotta lentement les mains et un curieux sourire joua sur ses lèvres minces.

– Je crois que vous aurez fort à faire, mon hardi Mouron Rouge, pour enlever cette fille. Quand bien même vous y parviendriez, son amoureux est toujours à Paris, et qu'est-ce que vous allez faire pour lui ?

Et il ajouta avec satisfaction :

– Je crois que cette fois…

Il s'interrompit et prêta de nouveau une oreille attentive aux bruits qui lui parvenaient d'une autre partie de la maison : meubles heurtés, piétinements, coups sourds, accompagnés de cris, d'exclamations furieuses, le tout formant un vrai tintamarre.

Tandis qu'il écoutait, son sourire énigmatique se changea en un ricanement dédaigneux.

27

Les fausses lettres

Au rez-de-chaussée, l'hôtelier et sa femme attendaient pour se coucher le retour de Josette, car la petite chambre qu'elle partageait avec leur fille était commandée par leur propre chambre. Étonnés, puis inquiets à mesure que l'heure tournait, ils prirent peur quand ses pas pesants se firent entendre et que trois coups rudes furent frappés à leur porte. Ayant ouvert aussitôt, ils se trouvèrent en présence du député arrivé le soir même à l'hôtellerie et de plusieurs soldats. Le citoyen député, qui avait l'air furieux, leur intima l'ordre de donner toutes les clefs de la maison et de ne pas gêner les soldats dans l'accomplissement de leur devoir, faute de quoi ils encourraient les peines les plus graves. Là-dessus, il ordonna aux soldats de fouiller méticuleusement les deux chambres, sans prendre garde aux protestations que le malheureux hôtelier balbutiait contre l'outrage fait à sa maison.

Lui et les siens furent vite réduits au silence, et le sabbat commença. Au bruit des meubles qu'on déplaçait et des chaises renversées se mêlaient des jurons et des imprécations pendant que les soldats commandés par leur sergent et stimulés par Chabot opéraient la perquisition avec une rare brutalité.

Un quart d'heure après, il ne restait plus un seul meuble à sa place. Les hommes avaient retiré et jeté par terre tous les tiroirs, vidé entièrement les deux armoires, arraché les grands rideaux de leurs tringles et fait tomber de la suie en explorant l'intérieur de la cheminée. Le sergent, à l'aide de son couteau,

avait fendu la toile des matelas et des oreillers dont s'échappaient plumes et flocons de laine. Chabot allait d'une pièce à l'autre, les poings sur les hanches, accablant les soldats de ses admonestations.

– Je vous l'ai dit, mugissait-il comme un taureau furieux, il faut retrouver ce paquet !

Le sergent ne savait plus que faire. À voir l'aspect des deux chambres à la faible lumière de la lampe suspendue au plafond, on eût dit qu'un baril de poudre y avait fait explosion. Terrorisés, l'hôtelier, sa femme et sa fille s'étaient blottis dans un coin.

– Jamais, sanglota l'hôtelière, on n'a traité ainsi une maison respectable !

– Vous n'aviez qu'à ne pas loger une vaurienne de cette espèce, riposta Chabot.

– Le citoyen Chauvelin avait ordonné…

– Je me moque du citoyen Chauvelin. C'est moi qui commande à présent, sachez-le.

Il traversa la chambre à grands pas et se planta devant les trois infortunés. Ceux-ci se redressèrent sans cesser de se tenir par la main pour affronter le terrible représentant du peuple. Avec ses traits convulsés par la colère, ses yeux injectés de sang, ses lèvres frémissantes lançant des jurons, Chabot, assurément, n'avait plus l'air d'un être humain.

– Dites-moi, la friponne qui a couché là… ?

– Oui, citoyen député.

– Elle avait un paquet cacheté, à peu près de la taille de ma main ?

– Oui, citoyen député.

– Eh bien ! qu'est-ce qu'elle en a fait ?

– Il lui a été volé, citoyen député, la première nuit qu'elle a passé ici.

– Du moins, c'est ce qu'elle a dit, ajouta l'hôtelière d'une voix tremblante.

– L'un de vous a-t-il vu ce paquet ? Tous trois firent non de la tête.

– Ce n'est pas dans cette chambre qu'elle a couché cette nuit-là, expliqua la femme de l'hôtelier. Elle partageait une chambre au second étage avec deux voyageuses qui sont reparties le lendemain par la diligence. Le citoyen Chauvelin, après cela, a donné l'ordre que la citoyenne Gravier couche dans la chambre de notre fille, disant qu'il nous la confiait et que nous étions responsables de sa sécurité.

Chabot se tourna vers le sergent.

– Demain matin, commanda-t-il, trouve-moi au bureau du contrôle de l'hôtel de ville tous les renseignements se rapportant aux deux voyageuses en question et leur destination ultérieure.

Puis s'adressant de nouveau à l'hôtelier :

– Alors, dit-il, vous prétendez n'avoir rien vu de ce paquet cacheté qui aurait été volé ? Rassemblez vos souvenirs, ordonna-t-il.

– Je n'ai jamais vu ce paquet, déclara l'homme.

– Ni moi, je le jure, dirent ensemble les deux femmes.

Chabot tint encore les malheureuses gens quelques minutes en suspens, content de voir leurs figures apeurées pendant qu'il les fixait de ses yeux furibonds.

Les deux pièces étaient sens dessus dessous, tous les coins et recoins avaient été fouillés ; on ne pouvait rien faire de plus, à part démolir les murs. Mais la fureur de Chabot n'en était pas calmée. Il aurait aimé mettre le feu à la maison et la voir brûler tout entière avec cet introuvable paquet de lettres.

– Sergent ! appela-t-il.

Et nul ne sut l'ordre qu'il allait donner, car à cet instant une voix sèche et posée prononça soudain :

– Ce n'est pas en jetant feu et flammes que tu retrouveras ce que tu cherches.

Chabot se retourna en pestant et vit Armand Chauvelin debout sur le pas de la porte, avec son visage indéchiffrable, dans une attitude parfaitement composée.

– La fille ? jeta Chabot d'une voix étouffée par la colère.

– Elle est plus en sûreté que quand tu l'as quittée il y a une heure, car je l'ai fait incarcérer sur un ordre signé de moi. Elle est en lieu sûr, mais peut-être pas pour longtemps si tu ne trouves rien de mieux à faire que tempêter, jurer et retourner toute la maison.

– Que diable veux-tu dire ? Pourquoi ne resterait-elle pas longtemps en lieu sûr ?

– Parce que, répondit Chauvelin d'un ton significatif, il y a dans les parages des influences occultes prêtes à s'exercer pour arracher cette fille de tes mains.

– Je me moque de la fille, gronda Chabot. Ce sont ces satanées lettres…

– Justement, interrompit Chauvelin avec calme, ce sont les lettres qui importent.

Chabot garda le silence un instant. Avec des sentiments de colère et de crainte, il regardait les yeux pâles qui le considéraient avec un mépris non dissimulé. Quelque chose dans ce regard l'hypnotisait et brisait sa volonté. Il baissa bientôt les yeux, toussa pour s'éclaircir la voix et passa sa main moite dans ses cheveux en désordre. Pour achever de reprendre son équilibre, il se mit à marcher de long en large, les mains plongées dans les poches de sa culotte. Les soldats s'étaient alignés dans le corridor, et le sergent, près de la porte, faisait de son mieux pour ne pas sourire de l'air déconfit du citoyen député.

– Tu as raison, finit par dire Chabot à Chauvelin avec un peu plus de calme, il faut traiter la question des lettres avant de décider ce que nous ferons de cette fille.

Il se tourna vers le sergent :

– Où sont les hommes qui ont emmené la suspecte ?

– Je ne crois pas qu'ils soient revenus, citoyen député.

– Tu ne crois pas ! gronda Chabot. Vas-y voir. L'homme s'éloignait quand Chabot le rappela :

– Tu viendras me faire ton rapport dans la salle à manger. J'y serai.

Il fit un signe à Chauvelin.

– Allons-nous-en, dit-il brièvement ; la vue de cette chambre me met hors de moi.

Il n'accorda pas un regard au malheureux hôtelier et à sa famille, victimes de sa rage. Ils se tenaient tous trois au milieu de la chambre dévastée avec un air désespéré, se demandant avec angoisse si c'était bien fini. La maison semblait étonnamment silencieuse après le vacarme de tout à l'heure : seul, le pas cadencé de deux soldats faisant une ronde dans les corridors éveillait des échos insolites dans l'obscurité.

Précédant son collègue, Chabot prit le chemin de la salle à manger. Là, il se jeta dans un fauteuil et, s'allongeant à demi sur la table la plus proche, il commanda une bouteille de vin au valet qui achevait sa journée en rangeant la salle. Puis il appela son collègue d'une voix sonore.

Mais Chauvelin ne se rendit pas à cet appel, car il s'était dirigé vers la petite pièce où l'orageux entretien avait eu lieu une heure auparavant. Une fois entré, il referma la porte, poussa le verrou, puis alla examiner l'unique fenêtre et s'assura qu'une barre fixait les contrevents. Il n'avait pas à craindre d'être interrompu dans le travail qu'il s'apprêtait à faire. Les chandelles fumaient et crépitaient ; Chauvelin se saisit des mouchettes et raccourcit les mèches. Puis il s'assit devant la table et tira de la poche intérieure de son habit le véritable paquet de lettres.

Le moment était venu de rompre ses cachets. Il n'existait plus de raison pour ne pas l'ouvrir. Le premier acte du drame que Chauvelin avait imaginé pour reconquérir son influence politique et détruire un ennemi invincible s'était jusque-là dé-

roulé à merveille. Josette Gravier et son amoureux étaient en prison tous les deux, l'un à Paris, l'autre à Rouen. Cette situation était bien faite pour éveiller l'intérêt du Mouron Rouge et l'induire à exercer sa légendaire ingéniosité pour sauver les deux jeunes gens. Cette fois, Chauvelin était mieux préparé et possédait des armes plus sûres que dans les occasions précédentes. Ce qu'il devait faire avant tout, c'était de surveiller étroitement la prisonnière : l'espion anglais, si insaisissable fût-il, devrait de toute nécessité essayer d'entrer en rapport avec elle et, à moins qu'il n'eût le pouvoir de se rendre invisible, sa capture serait un jeu d'enfant. On peut dire qu'en cet instant l'idée d'un échec possible ne vint pas troubler Chauvelin. Il voyait déjà son ennemi se prendre au piège. Quel triomphe pour lui, Chauvelin, pour son génie inventif, sa persévérance, son patriotisme ! Alors il reprendrait place parmi les hommes au pouvoir ; il dominerait ces lâches, ces corrompus qui ramperaient devant lui après cette affaire qui prouvait leur vénalité, et il leur ferait expier les humiliations qu'il avait subies en dernier lieu.

Tandis qu'il envisageait ces réjouissantes perspectives, Armand Chauvelin palpait de ses doigts minces le paquet de lettres qui était la clef de voûte de l'édifice. Il le maniait doucement, avec une sorte de tendresse, comme il l'avait fait déjà bien des fois. Il était tel que le lui avait remis Picard. Mais il se sentait le droit, maintenant, de satisfaire sa curiosité en scrutant les secrets de ces hommes.

Ses doigts tremblaient légèrement lorsqu'ils brisèrent un à un les cachets, refaisant les mêmes gestes que Chabot une heure auparavant. Le papier extérieur s'ouvrit et s'écarta, comme tout à l'heure entre les mains de Chabot, et son contenu se révéla aux yeux effarés de Chauvelin. Car il n'y avait pas de lettres. De même que le papier extérieur et les cachets étaient semblables à ceux du premier paquet, le contenu était pareil également à ce

qui avait jeté Chabot dans une fureur bleue : des feuilles de papier blanc pliées comme des lettres, c'était tout !

Chauvelin les contempla fixement, longuement. Il tremblait des pieds à la tête. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Quel était le point de départ de cette monstrueuse mystification ? L'idée en avait-elle pris naissance dans le cerveau tourmenté de Sébastien de Croissy ? dans celui de sa veuve désespérée ? Ou encore se pouvait-il que cette fille naïve en apparence… Mais non ! cette dernière supposition ne tenait pas debout. Chauvelin passa une main tremblante sur son front brûlant. Il lui semblait avoir reçu un coup sur la tête. Lentement il fit glisser les morceaux de papier d'une main dans l'autre. Pas un mot n'était écrit sur ces feuillets blancs. Tous de simples chiffons de papier… Tous ?… Tous sauf un !… Vivement Chauvelin saisit la feuille… Elle était tachée, froissée plus que les autres. Il passa la main dessus pour l'aplatir. Les chandelles fumaient et coulaient de nouveau… Il y voyait à peine… ses yeux aussi étaient obscurcis – non par des larmes, bien sûr, mais par une sorte de nuage qui embrumait de rouge tout ce qui l'entourait. Il dut cligner des yeux à plusieurs reprises pour déchiffrer les mots écrits sur cette feuille. Il finit par y réussir et lut ces quelques mots :

Est-il ici ? serait-il là ?
Chauvelin tremble dès qu'il bouge…
Satan lui-même le créa,
L'insaisissable Mouron Rouge.

Encore ces vers exaspérants, ces vers de mirliton dont la vue avait été si souvent pour lui le présage d'une défaite cuisante ! Pour la première fois de sa vie Chauvelin se sentit accablé par le découragement. Quelques minutes auparavant il était si plein de confiance, si sûr de vaincre ! Cette affreuse déception l'avait comme assommé. Affalé sur la table, les bras étendus avec le bout de papier serré dans sa main crispée, il se rappelait les échecs qui l'avaient fait descendre de la situation élevée qu'il

occupait précédemment dans les conseils du gouvernement à un rang beaucoup plus humble. Calais… Boulogne… et maintenant ceci ! Il en avait eu le pressentiment quand son ennemi s'était dressé devant lui avec une telle impudence dans la grande salle de l'hôtellerie. Le grand et gros marin… le rire révélateur… cette poivrière posée devant lui pour lui rappeler sa défaite la plus humiliante, celle du *Chat Gris,* à Calais. Tous ces souvenirs s'agitaient dans son cerveau enfiévré, augmentant encore l'amertume de la déception présente. Il ne pensait même plus à Josette, absorbé qu'il était par cette évocation du passé. Les minutes s'écoulaient ; la vieille horloge majestueuse et indifférente continuait son tic-tac régulier.

Quelques minutes plus tard, la voix bruyante de Chabot tira Chauvelin de ses réflexions amères. Il se redressa, jeta un rapide coup d'œil autour de lui ; puis, comme la voix se rapprochait, il ramassa prestement les feuilles éparpillées et les enfonça dans sa poche. Il alla ensuite jusqu'à la porte et tira le verrou juste au moment où arrivait son collègue. Celui-ci avait le pas moins assuré qu'auparavant. La bouteille de vin rouge et la carafe de cidre pétillant qu'il venait d'absorber y étaient pour quelque chose. Il avait la langue pâteuse et les yeux troubles. Il entra en titubant et tomba presque dans les bras de Chauvelin.

– Je t'attendais depuis une demi-heure, fit Chauvelin d'un air réprobateur. Que diable faisais-tu ?

– J'avais la fièvre, murmura Chabot d'une voix épaisse. La soif me tourmentait ; il fallait que je boive quelque chose.

– Assieds-toi là, commanda Chauvelin, car l'autre tenait à peine sur ses jambes. Il nous faut plus de lumière.

– Oui… plus de lumière… Je déteste cette obscurité.

Chabot s'écroula sur une chaise, allongea ses bras sur la table, posa la tête dessus, et fit bientôt entendre un ronflement sonore. Chauvelin le contemplait avec amertume et mépris. Quel triste partenaire pour l'entreprise nouvelle dont il dressait déjà le plan dans son esprit ! Cependant, il ne pouvait se passer de lui… cet ivrogne était le seul homme capable de l'aider dans les circonstances présentes. Chauvelin frappa dans ses mains et, peu après, parut une servante à qui il demanda d'apporter de nouvelles bougies et une carafe d'eau froide.

Chabot continuait à ronfler. Sans aucune cérémonie, Chauvelin lui versa l'eau sur la tête. La servante se retira en riant sous cape.

– Sacrebleu ! cria Chabot arraché brutalement à son sommeil.

L'eau froide lui avait rendu en partie ses esprits. Il cligna des yeux, aveuglé par l'eau qui lui gouttait des cheveux sur toute la figure.

– Il faut que nous fassions une revue de la situation, déclara Chauvelin d'un ton sec.

Il s'assit en face de Chabot, s'accouda à la table et joignit étroitement ses mains fines veinées de bleu.

– La situation ? répéta Chabot d'un air vague. Ah ! oui… sacredié !… cette fille… qu'en faisons-nous ?

– Ne t'inquiète pas d'elle pour l'instant. Inquiète-toi plutôt de certaines lettres qui te compromettent gravement, qui compromettent également plusieurs membres de ton parti, et que tu ne tiendrais pas à voir publier au grand jour.

Chauvelin parlait avec lenteur et netteté pour permettre aux mots de s'imprimer dans le cerveau embrumé de son collègue. Il y réussit, car à la mention des lettres les derniers nuages de l'ivresse se dissipèrent, et Chabot fut de nouveau en proie à la rage et à la peur. Il lança d'un ton âpre :

– Tu avais juré que tu retrouverais ces lettres.

– C'est toujours ce que je compte faire, répondit Chauvelin avec calme, mais il faut que tu fasses de ton mieux pour m'aider.

– Tu t'es laissé toi-même duper par une gourgandine !... Alors...

– Si tu le prends sur ce ton, fit Chauvelin d'une voix coupante en fixant sur lui un regard sévère, j'abandonne immédiatement la partie et je laisse l'homme qui détient les lettres en ce moment en faire le pire usage, s'il en a envie.

Cette menace eut sur Chabot le même effet que la douche d'eau froide d'un instant auparavant. Il ravala sa colère et demanda presque humblement :

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

– Je vais te le dire. Primo, en ce qui concerne le paquet de lettres...

– Quel paquet de lettres ?... le vrai ? Où est-il ?... Chez qui ?... Je veux le savoir...

Chabot ponctuait chaque phrase d'un coup frappé du plat de la main sur la table, pendant que Chauvelin appliquait toute son activité d'esprit à l'élaboration de son nouveau plan.

– Je vais te dire, reprit-il posément, qui a dérobé le paquet de lettres à la fille Gravier. C'est cet espion anglais connu sous le nom de Mouron Rouge.

– Comment le sais-tu ?

– Peu importe comment. Je le sais ; cela suffit. Aussi vrai que nous sommes ici tous les deux, c'est le Mouron Rouge qui possède ces lettres…

– … Et il peut nous envoyer tous à la guillotine, commenta Chabot d'une voix étouffée.

– Et il le fera certainement, prononça Chauvelin d'une voix nette, à moins que…

– À moins que quoi ?… Parle ! ne me laisse pas ainsi en suspens !

– À moins que nous ne nous emparions de sa personne.

– Mais on dit qu'il est aussi insaisissable qu'un fantôme. Toi-même, d'ailleurs, en sais quelque chose…

– C'est exact. Il n'est cependant pas aussi invulnérable que tu te l'imagines. J'ai échoué dans mes tentatives pour m'emparer de lui, c'est vrai ; mais jusqu'à maintenant je n'avais pas l'aide d'un homme influent comme toi.

Chabot, flatté, se rengorgea.

– Je te donnerai toute l'aide possible, c'est entendu, dit-il.

– Alors, écoute. Si nous ne possédons pas les lettres, nous tenons ce que l'on peut appeler la carte maîtresse du jeu…

– La carte maîtresse ?

– Oui, la fille Gravier. Je t'ai dit que j'avais fait procéder à son arrestation.

– Tu me l'as dit, mais…

– Elle est en ce moment incarcérée à l'hôtel de ville, et l'objet d'une surveillance sévère.

Chabot sauta sur ses pieds, fixa un regard flamboyant sur le pâle visage de son collègue et donna un formidable coup de poing sur la table.

– Tu mens ! cria-t-il du haut de sa tête. Elle n'est pas à l'hôtel de ville. Chauvelin haussa les épaules :

– Où, alors ?

– Le diable le sait peut-être… Moi pas !

Ce fut le tour de Chauvelin de regarder son collègue dans les yeux. Cet homme était-il encore ivre ou avait-il perdu la tête ?

– Tu m'obligerais, citoyen Chabot, dit-il froidement, en ne parlant pas par énigmes.

– Par énigmes ? repartit l'autre d'un ton sarcastique. Je te dis clairement que cette drôlesse que tu as envoyée en prison n'y est jamais arrivée.

– Jamais arrivée ? répéta Chauvelin en fronçant les sourcils. Tu plaisantes, citoyen.

– Moi, plaisanter ! Je vais te dire ce qu’il en est : le sergent et les hommes que j’ai envoyés s’informer de l’arrivée de cette fille sont revenus il y a une demi-heure, disant qu’à l’hôtel de ville on n’avait vu ni la fille, ni les soldats.

– Mais où avaient-ils été ?

– Pour la fille, personne n’en sait rien. On a envoyé tout de suite une patrouille dans la ville, et les quatre soldats ont été découverts dans le jardin public, derrière Saint-Ouen, les jambes liées à l’aide de leurs ceinturons, leurs bonnets enfoncés dans la bouche en guise de bâillon, mais pas trace de la donzelle.

– Et alors ?

– On a interrogé les soldats. Ils sont tous aux arrêts à présent, les lâches ! Ils ont déclaré qu’au moment où ils traversaient le jardin en se rendant à l’hôtel de ville, ils avaient été attaqués subitement par-derrière. Ils n’avaient vu personne, entendu aucune voix. L’endroit était sombre et paraissait désert. Il semble qu’on n’éclaire plus cette ville de malheur depuis que l’huile et la chandelle sont devenues si chères, et après le coucher du soleil les gens évitent de traverser le jardin qui est le rendez-vous de tous les vauriens de Rouen. Les soldats jurent qu’ils se sont défendus de leur mieux, mais que leurs assaillants étaient supérieurs en nombre. Quoi qu’il en soit, ces bandits les ont renversés, garrottés, bâillonnés, puis se sont sauvés dans la nuit, emmenant la prisonnière.

– Mais les soldats n’ont-ils vraiment rien vu ? Était-ce des voleurs de grand chemin, ou bien…

– Le diable seul le sait ! Deux des soldats ont prétendu que leurs assaillants portaient l’uniforme de garde national, et un autre croit avoir reconnu un marin qu’il avait remarqué sur le

quai depuis un jour ou deux – un grand fort gaillard qui abattrait un bœuf avec son poing.

– Tiens !

– En tout cas, ces chenapans ont couru dans la direction de la Seine.

– Tiens !

– Pourquoi dis-tu « Tiens ! » comme cela ? demanda brusquement Chabot. Tu sais quelque chose ?

– Non, mais ceci confirme ce que je disais à l'instant.

– Quoi donc ?

– Que ces canailles d'Anglais sont au travail par ici.

– Comment ?

– Tout me le prouve : la façon d'attaquer, l'enlèvement de la prisonnière, le gros matelot. Des voleurs de grand chemin n'attaquent pas des soldats qui n'ont pas le sou, ils n'enlèvent pas une fille qui n'a ni parents, ni amis pour payer une rançon.

– C'est vrai.

– Quand le sergent t'a-t-il fait son rapport ?

– Il y a peu de temps… un quart d'heure peut-être.

– Pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite ?

– Cela ne te concernait pas ; c'est moi qui donne les ordres ici.

– Et quels ordres as-tu donnés ? Tu n'étais guère en état de commander la moindre chose, il me semble.

– La colère m'a monté à la tête quand je me suis vu berner une seconde fois. Si tu n'avais pas pris sur toi d'ordonner l'arrestation de cette fille…

– Dis-moi plutôt, coupa Chauvelin, quels ordres tu as donnés au sergent.

– Je lui ai commandé d'amener les quatre soldats de l'escorte ici, pour que je les interroge moi-même.

– Bon. Et où sont-ils ?

– Attends, citoyen, pas si vite ! Il fallait pour le sergent le temps d'aller à l'hôtel de ville, puis de trouver…

– Je sais, interrompit Chauvelin avec impatience.

Il se dirigea vers la porte, l'ouvrit, frappa dans ses mains et attendit. Peu après arriva en traînant les pieds le valet de garde pour la nuit.

– Aussitôt que le sergent reviendra, dit Chauvelin à l'homme, amène-le ici.

Chabot ouvrit la bouche pour protester. Il était jaloux des prérogatives que lui donnait son titre de représentant du peuple et n'entendait abdiquer son autorité devant qui que ce fût. Cependant le sang-froid de son collègue, son assurance, sa parole nette et décidée firent impression sur lui, et il se sentit très petit sous le regard méprisant de l'autre. Il referma brusquement la bouche, suivit des yeux l'homme qui s'éloignait, puis s'assit près de la table et fixa son regard dans le vague. Il tripotait gauche-

ment les objets posés sur la table, jetait de temps en temps un coup d'œil sur la porte et prêtait l'oreille aux rares bruits qui résonnaient à travers l'auberge.

Bien qu'on eût ordonné d'une façon péremptoire aux clients de l'hôtellerie de rester dans leurs chambres, on ne pouvait les empêcher de chuchoter entre eux puisque dormir était impossible. Le bruit produit par la perquisition les avait tirés de leur premier sommeil. Puis les allées et venues des soldats avaient tenu les gens sur le qui-vive en leur inspirant une vague terreur. Le malheureux hôtelier, sa femme et sa fille avaient cherché refuge dans une chambre vacante, mais pour eux, plus encore que pour leurs clients, il n'était plus question de dormir.

Le silence ne régnait pas dans la maison, et Chabot éprouvait un certain réconfort à écouter ces bruits étouffés. Comme beaucoup de gens qui font profession d'athéisme, il était très superstitieux, et tous ces propos sur ce mystérieux espion qui travaillait dans la nuit et disparaissait comme un fantôme lui avaient ébranlé les nerfs. Chauvelin, lui, arpentait la pièce, les mains croisées derrière le dos, la tête inclinée en avant. Son esprit était en plein travail, envisageant la situation sous toutes ses faces. Dans cette nouvelle partie engagée contre le Mouron Rouge, il avait perdu le premier coup, et plus encore, il avait perdu ce qu'il appelait si justement sa carte maîtresse. Josette Gravier était bien faite pour éveiller l'intérêt de Sir Percy Blakeney et pour exciter son esprit aventureux. Si elle était demeurée prisonnière à Rouen, le Mouron Rouge n'aurait pas quitté les lieux, et Chauvelin aurait eu de grandes chances de pouvoir le saisir au collet. Mais ces chances n'existaient plus du moment que la jeune fille avait disparu, car Chauvelin savait par expérience qu'on n'arrachait jamais des griffes du Mouron Rouge ceux que le prince des aventuriers avait pris sous sa garde.

En vérité, Chauvelin se serait senti vaincu s'il n'avait possédé encore un atout, lequel, judicieusement joué, pourrait… Ses réflexions furent interrompues à ce point par l'arrivée du sergent suivi des quatre soldats en faute. Cette fois il n'essaya pas d'intervenir. Chabot pouvait les questionner s'il y tenait. Lui, Chauvelin, savait d'avance tout ce qu'ils pourraient dire. Il écouta l'interrogatoire d'une oreille, attrapant de-ci de-là un mot ou une phrase : « Nous n'avons rien vu… Nous n'avons rien entendu… Ils sont tombés sur nous subitement… Oui, nous avions nos baïonnettes… Impossible de nous en servir, il faisait trop sombre… Ils portaient l'uniforme de la garde nationale, le même que le nôtre autant qu'on pouvait voir dans cette obscurité… Excepté l'un d'eux qui avait l'air d'un marin… un grand diable avec un poing solide… Je l'avais déjà vu sur le quai… Comment aurions-nous pu nous servir de nos baïonnettes ? Ils nous ont attaqués à coups de poing… Le grand marin m'a fait tomber… Moi de même… J'y ai vu trente-six chandelles… Moi aussi… Quand je suis revenu à moi, j'avais les jambes ficelées et mon bonnet enfoncé dans ma bouche… » et ainsi de suite.

Les portes de la ville étant closes pour la nuit, personne ne pouvait les franchir avant le lever du soleil, mais il y avait toujours le fleuve, et point de limites à l'audace et à l'ingéniosité du Mouron Rouge. Cependant, la carte d'atout demeurait entre les mains de Chauvelin, et il espérait bien que c'était l'as.

Quand Chabot eut renvoyé les soldats, les deux hommes reprirent une fois de plus leur conciliabule.

– Pour ce qui est de la fille Gravier, remarqua Chauvelin, il n'y a pas grand-chose à faire. Heureusement, nous tenons le nommé Reversac. C'est avec lui qu'il faut manœuvrer.

– Je vois ce que tu veux dire.

– C'est heureux, dit Chauvelin, ironique. Tu sais où il est, j'imagine ?

– À la prison de l'Abbaye. C'est moi-même qui l'y ai fait mettre. Une riche idée de ma part, ajouta-t-il avec satisfaction, d'avoir ordonné son arrestation.

– Eh bien ! de même que le Mouron Rouge a volé au secours de Josette Gravier, il va maintenant faire tout son possible pour tirer Reversac de tes mains.

– Par bonheur, dit Chabot, il est en lieu sûr !

– Oui, c'est lui l'atout que nous avons en main, et nous le jouerons à bon escient.

Il se remit à marcher de long en large pendant que Chabot, maintenant dégrisé mais incapable de suivre deux idées à la fois, regardait devant lui d'un air hébété.

– Paris ne convient pas, dit Chauvelin se parlant à lui-même plutôt qu'il ne s'adressait à son collègue. Ce damné Mouron Rouge y a trop d'espions et de créatures dans des recoins qui nous sont inconnus.

– Hein ? Qu'est-ce que tu dis ? demanda aigrement Chabot.

– Je disais qu'il ne fallait pas garder Reversac à Paris.

– Pour quelle raison ? Je t'ai dit que nous l'avions mis en lieu sûr.

– Tu te trompes, affirma Chauvelin avec force.

Il s'arrêta de l'autre côté de la table et regarda fixement Chabot en lui posant cette question :

– As-tu jamais demandé à Fouquier-Tinville combien de prisonniers se sont échappés, rien qu'à Paris, par l'entremise du Mouron Rouge ?

– Non, mais…

– Plus de cent depuis le commencement de cette année – et l'an II n'est pas vieux !

– Je n'en crois rien.

– Les chiffres sont là. On ne peut les nier. Tu comprends pourquoi je tiens à éloigner Reversac de Paris. D'une façon ou d'une autre, que ce soit grâce à son infernale habileté ou à la corruption, le Mouron Rouge trouverait le moyen de l'arracher de tes mains.

Chabot réfléchit un instant, et Chauvelin, devinant le cours de ses réflexions, ajouta d'un ton significatif :

– Si nous perdons Reversac, nous n'avons plus rien à offrir en échange des lettres.

– Les lettres…, murmura Chabot d'un ton indécis.

– Oui, les lettres, répéta Chauvelin d'un ton net. Tu ne les as pas trouvées, que je sache !

En guise de réponse, Chabot lança un juron.

– Là où se cache la fille Gravier, là sont les lettres, continua Chauvelin. Mets-toi cela dans la tête. Et les lettres sont dans les mains des Anglais. Maintenant, mon cher, rappelle-toi ceci : tant que nous tenons l'amoureux, nous pouvons encore recouvrer les lettres en offrant un sauf-conduit en échange. Et par

surcroît, ne l'oublions pas, nous avons chance de mettre la main sur le Mouron Rouge, dont la capture vaudra dix mille livres à celui qui l'effectuera.

Ayant épuisé sa provision de jurons, Chabot eut recours à un blasphème sonore.

– Dix mille livres ! s'écria-t-il.

– Sans compter la gloire.

– Au diable la gloire ! Mais ce qui me déplaît, c'est de donner la liberté à cette friponne et à son amoureux.

– Rien ne t'y oblige.

– Comment cela, rien ne m'y oblige ? Tu viens toi-même de parler de sauf-conduits… Alors ?

– C'est entendu, il faudra leur donner des sauf-conduits, mais je puis les marquer d'un signe convenu. Ce signe, connu de tous ceux qui examinent les sauf-conduits, annule toutes les pièces qui en sont marquées.

– Admirable ! s'exclama Chabot en frappant la table du plat de sa main. Admirable ! répéta-t-il en sautant sur ses pieds. Maintenant, je commence à comprendre.

Les deux hommes changèrent de rôle un instant. Maintenant c'était Chabot qui arpentait la pièce de long en large en marmottant, tandis que Chauvelin s'asseyait devant la table et tripotait à son tour la plume d'oie, les mouchettes et tout ce qui lui tombait sous la main. Au bout d'un moment Chabot s'arrêta en face de son collègue.

– Tu veux que Reversac soit emmené hors de Paris ? demanda-t-il.

– Oui.

– Et conduit ici.

– Oui.

– Ce qui ne va pas sans risque, si, comme tu le dis, ces canailles d'Anglais sont sur le pied de guerre.

– On fera le nécessaire pour réduire les risques.

– Par quel moyen ?

– Une nombreuse escorte ; ce qui nous donnera plus de facilité pour capturer le Mouron Rouge.

– Tu crois vraiment qu'il va se porter au secours de Reversac ?

– J'en suis certain.

– Eh bien ! c'est parfait, dit Chabot avec allégresse.

– Et si nous réussissons à nous emparer d'un ou de plusieurs de ces bandits, songe que nous serons dans une position admirable pour exiger la remise des lettres. Nous aurons au moins quelque chose à offrir en échange.

– Le Mouron Rouge lui-même, peut-être…

– Toute la damnée bande, avec la fille et son amoureux, répondit Chauvelin, les dents serrées.

– Je te fais cadeau de toute la bande, lança Chabot, du moment que j'aurai les lettres.

– Si tu suis mes instructions point par point, conclut Chauvelin, je te promets que tu les auras.

Ils demeurèrent encore ensemble une heure pour compléter l'élaboration du plan conçu par Chauvelin, examinant longuement tous les détails, ne laissant rien au hasard et jouissant par avance de la victoire qu'ils considéraient comme assurée.

Il était minuit quand ils allèrent enfin se coucher. Et à l'aube, Chabot était déjà sur la route de Paris en chaise de poste, muni des instructions de Chauvelin pour les agents secrets du Comité de salut public.

28

Le vagabond

Une neige épaisse recouvrait le sol. Les montées étaient dures et les descentes glissantes. Dans des circonstances ordinaires, la diligence faisant le service public entre Meulan et Rouen n'aurait pas continué à rouler par un temps aussi mauvais. Déjà au départ de Meulan, de bonne heure dans la matinée, les nuages étaient très menaçants. « La neige va encore tomber, c'est sûr et certain ! » se disaient les gens qui étaient là, y compris le cocher qui avait grommelé entre ses dents que c'était de la folie de continuer le voyage avec ces gros nuages gris chargés de neige.

Mais en dépit des conseils de prudence et des avertissements, le départ s'était effectué au petit jour. Tel était l'ordre du citoyen Chabot, représentant du Loir-et-Cher à la Convention, qui avait réquisitionné cette voiture, et sa parole faisait loi. Devant l'*Auberge du Mouton Blanc,* des curieux s'étaient rassemblés en dépit de l'heure matinale pour assister au départ de cette singulière diligence. Ces gens, que les soldats maintenaient à distance, remarquaient entre eux que ce n'était pas une diligence ordinaire. Bien qu'elle fût de petit modèle, comportant seulement le coupé et la rotonde, elle était attelée de quatre chevaux avec postillon, et la banquette derrière le conducteur était vide, ce qui était curieux, disaient les badauds, car il y avait toujours plus d'amateurs qu'il n'en fallait pour ces quelques places où l'on payait moins cher qu'à l'intérieur. Le coupé était occupé par le citoyen député en personne, et il y était tout seul. Dans la rotonde il y avait un jeune homme assis entre deux sol-

dats, et trois autres soldats leur faisaient face. La chose la plus remarquable, c'était que le toit de la voiture supportait non pas des bagages, mais trois hommes allongés l'un contre l'autre sous la bâche, enveloppés de gros manteaux, car le froid, là-haut, était vif.

Non ! ce n'était décidément pas une diligence ordinaire. Elle était en outre accompagnée d'une forte escorte : six cavaliers sous le commandement d'un officier – un capitaine, s'il vous plaît ! Ainsi on pouvait penser que si le voyageur du coupé était un personnage de marque, le prisonnier devait être, lui aussi, quelqu'un d'important, car à peine fut-il installé avec les soldats dans la rotonde qu'on en baissa les stores et qu'on empêcha les badauds de s'approcher du véhicule. Bien entendu, ces manières d'agir insolites excitèrent encore davantage la curiosité des spectateurs, et ceux d'entre eux qui tentèrent d'avancer furent vivement rappelés à l'ordre. Plus tard, dans la journée, la diligence ayant fait halte à Vernon devant la *Boule d'Or,* deux gamins trouvèrent le moyen de se faufiler sous la voiture, et ils allaient monter sur le marchepied quand l'officier de l'escorte les vit, les saisit par l'oreille et ordonna à ses hommes de leur administrer une correction soignée ; ce qui fut fait sur-le-champ avec entrain par deux soldats à l'aide de la boucle de leur ceinturon. Les hurlements qui s'ensuivirent et le claquement soudain d'un coup de pistolet tiré on ne savait d'où jetèrent la panique dans l'attelage : les chevaux de tête se cabrèrent, le palefrenier, incapable de les maintenir, roula dans la neige, et un accident fut évité de justesse grâce à la présence d'esprit d'un passant, un pauvre vieux vagabond tremblant de froid, qui ne semblait pas bien vigoureux, mais qui eut néanmoins le courage d'attraper par la bride le cheval le plus proche et d'arrêter ainsi l'attelage affolé.

Le conducteur et le postillon se trouvaient à ce moment-là dans l'auberge, occupés à boire un bol de cidre chaud. Alertés par le bruit, ils se précipitèrent au-dehors, juste à temps pour

assister à la prouesse du vieux bonhomme. Le conducteur fit entendre un murmure approbateur, et le capitaine lui-même eut un mot d'éloge pour le sang-froid du passant.

– J'ai été garçon d'écurie autrefois, expliqua l'homme comme en s'excusant. Garçon d'écurie dans un château d'aristos. Alors, les chevaux, ça me connaît !

Le capitaine lui tendit quelques sous.

– Voilà pour ta peine, mon brave, dit-il.

Et indiquant l'auberge d'un mouvement de tête, il ajouta :

– Entre là-dedans pour prendre quelque chose de chaud. Tu as l'air gelé.

– Merci bien, citoyen capitaine, répondit l'homme en refermant ses doigts bleuis par le froid sur les pièces de monnaie.

Mais il demeurait sur place, en contemplation, semblait-il, devant l'attelage. C'étaient des chevaux frais que l'on venait d'atteler ; de belles bêtes robustes et pleines d'entrain. Le pauvre homme avait sûrement dit vrai quand il avait déclaré : « Les chevaux, ça me connaît. » Cela se voyait à la façon dont il les regardait, les flattait, rajustant une boucle, caressant leurs crinières, leurs oreilles ou leurs museaux veloutés, inspectant sabots et fanons.

– Le maréchal-ferrant d'ici connaît son affaire, dit-il en frappant de petits coups sur les fers du cheval le plus proche.

– Ça va, mon brave homme, dit le capitaine qui commençait à s'impatienter. Il faut que nous partions, à présent. Laisse-nous et va boire un coup.

Le vagabond hésita, jeta un regard piteux sur ses vêtements déguenillés.

– Je ne peux pas entrer là, dit-il en secouant la tête d'un air malheureux ; pas comme je suis nippé. Le patron n'aime pas ça, continua-t-il, à cause des clients…

Le capitaine haussa les épaules. Peu lui importait ce pauvre gueux. Ce qui lui importait, c'était de partir au plus tôt, comme l'avait commandé le citoyen député, afin d'arriver à Gaillon avant la nuit. Le citoyen député n'était pas un homme à qui il fît bon désobéir, et comme il avait pas mal souffert du froid et de l'inconfort de la diligence, il était de fort méchante humeur. Le capitaine, sans perdre plus de temps, tourna les talons pour aller donner des ordres à ses hommes. Le jeune postillon, moins pressé de partir ou plus charitable, dit au pauvre diable :

– Je vas t'apporter une bolée, grand-père.

Et il courut à l'auberge, laissant le conducteur et l'ancien garçon d'écurie échanger leurs souvenirs sur les belles écuries de jadis. Il reparut une minute plus tard, avec une chopine de cidre fumant à la main.

– Voici pour toi, citoyen.

Le vagabond prit la chopine, mais ne se hâta pas de boire ; secoué par une quinte de toux, le malheureux titubait sur ses longues jambes comme s'il avait déjà trop bu. Pendant ce temps, le conducteur, avisant le palefrenier, lui administrait une correction pour lui apprendre à mieux tenir un attelage une autre fois.

– Et on appelle ça un palefrenier ? lui lança-t-il avec mépris. Tiens, regarde un peu ce pauvre homme ; lui, au moins, sait tenir un cheval !

Le pauvre homme, en cet instant, n'en menait pas large. La toux le secouait à tel point que le cidre se répandait par terre.

– Passe-moi ta chopine pour que je te la tienne, mon vieux, dit obligeamment le postillon.

– Bois-la toi-même, mon garçon, parvint à dire l'homme entre deux accès de toux. Je ne peux pas, moi ; ça me rend malade.

Sans se faire prier, le postillon porta la chopine à ses lèvres. Il l'aurait même vidée jusqu'au fond si le conducteur n'avait crié : « Hé là ! à mon tour ! » et ne la lui avait pas prise des mains pour avaler ce qui restait.

Chabot passa la tête par la portière.

– Eh bien ! qu'est-ce qu'on attend pour partir ? cria-t-il.

Le capitaine hurla :

– Tout le monde en selle !

Et le conducteur allait grimper sur son siège quand le vagabond lui toucha l'épaule.

– Tu ne voudrais pas me laisser monter, citoyen ? suggéra-t-il timidement.

– Ah ça ! non, répondit l'autre un peu brusquement. Je n'oserais pas le faire sans ordres.

Et il désigna de la tête le capitaine.

– Il n’en saurait rien, chuchota le pauvre homme. Je me cacherai sous la banquette derrière toi. J’habite Gaillon, et cela me fait trois heures à pied par ce temps affreux !

Il avait l’air si las que le conducteur hésita, apitoyé. Néanmoins il aurait refusé de prendre un voyageur de supplément si lui-même ne s’était pas senti assez mal d’aplomb. La dernière demi-chopine de cidre, s’ajoutant aux précédentes, lui avait fait monter le sang à la tête. Il se sentait tout étourdi ; il eut même quelque peine à se hisser jusqu’à son siège et ne se rendit pas bien compte que le vagabond grimpait derrière lui. Heureusement que le capitaine se mettait en selle avec ses hommes derrière la diligence et ne s’aperçut de rien. Quant à Chabot, il s’était étendu sur la banquette du coupé et dormait déjà profondément.

Une fois installé sur le siège et les guides en main, le conducteur se sentit mieux ; mais il n’était pas mécontent d’avoir derrière lui l’ancien valet d’écurie, car l’homme savait bien manier les chevaux, beaucoup mieux que le jeune postillon, et si ce vertige de tout à l’heure le reprenait…

Le vertige le reprit à peu près à une demi-lieue après Vernon. Le conducteur sentit que la tête lui tournait en même temps que l’envahissait une insurmontable envie de dormir.

Juste auparavant il avait remarqué l’attitude bizarre du postillon qui se balançait sur son cheval, penchant tantôt à droite, tantôt à gauche, à faire croire qu’il allait perdre l’équilibre.

– Qu’est-ce que cela signifie ? se marmotta le conducteur quand il sentit qu’il ne pouvait plus résister à ce malaise étrange.

Quel soulagement pour lui lorsque deux mains vigoureuses saisirent les rênes ! À qui appartenaient ces mains, il était trop endormi pour se le demander ; mais que c'était donc agréable et reposant de fermer les yeux et de s'abandonner au sommeil ! Le jour baissait rapidement, et avec le crépuscule la neige se remit à tomber – non point de ces gros flocons qui flottent dans l'air avant de tomber doucement, mais une sorte de grésil fin et piquant poussé par une bise âpre qui vous fouettait le visage et tracassait les chevaux déjà surexcités par de légers coups de fouet bien placés. Quant au postillon, c'est tout juste s'il conservait son assiette. L'instinct de la conservation, seul, le maintenait sur le dos de son cheval.

Les soldats, eux aussi, passaient un dur quart d'heure. Il leur fallait chevaucher tête baissée contre le vent glacial en éperonnant leurs chevaux, car la diligence qui jusque-là avait avancé assez lentement s'était mise soudain à rouler à toute allure, et l'attelage montait les côtes d'une façon vraiment magnifique.

Chabot passa de nouveau la tête par la portière en hurlant « Holà ! » Il avait dormi depuis le départ de Vernon, mais une soudaine embardée de la diligence l'avait réveillé, et il avait pris peur.

– Pourquoi diable ce train d'enfer ? cria-t-il.

Mais le bruit du vent et de la voiture étouffait ses appels et ses « Holà » réitérés.

Les chevaux, cependant, ne ralentissaient pas leur allure. Quelqu'un tenait les guides qui savait quand et comment les pousser et les stimuler, et ces bêtes intelligentes obéissaient avec entrain à leur expert conducteur. C'est à peine si les cavaliers pouvaient suivre la diligence.

Cela dura jusqu'au moment où le capitaine, ayant aperçu la tête du citoyen député penchée par la portière ainsi qu'un de ses bras qu'il agitait furieusement, cria : « Halte-là ! », sur quoi la voiture s'immobilisa aussitôt. Instinctivement le conducteur et le postillon se ressaisirent, car la voix du citoyen député, rauque de frayeur et de colère, dominait maintenant les hurlements du vent.

– Dis à cet idiot, hurla-t-il, de ne pas conduire comme un fou ! Il va nous mettre dans le fossé.

– Il fait presque nuit, parvint à répondre le conducteur, et cette neige infernale affole les chevaux. Nous arriverons bientôt à Gaillon.

– Tu connais bien la route, au moins ? demanda le capitaine.

– Si je connais la route ? marmotta l'autre. Il y a quinze ans que je roule dessus.

– Alors, en avant ! commanda le capitaine. Les chevaux secouèrent leurs crinières dans l'air glacé, et la diligence s'ébranla lourdement. Le cocher fit claquer sa langue et s'efforça vainement de faire siffler son fouet. La tête lui tournait moins qu'avant, mais il avait encore plus envie de dormir.

– Rends-moi les rênes, citoyen, murmura une voix persuasive à son oreille.

Le cocher pensa que c'était la voix du diable. Par ce temps affreux et dans cette neige aveuglante, qui donc, sinon un esprit infernal, aurait eu envie de conduire cette maudite diligence ? Mais cela lui importait peu… Diable ou pas diable, il avait trop sommeil pour résister, et les rênes reprises par une main ferme se tendirent au-dessus de lui. Tournant la tête, il regarda en ar-

rière, et il vit seulement deux jambes écartées et une paire de mains robustes qui tenaient solidement les rênes. Il se souvint alors du vagabond qui avait grimpé derrière lui et s'était placé sous la banquette en échappant à l'attention de l'officier.

– Ce vieux bonhomme, marmotta-t-il avec une nuance d'envie, il sait rudement bien conduire !

Encore trois lieues parcourues au galop. Mais le crépuscule sombrait dans les bras de la nuit. Le nouveau conducteur devait avoir des yeux de lynx, car le postillon n'était plus d'aucune utilité. On était sûrement près d'arriver à destination, car entre Vernon et Gaillon il n'y avait guère plus de trois lieues. Mais pourquoi la rivière était-elle à gauche de la route au lieu d'être à droite ? Et pourquoi était-elle si étroite, ressemblant plus à l'Eure qu'à la Seine ? Son mince ruban luisant serpentait entre les saules.

– Où diantre sommes-nous ? murmurait le conducteur tandis que ses yeux appesantis par le sommeil faisaient le tour du paysage.

À quelque distance en avant, plusieurs maisons et une église à la tour carrée émergèrent de la neige, avec des fenêtres éclairées dont les lumières clignotaient entre des bouquets d'arbres. Ceci n'était certainement pas Gaillon. Le conducteur se frotta les yeux. Cette fois, il était parfaitement réveillé. D'un geste vif il attrapa les guides, les tira fortement, et les chevaux s'arrêtèrent, un nuage de vapeur s'élevant de leurs croupes frémissantes. Le capitaine cria :

– Est-ce Gaillon ?

Puis, poussant son cheval à la hauteur du conducteur, il répéta : « Est-ce Gaillon ? » en faisant un geste dans la direction du village.

– Non, ce n'est pas Gaillon, répondit le conducteur. Du moins…

– Alors, où diable sommes-nous ?

Le conducteur se gratta la tête en jurant qu'il voulait bien être pendu s'il le savait.

– J'aurais pris le mauvais tournant, dit-il piteusement.

– Tu disais pourtant que tu roulais depuis quinze ans sur cette route.

– Oui, mais jamais par un temps de chien pareil, grogna le conducteur.

Il continua à marmotter que ce n'était pas l'usage de faire rouler les diligences par n'importe quel temps… qu'elles ne circulaient en hiver que s'il ne faisait pas trop mauvais… que les routes couvertes de neige n'étaient pas sûres pour les chevaux… que ç'avait été de la folie, le matin, de partir de Mantes pour arriver le soir à Gaillon. Et ainsi de suite, pendant que le capitaine, tout en s'efforçant de percer du regard l'obscurité, se demandait s'il devait ou non aller secouer l'irascible représentant du peuple pour le tirer de son sommeil.

– Où as-tu quitté la bonne route ? demanda-t-il d'un ton rude. Peut-on retourner en arrière ?

– Le seul carrefour que je connaisse, bougonna le conducteur, est très près de Vernon. Nous avons bien fait trois lieues depuis.

Cette fois, le capitaine se répandit en imprécations.

– Comment s'appelle ce village ? demanda-t-il quand il eut épuisé une bonne partie de son vocabulaire. Le sais-tu ?

Le conducteur ne savait pas.

– Penses-tu qu'il y aurait là une auberge pour nous abriter cette nuit ?

– Sûrement, répondit l'autre.

– Alors, en avant !

Le conducteur grommela et jura à voix basse quand l'officier eut dit pour conclure :

– Le citoyen député aura deux mots à te dire, tu peux t'y attendre !

Deux mots ! deux mots ! Mais lui aussi aurait deux mots à dire au vieux vagabond qui connaissait si bien les chevaux et si mal la route de Gaillon. Où se trouvaient-ils actuellement, le diable seul le savait. Lui-même cheminait depuis quinze ans sur la route de Paris à Rouen par Mantes et Vernon, et il connaissait par cœur toutes les localités que traversait la diligence, mais il habitait Paris, et comment voulait-on qu'il sût quelque chose sur des chemins de traverse et des villages perdus comme celui-ci ? Peut-être était-ce Le Roger. Si oui, il avait entendu dire qu'il y avait là une méchante auberge où on pouvait trouver à souper et à coucher. Quand à loger tous ces chevaux… S'il l'osait, il dénoncerait bien le vieux vagabond qui les avait mis dans un tel pétrin, mais il redoutait pour lui-même le châtiment qu'il avait mérité en laissant cet homme monter en voiture sans autorisation.

Cependant, le moment viendrait – et il n'était pas loin – où les épaules du vieux sacripant seraient cinglées de quelques

bons coups de fouet. Du moins, c'est ce que croyait le conducteur en empoignant ledit fouet qu'il mania avec plaisir en faisant claquer sa langue. Et l'attelage démarra de nouveau, dans l'obscurité cette fois, accompagné par les sifflements du vent. La neige tourbillonnait autour des cavaliers et des chevaux, les cinglant et les aveuglant. Enfin les yeux du conducteur furent réjouis par la vue d'une lanterne qui s'agitait en grinçant ; sa pauvre lumière permettait de lire cette enseigne : *Au Bout du Monde. On loge à pied et à cheval.* Au bout du monde ! un nom bien approprié ! Il y avait là quelques maisons basses, deux ou trois granges et l'auberge délabrée, c'était tout. La rivière enveloppait le hameau de ses méandres, et l'on devinait tout autour des champs couverts de neige.

Le conducteur tira sur les guides et considéra l'auberge avec méfiance. Pas d'apparence à ce qu'on trouvât un bon souper et de bons lits dans ce trou perdu. La seule chose qui le réjouissait, c'était la perspective d'administrer à cet infernal vagabond la correction qu'il méritait. Il y aurait assez d'allées et venues et de tohu-bohu pour noyer les cris de l'homme. De fait, le brouhaha commençait : les cavaliers sautaient de leurs montures, les chevaux s'ébrouaient, piaffaient, hennissaient, des chaînes tintaient, des portières claquaient, le citoyen député jurait, tempêtait, hélait l'aubergiste. À l'intérieur de l'auberge on entendit des pas pressés, des voix, et l'aubergiste s'élança au-dehors.

Le conducteur jeta par-dessus son épaule :

– Allons, descends !

Mais rien ne bougea sous la banquette. Il se retourna, allongea le bras pour tâter la banquette : personne ! le misérable n'était plus là. En deux temps trois mouvements le cocher dégringola de son siège, se lança à travers les soldats, bouscula le prisonnier et ses gardes, et vint même buter contre la sacro-

sainte personne du député Chabot. Il courait comme un fou, de-ci de-là, regardant de tous côtés, derrière les arbres, dans les hangars. Mais nulle part il n'y avait trace du vieux coquin qui avait surgi de la neige à Vernon pour s'évanouir dans l'obscurité qui enveloppait le *Bout du Monde*.

En vérité, si ce geste entaché de superstition n'avait pas été interdit en France par le gouvernement révolutionnaire, le conducteur, quand il constata finalement que l'homme avait bel et bien disparu, se serait volontiers signé.

Sûr et certain, le diable était passé par là.

29

Au Bout du Monde

Pour assurer un abri aux hommes et aux bêtes, sans compter la diligence et les harnais, il y avait fort à faire, et l'opération ne s'effectua pas sans quelque désordre, pas mal d'apostrophes et bon nombre de jurons. Ce misérable petit village n'offrait guère de ressources pour des voyageurs en dehors de l'auberge, et celle-ci était insuffisante pour loger tant de monde. Il y avait près d'une vingtaine d'hommes à qui il fallait donner le vivre et le couvert, et onze chevaux à nourrir et à mettre à l'écurie. *Au Bout du Monde* ne pouvait, à beaucoup près, satisfaire à une telle demande.

L'aubergiste se répandait en excuses et en regrets. Jamais, au grand jamais, sa modeste maison n'avait été honorée par une compagnie si nombreuse et si distinguée. Le Roger était loin de la grand-route de Paris à Rouen. Il était rare qu'un coche passât par le village, et de mémoire d'homme, on n'y avait jamais vu de vraies diligences à quatre chevaux avec un postillon. Parfois des voyageurs à cheval se rendant à Elbeuf choisissaient de préférence cette route, plus courte que celle de Gaillon, mais…

Chabot, fumant d'impatience, interrompit alors la dissertation topographique de l'aubergiste pour lui ordonner sèchement de préparer à souper pour lui-même et pour l'officier avec ce qu'il y avait de meilleur dans la maison, et d'y ajouter un grand pot de cidre épicé, après quoi il servirait ce qu'il pourrait aux soldats de l'escorte.

Ensuite l'officier et l'aubergiste s'évertuèrent à caser bêtes et gens. Il y avait à une petite distance de l'auberge une grange couverte de chaume où l'on put abriter tant bien que mal tous les chevaux. Les soldats allèrent réquisitionner dans les maisons voisines tout ce qu'ils purent trouver de paille et de fourrage pour la litière et la subsistance des pauvres bêtes épuisées. Deux hommes furent laissés avec eux pour les garder pendant la nuit. Sous le toit d'un petit hangar voisin, ouvert à tous les vents, on gara la voiture et les selles. Jusque-là, tout allait bien. Quant aux soldats, ils se répandirent dans l'auberge, se servant eux-mêmes sur les provisions qu'ils trouvaient, allant chercher dans la cour des fagots pour faire un grand feu dans la salle commune où, après un modeste souper de lard, de haricots et de pain dur, ils s'étendirent par terre, enroulés dans leurs manteaux.

Le prisonnier était avec eux. Des ordres très sévères avaient été donnés au sujet de la surveillance à exercer sur lui. Les soldats qui en étaient chargés devaient se relayer deux par deux et ne pas le quitter des yeux pendant toute la nuit. À la moindre alarme, tous les hommes devaient être alertés, tous étant rendus responsables de la garde du prisonnier. Ayant donné ces ordres, le député Chabot, en compagnie du capitaine, suivit l'aubergiste dans l'escalier branlant qui menait au premier étage où on leur servit à souper dans une chambre mansardée. Il y avait là un lit que l'on venait de garnir de draps pour le citoyen député, et dans un coin, un matelas par terre et un oreiller pour le citoyen capitaine. C'était ce que l'aubergiste pouvait offrir de mieux aux personnages distingués qui honoraient sa pauvre maison, et si la pièce était simple, elle était bien chauffée par un feu de bois qui ronflait et crépitait dans la cheminée. De plus, le citoyen député serait tranquille, loin du bruit de la salle commune.

Chabot était de fort méchante humeur. Ayant mangé et bu son content, il s'étendit sur le lit et essaya de dormir. Mais il ne put trouver le sommeil. Toute la nuit il s'agita. De temps en

temps il descendait de son lit pour remettre une bûche au feu, car il gelait au-dehors. Durant les rares moments où il sombrait dans un sommeil agité, il était obsédé par un défilé fantastique de tous ceux qui l'avaient mis dans cette situation intolérable, et aspirait au temps proche où il les aurait à sa merci. C'était d'abord la fille Gravier qui avait osé le braver ; c'était son amoureux, Reversac, le prisonnier qu'on gardait au rez-de-chaussée et qui, heureusement, n'échapperait pas à son sort ; c'était encore cet imbécile de conducteur qui l'avait fait échouer, lui, François Chabot, représentant du peuple, dans cet abominable trou perdu, et aussi le capitaine dont les ronflements persistants l'empêchaient de dormir.

Les heures de cette nuit-là lui parurent interminables. Au moindre bruit il se dressait sur son lit et tendait l'oreille. Le prisonnier – cette carte d'atout qui devait lui assurer la restitution des lettres – était en sûreté, gardé à vue par deux hommes ; mais la pensée que cette surveillance ne devait pas se relâcher un instant jusqu'à la fin du voyage le rendait nerveux.

La nuit, cependant, se passa sans incident.

Enfin, résonna dans le lointain la cloche d'une église qui égrena lentement six coups. Il faisait encore complètement nuit. Seul, le feu rougeoyant donnait un peu de clarté dans la chambre. Pour la diligence, comme pour les cavaliers de l'escorte, les préparatifs de départ prendraient quelque temps. Du moment que lui, Chabot, ne pouvait fermer l'œil, il ne voyait pas pourquoi les autres continueraient à dormir. Il sauta à bas du lit pour aller secouer le capitaine.

– Hein ? Quelle heure est-il ? demanda ce dernier en se frottant les yeux lourds de sommeil.

– L'heure ? je m'en moque, répondit Chabot peu gracieusement. Il est assez tard, en tout cas, citoyen capitaine, pour t'arrêter de ronfler et pour considérer la situation.

Profondément vexé, mais n'osant protester, le capitaine se leva et enfila ses bottes. On se couchait tout habillé dans des voyages de ce genre, et il n'y avait aucun moyen de se laver dans l'auberge du *Bout du Monde,* sauf peut-être à la pompe, dans la cour, mais l'eau y devait être gelée par ce froid. La toilette du capitaine en cette occasion consista simplement à enfiler son manteau, boucler son ceinturon, et passer sa main dans ses cheveux pour les remettre en ordre. Tout cela pouvait se faire dans l'obscurité. Il jeta un coup d'œil à travers les carreaux de la fenêtre.

– Il semble que le vent soit calmé, dit-il, mais la neige tombe abondamment.

– En tout cas, observa Chabot, nous partirons, quel que soit le temps.

Lui aussi avait mis ses bottes, mais il était encore en manches de chemise, et ses cheveux en désordre se dressaient en touffes sur sa tête comme la toison d'un caniche mal peigné. Il se mit à marcher de long en large dans la petite chambre obscure, jurant et sacrant quand il se heurtait contre un meuble. Comme le capitaine sortait de la pièce, il lui cria :

– Dis à l'aubergiste d'apporter des chandelles et un pot de cidre chaud bien épicé.

Il alla deux ou trois fois à la porte pour écouter les bruits confus qui montaient du rez-de-chaussée où vingt hommes, tirés brusquement de leur sommeil, se préparaient en toute hâte pour obéir aux ordres de l'officier. La fenêtre de la chambre donnait sur l'arrière de la maison où régnait un calme relatif,

mais au bout d'un moment Chabot entendit de ce côté des voix, un cliquetis d'éperons et des pas indiquant que les hommes de l'escorte allaient s'occuper de leurs montures. La grange dans laquelle on avait abrité les chevaux était à une certaine distance de là, et Chabot se félicitait d'avoir réveillé de bonne heure ce paresseux d'officier. Il avait froid, malgré le feu flambant dans la cheminée, et il avait faim ; aussi est-ce avec des reproches sur sa lenteur qu'il accueillit l'aubergiste quand celui-ci arriva enfin avec deux bougies allumées et un grand pot de cidre fumant. Les restes du souper étaient demeurés sur la table. Chabot, d'un geste impatient, poussa de côté les plats et les assiettes et se servit un bol plein du chaud breuvage pendant que l'aubergiste s'excusait, disant qu'il avait eu fort à faire avec tant de personnes à loger dans sa modeste auberge. Sa fille pourrait venir servir le citoyen député, s'il le désirait.

Mais ce que Chabot désirait avant tout, c'était de partir au plus tôt.

– Il faut que nous arrivions à Rouen avant la nuit, dit-il aigrement, et les jours sont courts. Je n'ai pas besoin qu'on me serve. Toi, va dire de ma part aux hommes de se dépêcher, et donne un coup de main pour atteler afin que nous partions d'ici une heure.

Il but son cidre et se sentit mieux, mais il ne pouvait rester en place. Après avoir fait quelques allées et venues dans la chambre, il alla jusqu'à la fenêtre pour essayer de voir ce qui se passait au-dehors. Mais les petits carreaux, poussiéreux à l'intérieur, étaient parsemés de neige à l'extérieur, et il faisait encore nuit. Le citoyen député était nerveux, inquiet, et maudissait Chauvelin pour l'avoir incité à entreprendre seul ce voyage. Puis il y avait ce prisonnier dont il avait la responsabilité, et tous ces récits sur les espions anglais lui revenaient à l'esprit.

– Bah ! murmura-t-il pour se tranquilliser, une vingtaine de gaillards comme ceux que j'ai là sauraient en disposer.

Alors, pourquoi cette angoisse, cette impression de danger ? Soudain il se sentit tout brûlant ; le sang lui était monté à la tête, des gouttes de sueur perlaient sur son front. Il vint à la fenêtre et l'entrouvrit, et l'air glacé le fit frissonner. Avait-il la fièvre ? se demandait-il. Il essaya de refermer la fenêtre, mais l'espagnolette rouillée fonctionnait mal sous ses doigts que le froid de la nuit raidissait.

– Au diable ce mystère ! marmonnait-il entre ses dents tout en luttant contre l'espagnolette récalcitrante.

– Voulez-vous me permettre d'essayer à votre place, citoyen ? prononça derrière lui une voix agréable.

Chabot pivota sur lui-même, étouffant un cri d'effroi. Un homme grand et bien découplé, vêtu de noir, s'avançait pour refermer la fenêtre. De ses doigts fermes et adroits il fixa l'espagnolette dans la bonne position.

– Là ! cela va mieux à présent, n'est-ce pas, cher monsieur… ? Votre nom m'échappe, excusez-moi, dit-il avec un petit rire.

Puis il ajouta :

– Maintenant, nous pouvons causer.

Il frotta l'une contre l'autre ses mains longues et fines, puis à l'aide d'un mouchoir bordé de dentelle, envoya promener la poussière tombée sur sa veste.

– Quel affreux endroit que ce *Bout du Monde,* ne trouvez-vous pas ? remarqua-t-il.

Chabot interdit, terrifié, s'était laissé tomber sur le lit, le regard fixé sur l'inconnu dont il ne pouvait distinguer les traits. Il voyait seulement une haute silhouette qui se détachait toute noire sur la lueur rougeâtre du feu brasillant, et la lumière fumeuse des mauvaises chandelles révélait seulement l'ovale plus pâle du visage, un peu de blanc au cou et aux poignets, et faisait luire les bottes bien cirées.

– Qui êtes-vous ? balbutia-t-il au bout d'un instant, car l'inconnu n'avait pas bougé, et Chabot devinait que, dans l'ombre, deux yeux au regard froid et moqueur le fixaient. Qui êtes-vous ? répéta-t-il à mi-voix.

– Vous pensez que je suis le diable ? repartit l'autre d'un ton léger. Mais ne voulez-vous point vous asseoir ?

Il désigna une chaise placée près de la table.

– Je ne dispose pas de beaucoup de temps, reprit-il, et vous serez plus à l'aise sur cette chaise que sur ce mauvais lit.

Comme Chabot ne faisait pas mine de bouger et restait assis, la main appuyée sur le lit, éclairé par le feu, l'inconnu remarqua :

– Oh ! regardez votre main, cher monsieur Je-ne-sais-pas-qui ; on dirait que vous l'avez trempée dans du sang.

Machinalement Chabot regarda la main que l'inconnu lui montrait : dans la lumière rougeâtre émise par le feu, elle avait certainement l'air… Il la ramena brusquement contre lui et la frotta sur son habit. Puis, poussé pour ainsi dire par une force invisible, il se leva et se dirigea vers la table, mais arrivé à mi-

chemin s'élança vers la porte. Rapide comme l'éclair, l'inconnu l'avait devancé ; il lui attrapa le bras pour l'empêcher de saisir le loquet, et avec une poigne de fer le ramena près de la table et le força à s'asseoir. Lui-même s'assit de l'autre côté de la table en répétant avec calme :

Maintenant, nous pouvons causer.

Jusqu'à cet instant Chabot avait bien cru qu'il était en présence d'une incarnation du démon. Son éducation poursuivie dans les limites étroites d'un petit séminaire l'avait préparé à envisager des possibilités de ce genre, et durant les brèves années où il avait été frère capucin, l'idée que des diables évoluaient dans un gouffre rempli de flammes lui était familière. Le froid, la peur, les ennuis de tout genre auxquels il était en proie contribuaient à le désorienter. Comme hypnotisé, il regarda l'inconnu remplir une timbale de cidre épicé et la lui tendre.

– Buvez cela, mon brave, dit le mystérieux personnage, et reprenez votre aplomb. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Chabot prit la timbale, mais la reposa sur la table sans y avoir bu.

– Bon, dit l'inconnu allégrement, à votre aise ; mais tâchez de m'écouter. Je ne suis pas une incarnation du diable comme vous paraissez le supposer, mais un simple gentilhomme anglais. Il se trouve que j'ai actuellement en ma possession certaines lettres que, dans un moment d'insouciance, vous avez eu l'impudence d'écrire à un certain Sébastien de Croissy.

Au mot « lettres », Chabot poussa un cri étranglé ; ses doigts se portèrent à sa cravate, car il avait soudain la sensation qu'il allait étouffer.

– Vous ! murmura-t-il. Vous… ?

– Oui ! moi-même, votre serviteur, je suis au courant de tout ce qui concerne ces lettres. C’est bien cela que vous vouliez dire ?

Ses yeux fixaient Chabot. Désireux de se soustraire à la puissance magnétique de ce regard, ce dernier fit un suprême effort pour se ressaisir. Petit à petit il se rendait compte qu’il avait affaire, non à une manifestation de l’esprit infernal, mais à un ennemi qui cherchait à l’attaquer, à le tromper au sujet de ces lettres, comme cette jeune drôlesse avait tenté de le faire. Un autre de ses amoureux, sans doute ! Oui, c’était bien cela : un amoureux ramassé dernièrement en Angleterre, peut-être un de ces espions dont son collègue, Armand Chauvelin, parlait à tout bout de champ, mais certainement un autre amoureux ; et si lui, Chabot, était assez sot pour conclure un marché avec lui, il serait berné une fois de plus. Cette pensée eut pour effet de lui calmer les nerfs, et il se sentit de nouveau en possession de son sang-froid. L’impression qu’il allait étouffer avait disparu ; il prit la timbale et la porta à ses lèvres. Sa main ne tremblait pas, et c’est sans hâte qu’il but jusqu’à la dernière goutte le breuvage épicé. Il n’était pas pressé. Le capitaine allait revenir à l’instant, et tous deux riraient bien de la déconfiture de cet imbécile quand celui-ci se trouverait dûment ligoté en compagnie de l’autre prisonnier, Maurice Reversac, le premier amoureux de la fille Gravier.

Tout cela était très simple et très divertissant. Non, il n’était pas pressé. En fait, cette attente avant le départ aurait semblé bien longue et bien ennuyeuse sans cette diversion. Les chandelles coulaient ; Chabot prit les mouchettes et en usa soigneusement et adroitement, tout en faisant semblant de ne pas prêter attention à l’inconnu assis en face de lui dans une attitude nonchalante, les coudes posés sur la table et les mains croisées.

– Cette mèche gagnerait à être rognée un peu plus, observa-t-il.

Et Chabot, s'efforçant d'imiter sa désinvolture, répondit : « Vous croyez ? » en mouchant davantage la mèche rebelle.

Vraiment, il trouvait très divertissante cette conversation imprévue. Qu'il avait donc été sot de prendre peur ! Le diable ?… Non, simplement un imbécile d'Anglais qui venait fourrer sa tête dans la gueule du lion avant de la placer sous le couperet de la guillotine. Et puis, si c'était un espion, on pouvait le fusiller sur-le-champ sans autre forme de procès, et le capitaine verrait à cela si celui-ci ne voulait pas parler. Ce même capitaine serait bientôt là, et de plus il y avait dans la grande salle du rez-de-chaussée une bonne douzaine d'hommes ; aussi toute crainte était-elle superflue.

L'inconnu n'avait pas bougé. Chabot se pencha au-dessus de la table.

– Savez-vous, monsieur l'Anglais, dit-il en simulant l'indifférence, que vous m'avez beaucoup intéressé ?

– J'en suis enchanté, répondit l'autre.

– Au sujet de ces lettres, je veux dire.

– Vraiment ?

– Eh bien, je serais très curieux de savoir comment elles sont venues entre vos mains.

– Je me ferai un plaisir de satisfaire votre curiosité, répondit l'inconnu. Je les ai prises dans la poche de Mme de Croissy pendant que celle-ci dormait.

– Allons donc ! répliqua Chabot d'un ton qu'il voulait rendre insouciant, bien que le nom de Croissy eût frappé désagréablement son oreille. Que diable la veuve Croissy peut-elle avoir à faire avec ces lettres qu'on veut m'attribuer ?

– Vous oubliez, mon cher monsieur, répondit l'Anglais d'un ton suave, qu'elles avaient été écrites par vous au mari de cette dame, et que pour rentrer en possession de ces lettres vous avez assassiné le malheureux avocat d'une façon lâche et cruelle. Poussée par des raisons faciles à comprendre, madame de Croissy est partie pour l'Angleterre, emportant les lettres avec elle.

– Peuh ! On m'a déjà raconté cette histoire-là.

– Vraiment ? prononça l'inconnu avec un sourire engageant. N'est-ce pas étrange ?

– Pas aussi étrange que le conte que vous me faites et d'après lequel vous auriez pris ces lettres, quelles qu'elles fussent, dans la poche de la veuve Croissy sans qu'elle s'en aperçût.

– Remarque très judicieuse, mon cher citoyen, très judicieuse en vérité. Vous auriez fait un excellent juge d'instruction.

Il fit entendre un petit rire.

– À vrai dire, reprit-il, la dame aurait pu s'en apercevoir, vous avez raison sur ce point. Mais voyez-vous, j'ai pris la précaution de lui remettre un paquet cacheté semblable en tout point à celui que j'avais dérobé ; et la dame n'y a vu que du feu.

Comme Chabot ne répliquait rien, et que, de toute évidence, il cherchait quelle manœuvre il devait faire maintenant dans cette singulière joute, l'Anglais continua :

– Vous pouvez observer, monsieur, que mon procédé est identique à celui qu'a employé notre ami commun Chambertin quand il déroba à la petite Josette Gravier ce qu'il croyait être le véritable paquet de lettres et qu'il le remplaça par un autre tout pareil fabriqué par lui. Au fond, j'aime beaucoup M. Chambertin ; pour un homme intelligent il fait parfois des choses si stupides.

– Chambertin ? répéta Chabot, fronçant le sourcil d'un air interrogateur.

– Oh ! pardon… Je voulais dire Chauvelin.

– Alors, vous prétendez que c'était lui ?

– Bien sûr. Qui voulez-vous que ce soit ?

– Et qu'il avait ces damnées lettres ?

– Non, non, mon cher monsieur, répliqua l'Anglais avec un léger rire. J'ai moi-même ces lettres, ces lettres bénies – et non point damnées – je les ai ici, comme j'ai eu l'honneur de vous l'expliquer à l'instant.

Et de sa longue main élégante il frappa légèrement sur le côté gauche de son habit. Chabot, les sourcils froncés, l'observa un instant. Le calme de cet individu, son impudence l'irritaient ; et après avoir cru d'abord qu'il jouait avec lui à la façon d'un chat avec une souris, il avait maintenant l'impression que les rôles étaient renversés. Mais ceci avait duré trop longtemps. Il était temps de mettre un terme à cette comédie, et le moment était opportun, car juste à ce moment Chabot eut la satisfaction d'entendre la voix du capitaine qui, au rez-de-chaussée, commandait du vin chaud à l'aubergiste. Il revenait sans doute de la grange qui avait servi d'écurie où ses hommes devaient être oc-

cupés à seller les chevaux. Chabot rit sous cape à la pensée de l'effroi de l'inconnu lorsqu'il entendrait dans l'escalier le pas bruyant du capitaine, et, savourant déjà son prochain triomphe, il fixa sur son antagoniste un regard qu'il voulait rendre à la fois pénétrant et ironique.

– Supposons, commença-t-il lentement, qu'avant d'aller plus loin vous me montriez ces prétendues lettres ?

– Avec le plus grand plaisir, répondit l'Anglais d'un ton affable.

Et au grand étonnement de Chabot il tira de sa poche de côté un petit paquet exactement semblable à celui que la pauvre petite Josette Gravier gardait si précieusement dans son corsage. À cette vue, le conventionnel ricana.

– Voudriez-vous rompre les cachets, monsieur l'Anglais, demanda-t-il d'un ton de sarcasme ; ou voulez-vous que je le fasse ?

Mais déjà les mains de l'inconnu étaient occupées à briser les cachets. Chabot, dont la vilaine figure gardait une expression railleuse, approcha les chandeliers. Bientôt, les cachets étant rompus, le papier extérieur s'ouvrit et laissa voir, non des bouts de papier blanc, mais des lettres d'écritures différentes. Chabot les dévorait des yeux. La flamme vacillante des bougies éclairait la lettre du dessus où se lisait nettement une signature : la sienne.

– Sacrebleu ! cria-t-il en essayant d'attraper le paquet.

Mais les mains de l'inconnu étaient extraordinairement lestes. En un rien de temps les lettres furent rassemblées, enveloppées, entourées d'un bout de ficelle surgi on ne sait d'où, tandis que Chabot, pétrifié, ne pouvait détacher son regard de

ce visage noble et calme aux lèvres fermes et aux yeux moqueurs. Mais quand il le vit sur le point de remettre le paquet à l'intérieur de son vêtement, Chabot cria d'une voix enrouée par la colère :

– Donnez-moi ces lettres !

– Chaque chose en son temps, mon cher monsieur. Pour commencer, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, il faut que nous ayons une petite conversation.

Chabot se leva lentement de son siège. La voix du capitaine qui montait du rez-de-chaussée, le pas sonore des soldats, lui rendirent son sang-froid. Était-il stupide de craindre quelque chose de la part de cet insolent, de cet écervelé !

– Je vous offre une dernière chance, prononça-t-il avec calme, mais sans pouvoir dissimuler le tremblement de sa voix. Ou bien vous me remettez ces lettres, maintenant – sur-le-champ – auquel cas je vous laisse partir d'ici libre, et vous pouvez aller au diable si le cœur vous en dit, ou bien…

Au même instant un bruit de voix animées s'éleva jusqu'à eux. Des soldats devaient s'être groupés quelque part sous la fenêtre, et ils parlaient, semblait-il, d'un événement imprévu. Chabot et l'Anglais purent saisir quelques bribes de ce qu'ils disaient :

– Heureusement que les chevaux n'étaient pas…

– C'est dommage que le vent…

– Les selles sont…

– La diligence aussi…

– Il faudrait d'abord voir ce que le citoyen capitaine…

Et ainsi de suite jusqu'au moment où les hommes contournèrent la maison pour gagner la porte d'entrée. L'Anglais souriait en prêtant attentivement l'oreille. Chabot, lui, pensait surtout au fait que la garde allait maintenant se trouver assemblée à l'intérieur de l'auberge. Cela faisait vingt hommes bien entraînés contre lesquels aurait à se mesurer cet insolent espion. Ses yeux verts luisaient dans la pénombre comme ceux d'un chat qui guette sa proie.

– Ou bien, conclut-il entre ses dents serrées, j'appelle le capitaine de la garde et vous fais fusiller comme espion avant une heure d'ici.

En guise de réponse, l'Anglais se leva sans hâte de la table où il s'était assis et se dressa de toute sa hauteur. Aux yeux enfiévrés de Chabot, il parut immense, terrifiant, avec sa force physique, sa mine altière, son air impératif, et instinctivement le moine défroqué se faisait tout petit devant lui. Il fit le tour de la table pendant que l'Anglais se dirigeait tranquillement vers la fenêtre, puis en deux bonds fut à la porte. La main sur le loquet, il jeta un coup d'œil à l'Anglais qui ouvrait la fenêtre. Le vent s'engouffra dans la pièce avec violence, et Chabot ne parvint pas à tirer la porte à lui malgré tous ses efforts. Ses mains tremblaient, ses genoux s'entrechoquaient, et il se rendit compte plus tard seulement que la porte était fermée à double tour. Il entendit l'Anglais lancer dans la nuit un curieux appel, rappelant le cri des mouettes qui évoluent en cercle au-dessus de la Seine à Paris, par les hivers rigoureux. Un cri semblable monta du dehors, sur quoi l'inconnu lança le paquet de lettres par la fenêtre. Trois mots à consonance étrangère furent saisis par Chabot, qui, dans la suite, déclara qu'il avait entendu quelque chose comme : *Aule raïte Foulks,* mais, bien entendu, pour lui cela ne voulait rien dire.

L'Anglais revint vers la table et s'assit. Une fois encore il répéta la petite phrase qui exaspérait le conventionnel :

– Maintenant, causons.

Chabot agita le loquet de la porte en tous sens. Il venait d'entendre le pas des hommes rentrant en troupe dans l'auberge.

– Inutile, mon ami, observa sèchement l'étranger. J'ai fermé la porte à double tour en entrant. Et voici la clef, ajouta-t-il en posant une vieille clef rouillée sur la table.

– Venez vous asseoir, reprit-il au bout de quelques secondes, car Chabot n'avait pas bougé et semblait ne pouvoir se détacher de la porte, ou faut-il que j'aille vous chercher ?

– Forban ! Canaille ! Abominable… !

Étranglé par la colère, Chabot s'interrompit, puis gronda :

– Rendez-moi ces lettres ou je…

– Venez vous asseoir, répéta l'autre froidement. Vous avez exactement dix minutes pour sauver votre peau. Mon ami est toujours là, juste au-dessous de cette fenêtre. Si dans dix minutes il n'a reçu de moi aucun signal, il partira pour Paris à toutes brides avec ces lettres, et vous pouvez compter que d'une façon ou d'une autre il saura s'y prendre pour que les membres du gouvernement en aient rapidement connaissance. Elles seront par la suite publiées dans tous les journaux de la capitale et de la province, et la nouvelle de votre trahison envers la République volera de bouche en bouche par toute la France.

– Impossible, marmotta Chabot d'une voix enrouée. Il ne peut pas le faire. On l'arrêterait aux portes de Paris.

– Cette garantie est-elle suffisante à vos yeux pour assurer votre tranquillité ? répliqua l'inconnu d'un ton suave. En ce cas, voici la clef… Appelez votre garde… Faites ce que le diable vous inspirera.

Il se mit à rire, d'un rire gai, communicatif, exprimant la joie de mener cette vie d'aventures, périlleuse et passionnante, un rire plein de confiance, de hardiesse, un rire fait pour échauffer l'ardeur des braves et frapper les lâches de terreur.

– Voilà une minute passée, reprit-il en tirant d'une poche de sa culotte une montre incrustée de diamants qu'il mit sous les yeux de Chabot.

Les oiseaux et les lapins, dit-on, sont tellement fascinés par le serpent qui va les engloutir qu'ils n'essayent pas de le fuir et même approchent petit à petit des mâchoires béantes. En vérité, rien ne rappelait le serpent dans ce grand Anglais au regard amusé et nonchalant, aux lèvres bien dessinées que relevait souvent un aimable sourire, mais Chabot, lui, était exactement comme le lapin fasciné. Il traversa la pièce lentement, très lentement, et vint s'asseoir en face de son tortionnaire.

– Près de deux minutes écoulées sur cinq, dit ce dernier, et je crois bien entendre en bas, dans le couloir, le pas de votre ami le capitaine.

C'est alors que Chabot eut une inspiration soudaine. En cet instant de réel péril et d'humiliation, il se rappela son collègue Chauvelin ; il le revit en pensée assis dans la petite pièce du *Cheval Blanc* à Rouen. Qu'avait-il dit en parlant du prisonnier Reversac et de sa bonne amie, la citoyenne Gravier ? Quelque chose au sujet de sauf-conduits qui leur seraient donnés en échange des lettres. Des sauf-conduits ? De sa voix calme et in-

cisive, Chauvelin avait même ajouté : « Je puis y mettre le signe secret qui frappe de nullité les sauf-conduits. »

Oui, c'était la seule chose à faire pour sortir de cette impasse : proposer un sauf-conduit pour le prisonnier en échange des lettres. Et Chabot, assis à la table, se caressa le menton et dit :

– Je suppose que ce que vous voulez, c'est un sauf-conduit pour un traître de votre connaissance ?

Mais Chabot s'aperçut que son inspiration ne valait rien. L'espoir qu'il en avait conçu fut de courte durée, car l'Anglais répondit, toujours souriant :

– Non, mon cher. Je ne veux pas de sauf-conduit préparé par vous ou votre collègue avec un signe secret qui le rendrait nul.

Chabot retomba sur son siège, le front mouillé de sueur. Il se demanda si, après tout, sa première impression n'avait pas été la bonne ; cet homme qui lisait dans les pensées n'était-il pas le diable en personne ?

– Qu'est-ce que vous demandez, alors ? dit-il d'une voix haletante.

– Que vous ouvriez cette porte – voici la clef – et que vous appeliez votre ami le capitaine.

Il tendit la clef à Chabot qui, docilement, la lui prit des mains.

– Allez ouvrir la porte, monsieur le député, et appelez le capitaine.

Lentement, comme poussé par une main invisible, Chabot alla en trébuchant vers la porte. L'Anglais poursuivit en parlant par-dessus son épaule :

– Quand il se présentera, dites-lui d'ordonner à un de ses hommes de porter un message dans le village chez un nommé Pailleron. Le citoyen Pailleron a une gentille voiture couverte dont il se sert pour faire des transports entre Rouen et Elbeuf. Votre homme devra lui dire que le député François Chabot réquisitionne cette voiture pour son usage personnel et lui fera remettre en compensation avant le départ une somme convenable.

Chabot se retourna vers son bourreau :

– C'est de la folie ! cria-t-il. Je n'en ferai rien. Si j'appelle le capitaine ce sera pour vous faire fusiller.

– Encore une minute écoulée, observa l'autre avec aménité, et je suis sûr que le capitaine monte en ce moment l'escalier.

– Suppôt de Satan !

– Mon ami qui attend au-dehors se demande sans doute s'il doit partir ou non pour Paris…

La clef grinça dans la serrure, et la main tremblante de Chabot souleva le loquet.

– Allons, voilà qui est sage, approuva l'Anglais. Mais dans votre intérêt je vous conseille de maîtriser vos nerfs. Vous allez répéter au capitaine ce que je viens de vous dire au sujet de la voiture et l'informer que vous partirez dans une heure en compagnie de deux amis, l'un étant le jeune Reversac, retenu en captivité par suite d'un regrettable malentendu, et l'autre, votre humble serviteur.

Chabot était comme un chien battu avec sa queue entre ses pattes. Il s'éloigna de la porte, revint au milieu de la pièce, puis, toujours comme un chien battu, tenta de mordre la main qui le frappait.

– Vous me prenez peut-être pour un imbécile…, commença-t-il en essayant de fanfaronner.

– Sans aucun doute, coupa l'autre d'un air aimable ; mais là n'est pas la question. Le point important, c'est que je compte sur vous pour arracher deux jeunes gens innocents aux griffes de leurs ennemis. Josette Gravier est en sûreté pour l'instant, et Maurice Reversac est à portée de la main. Je vous propose de les conduire jusqu'à un point de la côte où je me charge de les embarquer à bord d'un certain bateau prêt à faire voile vers mon pays qui, vous devez le reconnaître, est plus hospitalier que le vôtre. Pour cette expédition, votre aide, monsieur, sera inappréciable ; aussi allez-vous venir avec nous dans la voiture du citoyen Pailleron, et j'aurai moi-même l'honneur d'être votre cocher. Chaque fois que nous serons arrêtés à la porte d'une ville, à l'entrée d'un village ou d'un pont, vous n'aurez qu'à montrer aux gendarmes votre gracieux visage et à révéler votre qualité de représentant du peuple à la Convention en faisant valoir votre droit à circuler librement, vous, votre cocher et votre fils – Reversac, pour plus de commodité, passera pour votre fils. À Elbeuf, aussi bien qu'à Dieppe ou n'importe où, votre air aimable et votre voix calme, mais ferme, vous assureront l'obéissance immédiate des gendarmes. Aussi vous prierai-je, ajouta-t-il d'un ton suave, d'appeler le capitaine et de lui expliquer ce qu'il doit faire. Il faut que nous nous mettions bientôt en route.

Il se renversa sur son siège, bâilla légèrement, puis se leva et regarda du haut de sa grandeur l'ex-capucin effondré. Chabot s'efforçait en vain de rassembler ses idées, de refaire un plan, de

trouver quelque chose à dire, quelque nouvelle menace, et surtout de retrouver du courage à la pensée que cet homme, cet abominable espion, était encore en son pouvoir : maintenant, à cet instant, il pouvait encore le faire fusiller sur place… ou bien à Rouen… Avec Chauvelin qui l'attendait là-bas, il pourrait… il pourrait…

Mais l'autre, comme s'il devinait ses pensées, y répondit en disant :

– Vous ne pouvez rien faire, mon cher. Je vous rappelle que, le cas échéant, mon ami partira pour Paris dans les vingt-quatre heures, avec vos lettres dans la poche pour en faire l'usage que vous savez.

– Et si je cédais à ces viles menaces, dit Chabot d'une voix sifflante, si je me prêtais à cette odieuse comédie, comment saurai-je si, en fin de compte, votre compère me rendra bien les lettres ?

– Vous ne pouvez le savoir en effet, mon cher, répondit simplement l'autre, car un homme comme vous est incapable de comprendre le sens du mot « parole d'honneur » dans la bouche d'un gentilhomme anglais. Mais ce que vous devez savoir, poursuivit-il en appuyant sur les mots, c'est que si mon plan pour sauver ces deux jeunes gens échoue, si je n'ordonne pas moi-même à mon ami de vous rendre vos lettres, celle-ci seront publiées dans toute la France, et votre nom deviendra la synonyme de ce qu'il y a de plus vil.

L'étranger avait parlé avec une véhémence d'autant plus impressionnante qu'elle différait de la façon légère dont il avait conduit l'entretien jusque-là. Chabot, avec ses airs de matamore, n'était ni plus ni moins qu'un poltron. Tout danger pouvant l'atteindre le réduisait à un état de rampante abjection. Que le péril fût grand, il le savait bien, et il se rendait compte

enfin qu'aucune menace de sa part ne ferait dévier d'un pouce ce chenapan d'Anglais du but qu'il se proposait.

Il y eut dans la pièce un moment de silence absolu pendant lequel on entendit le capitaine qui montait lentement l'escalier. L'Anglais eut un petit rire plein de gaieté et s'assit de nouveau en face de sa victime aux abois. Il versa deux gobelets de cidre, et au moment où la porte s'ouvrit, il était en train de dire avec une amicale familiarité :

– À ta santé, mon cher François, et à l'heureux succès du voyage que nous allons faire ensemble !

Il tenait le misérable poltron sous le feu de son regard magnétique. Il fit le geste de lever le gobelet à ses lèvres, mais s'arrêta pour dire :

– À propos, as-tu vu par hasard le *Moniteur* d'avant-hier ? Il contenait une attaque violente, inspirée certainement par Couthon, contre Danton et certaines de ses initiatives.

Chabot serra les dents. À cet instant, il aurait volontiers vendu son âme au diable pour le pouvoir d'anéantir cet impudent coquin.

Le capitaine, voyant le citoyen député en conversation avec un ami, s'arrêta par discrétion sur le seuil de la porte où il demeura jusqu'au moment où Chabot tourna vers lui des yeux rougis par l'insomnie.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il d'une voix basse, tandis que l'inconnu, comme s'il venait tout juste de s'apercevoir de la présence de l'officier, se levait courtoisement.

– Je viens te rapporter, citoyen député, que durant la nuit des bandits ont pénétré dans le hangar qui abritait la voiture et les selles et qu'ils les ont sérieusement endommagées.

– Endommagées ? de quelle façon ? bredouilla Chabot pendant que l'étranger faisait entendre un murmure de sympathie.

– Ils ont coupé les sangles des selles, les guides, les courroies des éperons et ils ont brisé les rayons de deux roues de la diligence. Il faudra plus d'une journée de travail pour réparer les dégâts.

– J'espère, citoyen capitaine, dit l'étranger d'un ton affable, qu'on a mis la main au collet de ces chenapans.

– Hélas ! non. Le méfait a été commis pendant la nuit. La grange est à quelque distance de l'auberge, et personne n'a rien entendu. Les malfaiteurs ont disparu sans laisser de traces.

Chabot demeurait sans voix. Le cidre épicé et la consternation le rendaient muet.

– Mon cher François, commenta l'étranger avec cordialité, ceci est vraiment regrettable pour tous ces braves soldats qui vont être obligés de rester dans ce trou perdu. Je sais ce qu'il en est, continua-t-il en se tournant de nouveau vers le capitaine, car je me suis trouvé déjà dans le même embarras en voyageant pour mes affaires dans cette région.

– Ah ! ainsi tu connais Le Roger, citoyen ? demanda le capitaine.

– J'y suis déjà venu une fois : je suis voyageur de commerce, et je parcours souvent cette région. Je suis arrivé hier soir de Saint-Pierre, une heure après vous, et j'ai été heureux

d'apprendre que mon vieil ami François Chabot était justement là pour la nuit. La chance fait que j'ai retenu la voiture couverte du citoyen Pailleron pour me conduire à Louviers, et ce sera pour moi un plaisir aussi bien qu'un honneur d'emmener le citoyen député s'il le désire.

– Cela n'ira peut-être pas bien vite, dit le capitaine.

– Mon ami Pailleron me donnera certainement ses meilleurs chevaux.

– C'est vraiment de la chance, observa le capitaine.

Cependant, il semblait hésiter. Comme Chabot ne disait mot, l'étranger lui toucha légèrement l'épaule.

– C'est de la chance, n'est-ce pas, François ? fit-il.

Chabot leva les yeux et regarda son bourreau.

– Allez au diable, murmura-t-il entre ses dents.

– Le capitaine attend tes ordres, mon ami.

– Donne-les, alors. L'étranger fit entendre un petit rire.

– J'ai peur que le cidre ici ne soit un peu fort, expliqua-t-il à l'officier. Veux-tu avoir l'obligeance, citoyen capitaine, d'envoyer dire au citoyen Pailleron que le représentant du peuple est prêt à partir ? Je crois que la neige a cessé de tomber pour le moment. Nous pourrions arriver à Louviers avant midi.

Il n'y avait rien là-dedans qui pût provoquer la méfiance du capitaine. Le citoyen député, bien que souffrant d'un excès de boisson épicée, inclina la tête comme pour confirmer l'ordre donné par son ami. Que ce grand diable fût son ami, cela ne fai-

sait aucun doute pour le capitaine. Ils conversaient tous deux amicalement quand il était entré dans la chambre. C'était très naturel qu'un aussi haut personnage qu'un représentant du peuple ne souhaitât pas demeurer bloqué par la neige pendant deux jours dans ce village perdu, et qu'il profitât volontiers du moyen de transport qui lui était offert par un ami. Si le capitaine avait eu le moindre doute dans son esprit, ce doute se serait dissipé quand l'étranger s'adressa de nouveau au citoyen Chabot.

– Mon cher François, dit-il en lui posant la main sur l'épaule, tu as oublié de parler du jeune Reversac au capitaine.

– Le prisonnier ? demanda le capitaine.

– Lui-même.

– Il est sous bonne garde en ce moment dans la salle commune, et nous…

– C'est parfait, coupa l'étranger.

Et sans que le capitaine pût le voir, il serra fortement l'épaule de Chabot.

– Veux-tu, François, expliquer au citoyen capitaine…

Chabot tressaillit sous la pression de cette main vigoureuse qui semblait étouffer sa volonté. Il n'y avait plus en lui une once de résistance physique ou morale. Tout ce qu'il put faire fut de marmotter quelques mots et de fixer son souriant ennemi avec des yeux troubles.

– Allons, mon cher François, explique-lui ce que tu as décidé. Chabot abattit violemment sa main sur la table.

– Au diable les explications ! jeta-t-il d'un ton brutal. Le prisonnier Reversac vient avec moi. Un point, c'est tout.

Et comme le capitaine abasourdi par cette sortie inattendue restait immobile près de la porte, Chabot lui cria :

– Sors d'ici !

Ce fut l'étranger qui, avec courtoisie, ouvrit la porte au capitaine.

– Le cidre était vraiment trop fort, chuchota-t-il à l'oreille du capitaine, mais le citoyen député se remettra quand il aura respiré un peu d'air frais.

Puis il ajouta :

– Il ne veut pas perdre de vue le prisonnier, et je serai là pour veiller sur tous les deux.

– Bon ! Ce n'est pas à moi de critiquer cet arrangement, observa le capitaine, du moment qu'il satisfait le citoyen député.

– Oh ! il le satisfait pleinement, je te le certifie. C'est seulement ce cidre trop fort qui lui donne mal à la tête et le met de mauvaise humeur. N'est-ce pas, mon pauvre François ?

Tout en posant la question, il ferma vivement la porte sur les talons de l'officier, car, en vérité, les blasphèmes proférés par Chabot auraient offensé même les oreilles d'un soldat de la République.

Puis il alla jusqu'à la fenêtre qu'il ouvrit, et lança le cri de la mouette.

30

Chabot part sans son escorte

Moins d'une demi-heure après, une voiture couverte, attelée d'une paire de solides chevaux normands, s'arrêtait à la porte d'entrée de *l'Auberge du Bout du Monde*. Le bruit s'était répandu rapidement parmi les soldats et dans tout le village, que le citoyen député, emmenant le prisonnier avec lui, allait quitter Le Roger en compagnie d'un ami.

L'important personnage sortit de l'auberge enveloppé dans son grand manteau. Il ne regardait ni à droite ni à gauche et ne répondit pas aux respectueuses salutations de l'aubergiste et de sa famille rangés à la porte pour lui souhaiter bon voyage. Le prisonnier le suivait, sans chapeau, sans manteau, et frissonnant de froid. L'ami du député attirait surtout l'attention. C'était un bel homme, très grand et fort bien vêtu. Les curieux se chuchotaient que c'était un voyageur de commerce qui avait gagné beaucoup d'argent en vendant en Angleterre du cognac passé en contrebande.

Pendant que François Chabot et le prisonnier se casaient comme ils pouvaient sous la bâche de la voiture, l'étranger grimpa sur le siège et prit les rênes en mains. Il fit claquer sa langue et caressa de son fouet la croupe des chevaux ; le léger véhicule partit en cahotant sur la route couverte de neige et fut bientôt hors de vue.

L'aube grise pointait dans le ciel qui s'était nettoyé et promettait une belle journée. Les soldats de l'escorte et ceux qui

avaient voyagé en voiture pour assurer la garde du prisonnier s'étaient réunis autour du feu dans la grande salle et s'entretenaient des aventures étonnantes des dernières vingt-quatre heures. Ils s'accordaient pour dire que tout avait commencé à mal tourner à Vernon, avec ce coup de pistolet mystérieux tiré près de l'hôtellerie, et l'apparition étrange de l'ancien valet d'écurie qui avait l'air d'un si pauvre hère. Ce qui était arrivé ensuite sur la route, personne ne pouvait l'expliquer avec certitude, car le conducteur, qui se savait gravement en faute, n'avait avoué à personne qu'il avait laissé monter le vagabond derrière lui et qu'il lui avait abandonné les rênes qu'il n'avait plus la force de tenir lui-même. En fait, tandis que les autres parlaient, il se renfermait dans un complet mutisme. Il buvait copieusement, et comme il était connu pour avoir le vin querelleur, on le laissait tranquille dans son coin. Les dégâts commis pendant la nuit à la diligence avaient augmenté sa mauvaise humeur. Il mettait tout cela sur le compte de la malveillance d'un esprit infernal qui avait pris la forme de ce maudit vagabond.

On disait que les villageois avaient promis de faire leur affaire aux chenapans s'ils les retrouvaient. Mais les heures passaient, et on ne découvrait rien qui pût faire espérer un si heureux résultat. La neige, tout autour de l'abri où la voiture et les selles étaient garées, avait été si lourdement piétinée qu'il était impossible de déterminer dans quelle direction les gredins avaient pris la fuite.

31

Les fiancés se retrouvent

Pour François Chabot le voyage entre Le Roger et la côte fut un véritable cauchemar. Il était en fait le prisonnier de cette canaille d'Anglais autant qu'un aristo avait jamais pu l'être entre les mains des terroristes. Et tandis que toutes sortes de pensées, de plans irréalisables et de vains désirs martelaient son cerveau enfiévré, la voiture cheminait entre les champs couverts de neige, et devant lui, sur le siège, il voyait l'homme qui était la cause de son humiliation et de son désespoir. Ah ! s'il avait pu plonger un couteau dans ce large dos qui s'offrait à lui ! Mais à quoi cela aurait-il servi ? Il y aurait toujours ces maudites lettres aux mains des collaborateurs invisibles et insaisissables de son ennemi.

Ils arrivèrent à Louviers au milieu du jour. À l'entrée de la ville ils furent arrêtés par une sentinelle. L'Anglais sauta de son siège. Sur un simple signe de lui, Chabot montra ses papiers d'identité :

François Chabot, représentant du peuple
à la Convention nationale pour le département
de Loir-et-Cher…

Le jeune homme assis près de lui était son fils, déclara-t-il, et l'autre, un ami dont il répondait. La sentinelle se mit au garde-à-vous en disant :

– Passez, au nom de la République.

Ils contournèrent Rouen, puis s'engagèrent dans un chemin vicinal. Le conducteur arrêta la voiture près d'une maisonnette isolée au milieu d'un jardin potager qu'entourait un mur écroulé en plusieurs points. Une barrière basse y donnait accès. L'Anglais descendit de son siège, passa les guides dans un anneau fixé au mur, puis jeta un coup d'œil sous la bâche de la voiture. Il envoya sur les genoux de Chabot un paquet et une bouteille en disant brièvement :

– Buvez et mangez, mon cher. M. Reversac et moi avons à faire à l'intérieur de cette maison.

L'ex-prisonnier descendit de voiture, et les deux hommes pénétrèrent dans la maison. Chabot, grelottant dans le véhicule mal clos, mangea et but parce que le déjeuner pris à l'auberge avant le départ n'était plus qu'un lointain souvenir. Mais son cerveau avait cessé de travailler. Il ne se faisait plus l'effet d'un être vivant, mais celui d'un simple automate que faisait mouvoir et parler tantôt la pression d'une longue main ferme, tantôt le regard rapide de deux yeux bleus à l'expression insolente ou amusée. Un certain temps s'écoula avant qu'il entendît grincer de nouveau sur ses gonds la porte délabrée de la maison. Les deux hommes s'avançaient dans le sentier menant vers la voiture, mais ils n'étaient plus seuls : une jeune fille les accompagnait, et Chabot poussa un cri rauque quand il reconnut cette friponne de Josette Gravier qui s'était jouée de lui, et qui maintenant était témoin de sa déconfiture.

Ceci fut peut-être le moment le plus amer de tous, car il se rendait compte que lui, qui avait projeté la perte de ces deux innocents, était maintenant devenu l'instrument de leur délivrance et de leur bonheur. Il abaissa son regard pour ne pas voir dans leurs yeux la lueur de triomphe qui devait y briller.

Comme il connaissait mal la nature humaine ! Josette et Maurice ne songeaient pas à leur ennemi, ni aux terribles tourments qu'il leur avait infligés. Ils pensaient uniquement l'un à l'autre, au bonheur de se tenir par la main, et par-dessus tout à leur amour. Aux heures de la souffrance et du péril, ils avaient mesuré la force de cet amour et la joie qui serait la leur s'il plaisait à Dieu de les unir.

Et ce bonheur qu'ils allaient maintenant atteindre, ils le devaient à cet homme courageux, au héros des rêves de Josette. Assurée à présent que c'était au Mouron Rouge qu'elle devait son salut, son cœur avait bondi de joie quand il était entré tout à l'heure dans la maison où elle l'attendait patiemment sous la protection d'un vieux paysan et de sa femme, et, s'il l'avait laissée faire, elle se serait volontiers agenouillée devant lui et aurait baisé ses mains pour exprimer son infinie reconnaissance.

Pour les deux fiancés, ce voyage fut aussi un rêve, mais un rêve de paradis terrestre. La main dans la main, ils s'assirent l'un près de l'autre, en faisant à peine attention à l'homme immobile et muet qui s'était tassé dans un coin de la voiture. Pour eux également, il n'existait plus que comme un pantin dont le Mouron Rouge tirait les ficelles. Il ne bougeait que lorsque la voiture était arrêtée à l'entrée d'un pont ou d'une localité. Alors, en réponse à la sommation du gendarme, il avançait sa vilaine tête et, d'une voix blanche, déclinait ses nom, prénom et qualité. Josette et Maurice riaient sous cape quand ils s'entendaient présenter comme le fils et la fille de ce disgracieux personnage et que le bel étranger était donné comme son ami.

Le gendarme ou le garde national prononçait les mots fatidiques : « Passez, au nom de la République. » Et la voiture conduite par le mystérieux étranger, reprenait sa marche cahotante.

Lorsqu'ils approchèrent de la côte et sentirent le vent marin leur souffler au visage, les premiers effluves salés que respira Josette lui remirent en mémoire toutes les péripéties du voyage qu'elle avait entrepris, toute seule, pour sauver Maurice. La voiture s'était arrêtée dans un endroit désert, loin de tout village. Ayant mis pied à terre, Josette et Maurice se dirigèrent vers la mer, guidés par leur sauveur qui les conduisit jusqu'à une petite anse propice aux embarquements clandestins où ils devaient trouver deux des lieutenants du Mouron Rouge.

À la vue des vagues glauques qui venaient mourir sur le sable, Josette se rappela le moment où elle s'était sentie si seule et désemparée sur le port de Dieppe. Le mince petit homme vêtu de noir qui était venu lui offrir ses services et l'avait aidée à trouver le voilier norvégien se dressa vivant dans son souvenir. Elle revit ses yeux gris au regard faussement bienveillant ; elle entendit sa voix insinuante et trompeuse et frémit à l'évocation de cet homme à qui elle avait donné sa confiance, tandis qu'il faisait tout pour la perdre. Instinctivement, elle se serra contre Maurice, et le sentiment qu'il serait désormais près d'elle pour la protéger suffit à faire fuir le hideux fantôme. Tendrement appuyés l'un sur l'autre, ils descendirent la pente qui menait à la petite plage. Une barque devait les y prendre après le coucher du soleil, et cette nuit même ils monteraient à bord du *Day Dream,* le bateau qui tant de fois avait emmené jusqu'au rivage hospitalier de l'Angleterre, de malheureux Français échappés des prisons de la République. Et de l'autre côté de la Manche les attendaient Louise et Jean-Pierre.

« Heureux le peuple qui n'a pas d'histoire. » De Maurice et de Josette, il ne reste maintenant rien à dire, à part la réalisation de leur bonheur.

32

Épilogue

– Et maintenant, occupons-nous de ces fameuses lettres.

Sir Percy Blakeney, connu de tous sous le nom du Mouron Rouge, prit familièrement par le bras François Chabot qui regardait, désorienté, ce paysage inconnu et le fit remonter en voiture.

Le cauchemar n'avait pas encore pris fin pour l'ex-capucin, car il fallait à présent retourner vers Rouen.

Après avoir roulé plusieurs heures, la voiture fit halte près de la vieille maison, où, la veille, on avait pris Josette Gravier. Cette fois, Sir Percy invita Chabot à y entrer avec lui. Que se passa-t-il après ? Le citoyen député ne put jamais se le rappeler exactement. Tout ce qu'il pouvait dire, c'est qu'il s'était trouvé soudain avec les lettres dans les mains, et qu'il les palpait, les retournait, les comptait, les examinait. Elles étaient toutes là : trois signées de son nom, deux écrites par son beau-frère Bazire, et deux par Fabre d'Églantine. Sept lettres, sept feuilles de papier… Mais à quel prix avait-il dû les payer ! À cette pensée, une vague de désespoir envahit le lâche renégat ; il étendit ses bras sur la table, posa sa tête dessus et fondit en larmes abjectes. Peut-être alors son âme misérable sentit-elle le poids de ses crimes et eut-elle pour la première fois conscience de l'inévitable châtiment.

Quand son accès de désespoir eut pris fin et qu'il releva la tête, le mystérieux étranger avait disparu.

Le crépuscule tombait – le crépuscule d'un lugubre jour d'hiver. Se tournant vers la fenêtre, Chabot vit les nuages de plomb chargés de neige qui envahissaient le ciel. Lentement, lentement tombaient les premiers flocons. Un silence complet régnait aux alentours. La maison, apparemment, était vide. Il tituba plutôt qu'il ne marcha jusqu'à la porte d'entrée. Il suivit l'allée et s'arrêta à la barrière basse, parcourant des yeux le petit chemin, sans prendre garde aux gros flocons qui tombaient sur ses épaules et dans sa chevelure en désordre. Il n'y avait pas trace de la voiture qui l'avait amené, à part les ornières creusées par les roues dans la neige et on ne voyait âme qui vive. Chabot resta longtemps à interroger l'horizon. Enfin deux hommes approchèrent – des valets de ferme, à en juger par leur aspect. Il leur demanda :

– Où sommes-nous ?

Les hommes s'arrêtèrent et considérèrent avec curiosité cet étranger couvert de neige qui avait dans le regard une lueur égarée.

– Que veux-tu dire, citoyen ? demanda l'un d'eux.

– Je demande où nous sommes, reprit Chabot d'une voix blanche. On m'a laissé ici, et il n'y a personne dans la maison. Quelle est la ville la plus proche ?

Les hommes parurent surpris :

– Personne dans la maison ?

– Pas une âme.

– Le citoyen Marron et sa femme étaient encore ici il y a deux jours, et ils avaient une jeune fille chez eux, dit l'un des hommes.

– Ils ont dû aller à Elbeuf, chez la vieille grand-mère, suggéra l'autre. Ils en avaient parlé.

– Elbeuf ? répéta Chabot. Est-ce loin d'ici ?

– Une lieue et demie, pas davantage. Veux-tu que nous te mettions sur la route ?

Une lieue et demie… La nuit venait, la neige tombait, il faisait froid, si froid ! et Chabot était si harassé !

– Non, merci, citoyens, murmura-t-il d'une voix faible. Je m'y rendrai demain matin.

Il fit demi-tour et rentra dans la maison déserte. Il vit alors qu'un petit feu brûlait dans la cheminée et qu'il y avait dans un coin de la pièce un lit étroit avec deux couvertures. Sur la table étaient posées une bouteille de vin et quelques provisions, laissées là par son ennemi. Chabot s'enroula dans les couvertures et sombra dans un sommeil fiévreux.

Le lendemain, il fit la route à pied jusqu'à Elbeuf, où il prit le coche pour gagner Rouen afin d'y retrouver son collègue Armand Chauvelin. L'entretien entre les deux hommes fut aussi bref qu'orageux. Ils se quittèrent ennemis mortels.

La semaine suivante, Chabot était de retour rue d'Anjou, et trois mois plus tard il montait à son tour sur l'échafaud. Armand Chauvelin l'avait dénoncé pour avoir aidé dans leur fuite deux traîtres, Maurice Reversac et Josette Gravier, le 20 Brumaire de l'an II de la République, et pour avoir laissé échapper le redoutable espion connu sous le nom de Mouron Rouge.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Octobre 2008
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Vincent, Isabelle, Gaby, PatriceC, Coolmicro et Fred.